L'ÉNIGME DU KAHLENBERG

ROMAN POLICIER

3 F 50

"Les Publications Georges Ventillard"

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La mort vient à 6 heures
Le bacille BX 766
La Treizième main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux "Publications Georges Ventillard" 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

1936

(H62)

L'ENIGME DU KAHLENBERG

EDWARD BROOKER

L'ENIGME DU KAHLENBERG

EDITION
" LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME TATOUÉ

La Kärtnerstrasse est sans contredit la rue la plus élégante de Vienne. Elle débouche sur la voie dite am Graben, et ces deux artères, où se concentre le commerce de luxe viennois, forment un ensemble comparable à l'avenue des Champs-Elysées à Paris.

Les vieilles maisons de style y foisonnent encore, bien que peu à peu les immeubles neufs à l'américaine viennent les remplacer et détruire le cachet vieillot qui fait le charme des rues d'autrefois.

Parmi les buildings modernes qui envahissent le Graben, on voyait encore en 1930, époque à laquelle commence cette histoire, une vieille, très vieille maison de deux étages, ornementée de sculptures, de bas-reliefs et de chapiteaux,

avec des clochetons : le tout noirci par les ans et ébréché par endroits.

Cette maison donnait à la fois sur la Kärtnerstrasse et sur le Graben, mais sans former, cependant, maison d'angle. Il est vraisemblable qu'elle aurait subi le sort des maisons voisines et qu'elle serait à son tour tombée sous la pioche des démolisseurs si la crise n'était survenue. Faute de capitaux, le bâtiment chômait et, à Vienne comme en beaucoup d'autres capitales, quand on ne construit ou ne transforme pas, c'est que l'argent est rare.

La vieille maison se dressait donc, au milieu des bâtisses neuves et géantes, comme un anachronisme, comme le dernier vestige d'une époque charmante et disparue.

Si la maison était « vieux jeu », ses locataires ne l'étaient pas moins. Au rez-de-chaussée, donnant sur le Graben, une petite boutique, fort élégante, un peu modernisée, était occupée par deux vieilles demoiselles, Joséphine et Clara Reiner, qui débitaient des gants à une clientèle fidèle et aristocratique. Elles pouvaient avoir une soixantaine d'années. Juste au-dessus de la boutique, elles avaient leur logement, petit appartement de deux pièces, coquettement installé, mais d'où le confort moderne était strictement banni. A gauche du magasin, un couloir long, étroit et sombre, s'enfonçait dans la maison et

menait au pied d'un escalier de bois, toujours mal éclairé et dont les becs de gaz clignotants laissaient difficilement entrevoir la rampe artistement sculptée.

L'escalier tournait à gauche et gémissait sous les pas, comme si chacune des marches avait été accablée par le poids des années. On arrivait alors au premier étage et, avec un peu de bonne volonté, on parvenait à distinguer deux portes donnant sur le palier. L'une d'elles donnait accès au logement des deux vieilles demoiselles. L'autre, lui faisant vis-à-vis, était celle du major Groszynski. C'était un vieux monsieur, ancien officier de l'Armée impériale et royale (K et K, comme le mentionnaient encore ses cartes de visite), qui, malgré ses soixante-cinq ans bien sonnés, portait encore beau, avec sa fière allure, sa taille pincée et ses moustaches effilées à la hongroise. Il avait le visage rubicon et un léger commencement de ventre. Un bel homme! Mais la maigre pension dont l'avait gratifié le nouveau gouvernement suffisait à peine à lui assurer une existence décente et ses vêtements, bien que de bonne coupe, trahissaient la gêne pécuniaire de l'ex-officier.

A l'étage au-dessus, vivait, dans un appartement à peine plus grand, le chevalier v. Waitzeinstein. Celui-là était un ancien propriétaire terrien qui avait autrefois possédé des proprié-

tés immenses et que l'inflation, les expropriations et de malheureuses spéculations avaient à peu près ruiné. De sa belle fortune, il ne lui restait plus que des rentes amenuisées et, pour vivre et faire subsister sa femme Theresa et ses filles, Marie et Paula, cet homme de cinquante ans passés avait dû accepter un vague emploi de représentant dans une firme étrangère, qui le traitait de haut et sans la moindre considération pour son titre.

Quant à l'appartement d'en face, il était vide et à louer.

La gardienne de cet immeuble était une certaine Mme Dworjak, vieille sorcière, originaire de Tchécoslovaquie, bavarde comme toutes les concierges, curieuse à souhait et mauvaise langue de surcroît. Elle était veuve et son salaire exigü ne lui permettait certes pas de prendre une aide, de sorte que, sous le rapport de la propreté et de la tenue, le vieil immeuble laissait à désirer.

Et l'appartement vacant ne se louait toujours pas, au désespoir de M. Huber.

Un jour pourtant, le miracle se produisit et un amateur se présenta.

C'était un homme grand et fort, à l'accent étranger. Il était brun de cheveux et de teint et paraissait d'allure modeste.

Il s'enquit de la disposition et du nombre des

pièces, ainsi que du loyer. Il demanda à visiter, fit un peu la grimace, discuta le prix. En même temps, il glissa discrètement dans la main de la concierge une coupure de dix schillings. Immédiatement, Mme Dworjak abandonna son air revêche. Un large sourire illumina sa face de mégère et elle devint subitement aimable et loquace. Elle se confondit en remerciements et assura l'étranger que le gérant serait trop heureux de lui louer l'appartement et de lui consentir une réduction de prix. Elle vanta la vue qu'on avait, de ce deuxième étage, sur le Graben, et insista sur le caractère artistocratique du quartier.

L'étranger, deux jours plus tard, emménagea, non sans avoir gratifié Mme Dworjak d'un honnête denier à Dieu.

C'était un Français, entre les deux âges, nommé François Grison.

Personnage tranquille et silencieux s'il en fût! Il ne parlait à personne, sortait de bonne heure, rentrait tard, répondait courtoisement mais froidement aux saluts qu'on lui adressait... Ces manières ne pouvaient que décçcir la bavarde portière, qui se creusa bientôt la cervelle pour savoir qui pouvait bien être son nouveau locataire. Toutes les tentatives qu'elle fit pour entamer la conversation et poser des questions insidieuses restèrent vaines.

Mme Dworjak n'en dormait plus. Le hasard, pourtant, lui fut clément. Un matin, comme à l'ordinaire, François Grison, en descendant de chez lui, passa devant la loge et, cette fois, il y entra.

Il s'enquit de la santé de sa concierge et lui dit qu'il avait un petit service à lui demander.

— Voilà, je me fais un peu vieux, et faire tous les jours mon ménage devient pour moi une besogne fatigante. C'est que je n'ai plus mes vingt ans. Pourriez-vous m'indiquer une femme de ménage?

— Mais certainement, Monsieur... D'ailleurs, si vous le voulez, c'est moi qui pourrai m'occuper de votre ménage... Celui d'un homme seul ne doit pas être bien compliqué...

— Non, d'autant plus que je suis très ordonné et que j'ai la manie de tout ranger moi-même... Vieille habitude de l'époque où j'étais marin...

— Ah!

— Oui, oui... Enfin, ce n'est pas la question... Combien me prendriez-vous?

— Dix schillings par semaine, Monsieur.

— D'accord, vous pourrez commencer aujourd'hui.

Et M. Grison s'éloigna rapidement après avoir laissé les clés de son appartement à Mme Dworjak.

La commère exultait. Enfin, elle allait pouvoir

pénétrer chez son mystérieux locataire, fureter et fouiller et trouver peut-être de quoi satisfaire sa maladive curiosité.

A peine M. Grison eut-il tourné le coin de la rue qu'elle monta les escaliers aussi vite que le lui permettaient ses rhumatismes.

— A présent, songeait-elle, je vais savoir ce que fait à Vienne ce Français si bizarre... Il ne parle d'ailleurs pas trop mal l'allemand... Il doit être assez riche, mais comme il est mal habillé et toujours mal rasé... Il y a certainement un mystère là-dessous...

Elle entra. La première pièce était très simplement meublée : un lit, une armoire, une table et une chaise. L'armoire fut prestement ouverte, mais ne contenait que de vieux vêtements. Les tiroirs de la table étaient vides... Le nez de Mme Dworjak s'allongea... Si cela continuait, elle n'apprendrait pas grand'chose...

La concierge passa dans la deuxième pièce. Celle-là était entièrement nue, mais au milieu de la chambre, bien en vue, était posée une caissette de bois sombre, ornée de ferrures ciselées et de forte épaisseur. Le cœur de Mme Dworjak battit d'espérance...

C'était là que se cachait le secret de l'étranger, qui allait être le sien dans quelques instants...

Elle s'approcha, tenta de soulever le couvercle, mais la caissette était solidement fermée. La

vieille femme voulut la déplacer, mais la caisse était d'un poids considérable, hors de proportion avec son volume...

Mme Dworjak sentit que c'était dans cette caisse qu'elle trouverait le mot de l'énigme, car elle était persuadée qu'il y avait une énigme dans la vie de son locataire. Sans se rebuter, elle redescendit dans sa loge, prit un marteau et un ciseau et remonta...

Mais elle eut beau s'évertuer, s'efforcer, ahaner, elle ne parvint pas à crocheter la serrure qui résistait en dépit de ses efforts.

D'autre part, il n'était pas question de briser l'une des parois, car il ne fallait à aucun prix laisser des traces d'effraction qui eussent immanquablement éveillé les soupçons du propriétaire...

Furieuse, Mme Dworjak se résigna à manier un peu son plumeau et son balai et elle quitta bientôt l'appartement de M. Grison après avoir déplacé quelques grains de poussières... Dans sa loge, elle pesta contre le vieux malin qui avait su prendre ses précautions... Mais elle résolut de ne pas renoncer... Peut-être, une autre fois, aurait-elle plus de chance... L'important était d'être entrée dans la place...

.....

Le lendemain matin, M. Grison s'arrêta de nouveau au passage.

— Madame, j'attends d'ici peu un de mes compatriotes, un Français comme moi... Peut-être viendra-t-il aujourd'hui... Dans ce cas, vous lui direz qu'il revienne à six heures, car je ne rentrerai pas avant... Il vous dira son nom : Monsieur Martial... Mais faites bien attention à ce que je vais vous dire... Je ne suis là que pour ce Monsieur. A toute autre personne qui viendrait me demander, vous répondrez que vous ne me connaissez pas... Compris?

En même temps, il lui tendit une nouvelle coupure de dix schillings... Si Mme Dworjak avait eu la compréhension un peu lente, la vertu d'un billet de banque aurait suffi à la lui développer immédiatement.

Grison sortit, laissant la concierge perplexe. Elle était si rêveuse qu'elle ne vit même pas le facteur apporter le courrier. Affalée dans son fauteuil en tapisserie, elle cherchait à rassembler ses pensées. Un marin, d'ordinaire, n'est pas riche. Or, celui-là avait le pourboire facile. Comment un homme, au moins aisé, pouvait-il se négliger et sortir si mal habillé. Et puis que faisait un marin français à Vienne? Pourquoi s'entourait-il de tant de mystère? Non, tout cela n'était pas clair... Il fallait absolument trouver la clé de cette énigme, coûte que coûte... Et elle était persuadée que cette clé se trouvait dans la caissette et pas ailleurs...

Résolument, la vieille mégère se leva, s'arma de l'attirail complet qui avait appartenu de son vivant à son Johann, son mari, serrurier de son état... et se mit au travail...

Elle tentait d'introduire la partie coupante d'un ciseau entre le bois et l'une des ferrures, quand ele entendit comme un craquement derrière elle. Ciel, était-ce M. Grison qui revenait déjà. Cela allait faire du joli!

Elle se retourna, tremblante, et respira soudain. Ce n'était pas son locataire. Elle avait devant elle un homme petit, sale et mal habillé, qui semblait réunir en sa personne toutes les imperfections et les infirmités dont l'humanité peut être affligée. Le nouveau venu était borgne, avec un bandeau noir et crasseux sur un œil. Il était bossu et, par dessus le marché, il boitait fortement.

— Que faites-vous là? demanda-t-il d'une voix de crécelle éraillée.

Mme Dworjak était tellement émue qu'elle ne répondit pas tout de suite. Le bossu répéta sa question.

— Qui... qui êtes-vous ? Et comment êtes-vous entré ici?

— Dites donc, il me semble que c'est moi qui vous ai interrogée. Alors ne répondez pas par une autre question. Que faites-vous là? et pourquoi essayez-vous d'ouvrir cette caisse?

Embarrassée, la concierge eut recours au mensonge. Elle avait été chargée de l'ouvrir par M. Grison lui-même.

— M. Grison? vous dites... Le propriétaire de cette caisse ne s'appellerait-il pas plutôt Bastien?

— Bastien, connais pas...

— Ou Gilles, alors...

— Non plus... Mais moi, je suis la concierge de la maison et je vous prie de me dire ce que vous faites ici...

L'homme se grattait la tête sans répondre...

— Heu ! alors, dans ce cas, je me serais trompé...

Et il se dirigea vers la porte, mais avant d'en atteindre le seuil, il se ravisa, revint près de la concierge et lui dit :

— Ecoutez-moi, Madame, vous allez me rendre un service. Quand vous verrez M. Grison, vous lui direz que son ami Antonio est venu... Vous vous souviendrez? Antonio... Et en lui disant cela, vous le regarderez bien en face... Tenez, voici vingt schillings pour votre peine... Je reviendrai demain, et, s'il a paru étonné de ce que vous lui aurez dit, vous m'en ferez part... Si vous avez suivi mes instructions, il y aura encore un beau billet de cent schillings pour vous...

Et l'homme fit demi-tour en laissant la concierge la bouche bée d'étonnement.

Ce jour-là encore, le ménage de M. Grison ne fut pas fait très à fond. Mme Dworjak pensait à toute autre chose qu'à son travail... Elle regarda encore le billet de banque, comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait point et redescendit dans sa loge...

Contrairement à ce qu'il avait annoncé, Grison ne rentra pas à six heures, mais la concierge ne se coucha pas avant de l'avoir vu rentrer. Il apparut vers dix heures. Elle s'avança aussitôt et lui dit qu'un homme était venu le demander dans la journée.

— Ah! Martial, sans doute...

— Non, Monsieur, dit-elle en le regardant attentivement, il m'a donné un autre nom... Antonio, je crois...

L'effet fut stupéfiant. Grison pâlit, trembla, ses lèvre s'agitèrent convulsivement. Mais il se reprit très vite et dit avec un étonnement affecté :

— Antonio... Je ne connais pas ce nom-là... Vous devez faire erreur... Bonsoir...

Et M. Grison planta là Mme Dworjak, plus stupéfaite que jamais.

.....

Le lendemain, vers sept heures du soir, le bossu revint. Il entra directement dans la loge de la concierge.

— Bonsoir... M. Grison n'est pas là?...

— Ah! c'est vous, Monsieur... Non, il n'est pas encore rentré... Il est d'ailleurs rare qu'il revienne avant dix ou onze heures...

— Bon. Et alors? L'avez-vous revu et lui avez-vous fait ma commission?

— Certainement, Monsieur.

— Avez-vous remarqué?...

— Oh! Monsieur. Cela a paru lui produire un effet extraordinaire... J'ai cru qu'il allait perdre connaissance... Et puis, il m'a dit que je devais avoir fait erreur...

Le bossu se frotta les mains. Un sourire haineux illumina sa face hideuse.

— Ah! ah...,, il ne me connaît pas... Bien, bien... Madame, je n'ai qu'une parole..., voilà les cent schillings que je vous ai promis hier... E maintenant, causons affaires...

— Comment?

— Oui, j'ai une proposition à vous faire..., je suis sûr qu'elle vous intéressera... Mais, ici, on n'est pas bien pour bavarder... Que diriez-vous si on prenait un verre dans le petit bar à côté?

— Mais je ne puis quitter ma loge...

— Cela ne durera pas longtemps...

— Et puis, je ne suis pas habillée, pensez donc...

— Moi non plus..., ça n'a pas d'importance..., du moment que je paye, on me sert partout, bien ou mal habillé... Alors, venez...

— Soit, un petit instant, pour me recoiffer... et surtout ne me faites pas attarder trop longtemps...

— Mais non, quelques minutes au plus... D'ailleurs, nous allons aller tout près..., sur le Graben...

Le bossu et sa compagne s'installèrent. L'homme commanda une bouteille de vin et des gâteaux et entra tout de suite dans le vif.

— Voilà, Madame?...

— Dworjak.

— Eh bien, Madame Dworjak, j'ai une proposition merveilleuse à vous faire. Je suis certain que vous l'accepterez. Nous serons très vite d'accord... Mais buvez, je vous prie...

La concierge avait un faible pour les gâteaux et surtout pour les vins fins... Au bout de quelques instants ses yeux brillèrent et elle devint volubile. Elle s'apprêtait à raconter au bossu sa vie, ses ennuis et bien d'autres choses encore, mais lui :

— Voilà la proposition que je veux vous faire : voulez-vous gagner... mille schillings?...

— Mille schillings... Seigneur Dieu... Bien sûr...

Et la vieille de repartir, un verre aidant, dans de nouvelles considérations sur tout ce qu'elle pourrait acheter avec une pareille somme, sur

les plaisirs dont elle avait dû se priver toute sa vie... Mille schillings, mais elle acceptait, les yeux fermés. Que fallait-il donc faire?

— C'est très simple, d'abord répondre à une ou deux questions...

— Allez-y...

— Vous étiez hier, n'est-ce pas, chez M. Grison?

— Oui.

— Qu'y faisiez-vous?

— Mais... son ménage, comme tous les jours...

— Bien... Vous avez vu la caisse, puisque je vous ai...

— Oh! Monsieur, je vous assure que je n'y mettais pas d'indiscrétion...

— Mais, je vous crois, chère Mme Dworjak, répondit le bossu avec une intonation railleuse... Eh bien! cette caisse... il me la faut... je la veux... et c'est vous qui allez me la donner...

— Mais, protesta la vieille femme subitement alarmée..., vous n'y pensez pas... Elle n'est pas à moi, elle est à M. Grison. Que dirait-il?

— Il dira ce qu'il voudra... Peu importe... et si vous avez quelques petits ennuis, je crois que mille schillings ne sont pas une vilaine compensation...

De nouveau la convoitise brilla dans les yeux de la mégère...

— Oui, bien sûr, mille schillings, mais...

— D'ailleurs, vous n'aurez qu'à me confier les clés, je prends la caisse, je vous donne vos mille schillings et je m'en vais... Ni vu, ni connu... C'est dit?

Mme Dworjak était en proie à un embarras terrible. Malgré les vapeurs du vin capiteux, elle raisonnait encore assez bien. Elle se disait que l'acte qu'on lui demandait d'accomplir n'était pas très correct, mais que si cet étranger lui offrait une somme importante pour la prendre, c'est que la caisse devait valoir beaucoup plus..., des millions peut-être. Chaque fois qu'elle avait fait allusion à la caisse devant François Grison, celui-ci avait toujours changé de conversation et, un jour où elle avait insisté, il l'avait carrément envoyée promener... Donc, la caisse contenait certainement de grandes richesses... Bijoux? Argent? Alors, dans ce cas, pourquoi la laisser emporter par un étranger? Si elle acceptait de voler, le mieux encore était qu'elle en eût tout le bénéfice...

Le bossu s'impatientait... Il sentait que tout n'allait pas selon ses désirs. La vieille sorcière aurait-elle l'intention de le pressurer?

— Alors? C'est oui?

— C'est non.

— Pourquoi?

— Monsieur, voilà trente ans que je suis con-

cierge et je n'ai jamais fait à personne le tort d'un seul groschen. Vous croyez que c'est à mon âge que je vais commencer à devenir malhonnête... Sans compter tous les ennuis qu'il pourrait m'arriver... Si M. Grison portait plainte, c'est moi qui serais responsable et arrêtée... Ce serait du propre.

— Ecoutez, Madame, tout cela, ce sont des histoires... Je comprends très bien... Eh bien! je vais être large... J'irai jusqu'à... cinq mille schillings...

Devant l'énormité de la somme, Mme Dworjak resta bouche ouverte... C'était la fortune.. Mais, alors, c'est qu'elle avait deviné juste et que la caisse contenait bel et bien un trésor, comme elle l'avait flairé dès le début... Raison de plus pour refuser...

— Non, Monsieur... Non, non et non...

— C'est votre dernier mot, Madame?

— Parfaitement, je refuse... Vous m'offririez cent mille schillings que je n'accepterais pas davantage... Impossible...

La figure du bossu s'allongea. Son œil unique lança des flammes... Sa bouche se tordit en un rictus mauvais et laissa échapper un juron affreux...

Sa voix sifflante se fit entendre :

— Vous aviez pourtant une occasion de gagner

une petite fortune à bon compte et voilà que vous la laissez stupidement échapper. Je crains fort que vous le regrettiez un jour, avant peu... Réfléchissez encore...

— C'est tout réfléchi, je refuse...

— Soit... J'aurai la caisse tout de même... sans vous ou malgré vous... et j'économiserai cinq mille schillings...

Puis, l'homme, rouge de colère, appela et demanda son addition...

En fouillant dans sa poche pour en retirer son portefeuille, la manche de son veston se releva et découvrit la partie extrême de son avant-bras... Mme Dworjak vit qu'il était tatoué d'une grande flèche rouge...

II

LA DISPARITION DE LA CAISSETTE

Mme Dworjak se coucha de bonne heure ce soir-là et ne tarda pas à s'endormir. Elle rêva du bossu. Elle le voyait danser devant lui, les mains chargées de pièces d'or qu'il lui montrait en grimaçant et qu'il faisait disparaître dans ses poches dès qu'elle tendait les mains pour les prendre... Puis, elle le voyait s'armer d'un arc et lui décocher une immense flèche rouge...

Elle geignait et s'agitait encore vers minuit, quand le major Groszynsky rentra chez lui. Il avait passé toute la soirée à son cercle militaire, dont il était membre assidu depuis plus de quinze ans et où il retrouvait ses anciens camarades. La nourriture y était acceptable, pour un prix moyen... Après le dîner, ces Messieurs se livraient aux douceurs de la conversation, à moins qu'ils ne s'attablassent devant un échiquier

tout en vidant force pots de bière blonde et mousseuse...

Les autres s'assemblaient en cercle et devisaient du bon vieux temps, de l'époque bénie où un officier de Sa Majesté Impériale et Royale jouissait encore de quelque considération, tandis qu'à présent... Et tous de gémir sur les malheurs des temps et sur la ladrerie du gouvernement démocrate qui les laissait quasiment mourir de faim...

Parfois aussi, on se remémorait les actions d'éclat et les batailles de la dernière guerre... Alors, ces Messieurs rentraient tard, car sur ce sujet, leurs souvenirs étaient intarissables...

Pour sa part, le major Groszynski était un homme dont la vie était réglée comme un programme de caserne... Il se levait de bonne heure, passait une partie de la matinée à réparer les dégâts causés par les années... Le frisage et l'effilage de sa moustache restée soyeuse lui prenait un temps fou... Il déjeunait d'un café au lait et d'un kipferl (croissant viennois) que lui montait Mme Dworjak; puis, astiqué, pomponné, faisant encore illusion à distance, il sortait pour faire sa promenade.

Vers midi, il se dirigeait vers un petit restaurant perdu dans une ruelle obscure, mais où la goulache était de premier ordre et les prix très abordables. Le garçon avait autrefois servi sous

ses ordres et le saluait toujours, à son arrivée, en joignant les talons. Il s'avançait ensuite vers une table du fond, toujours la même, expédiait son repas en trois quarts d'heure au plus et, vers une heure et demie, il rentrait chez lui pour y faire une petite sieste... Le soir, il lisait, car il faut bien s'entretenir l'esprit... Les lectures du major consistaient surtout en revues militaires et en ouvrages traitant de la tactique, de la stratégie ou de l'art des fortifications... Ensuite, il sortait et se rendait au cercle militaire...

Aux fins de mois, quand il n'avait plus un groschen en poche, le major se calfeutrait chez lui et se confectionnait des plats peu coûteux sur un réchaud à alcool...

Ce soir-là, il rentra fort tard... C'était au début du mois, il avait absorbé pas mal de demis et même un schnaps, luxe suprême... La conversation avait été passionnante et avait uniquement roulé sur des sujets guerriers. Sur ce chapitre, le major pouvait discuter pendant des heures : il avait étudié à fond toutes les batailles et savait expliquer comme pas un pourquoi les Russes avaient été obligés de battre en retraite à Tarnopol, en Galicie, ou devant les marais de Pinsk... Pourtant, ce soir-là, il avait trouvé un contradicteur acharné en la personne de l'ex-capitaine Hansfeld, qui affirmait que si le com-

mandement avait observé la tactique napoléonienne à Tarnow, le désastre aurait pu se transformer en victoire... Groszynsky avait été d'un avis opposé, prétendant que la configuration du terrain ne se prêtait pas à cette manœuvre et, finalement, un pari de cinq schillings s'en était ensuivi... Le major avait hâte de rentrer chez lui pour vérifier ses cartes et ses atlas... Il était sûr à l'avance d'avoir gagné et se réjouissait à l'idée de l'appoint qu'allait lui procurer cet enjeu...

Il ouvrit sa porte avec quelque difficulté... Sa main tremblait un peu...

— Décidément, ce schnaps était un peu fort... Mais heureusement que j'ai la tête solide... Sacré Hansfeld... Parier avec moi... D'abord, il n'est que capitaine... et puis j'ai une mémoire impeccable... Il se déshabilla lentement, enfila un vieux dolman qui lui servait de veston d'intérieur et passa dans son salon qu'il baptisait pompeusement de cabinet de travail...

Sa lampe à la main, le major Groszynski s'arrêta brusquement sur le seuil... A trois pas de lui, par terre, sur le tapis usé, il venait de voir une masse sombre, étendue... Un filet de sang empourprait lentement le tapis... Un cadavre! Sur le moment, le major n'eut qu'une idée : battre en retraite, mais il se souvint à temps que la bravoure était la vertu nécessaire à un guerrier et, reprenant courage, il s'approcha...

Il se pencha sur le corps et reconnut avec horreur que c'était celui de sa concierge : c'était Mme Dworjak qui gisait, assassinée dans son salon...

Sur le moment, le major crut avoir reçu un coup de massue sur la tête. Mais il retrouva vite son sang-froid et, en stratège professionnel, il étudia la situation. D'abord, comment le cadavre de sa concierge pouvait-il se trouver ici, dans son appartement, dont lui seul avait la clé? Qui avait pu commettre ce meurtre affreux? Il n'était plus question d'élucider la manœuvre de la bataille de Tarnow... Adieu les cinq schillings qu'il voyait déjà en sa possession... Il fallait prendre une décision rapide... En hâte, le major se rhabilla et descendit l'escalier. Le commissariat n'était pas très loin. Il y courut...

Dans le poste, un agent en uniforme somnolait... Il se leva d'un air maussade en voyant entrer le major.

— Que voulez-vous? demanda-t-il sans aménité...

— Un malheur, Monsieur l'agent... Un terrible malheur... Il faut que je voie d'urgence le commissaire...

— A cette heure, vous n'y pensez pas, grogna le policier...

— Mais si... je vous dis que c'est urgent... On l'a tuée...

— Qui cela?

— Mais... ma concierge... Mme Dworjak... La pauvre femme...

— C'est bien, je vais noter...

— Il s'agit bien de noter... Il faut faire vite... Le cadavre est dans mon appartement...

— Je note...

— Mais il vaudrait mieux se presser d'y aller... Le corps est encore tout chaud... Il n'y a pas très longtemps qu'on l'a assassinée...

— Très bien... je note.

Le major bouillait et pestait intérieurement contre la bureaucratie, quand la porte s'ouvrit brusquement... Un homme de haute taille entra... A son uniforme, le major reconnut immédiatement le commissaire du district... Il se nomma, fit valoir ses titres et qualités. Le commissaire, lui-même officier retraité, l'écouta avec déférence, lui posa quelques questions, demanda des précisions et, finalement, promit de faire le nécessaire sans tarder, car le major ne pouvait pas rentrer chez lui et passer la nuit avec un cadavre dans la pièce voisine de sa chambre à coucher...

Le commissaire donna deux ou trois coups de téléphone pour alerter la préfecture et se faire envoyer un détective... Puis il se dirigea en per-

sonne vers la demeure du major Groszynski pour commencer à enquêter.

Bien entendu, on ne découvrit pas grand'chose et on dut se borner à inscrire les constatations au procès-verbal... Une demi-heure plus tard, une voiture d'ambulance vint enlever le cadavre et le conduire à l'Institut médico-légal... Le lendemain, un entrefilet mentionna l'événement dans les journaux et puis on n'en parla plus...

Après tout, le meurtre d'une concierge n'avait pas de quoi passionner les lecteurs... La police interrogea, rechercha, enquêta et ne trouva rien; malgré leur réputation mondiale, les limiers viennois en furent pour leur courte honte...

Bien entendu, dans la maison, le sinistre événement fit quelque bruit. Les caquets s'en donnèrent à cœur joie... et les commères eurent, pendant une semaine, un merveilleux sujet de bavardage... Les suppositions les plus saugrenues, les hypothèses les plus hardies furent émises, mais personne n'arrivait à s'expliquer le pourquoi et les circonstances de la mort de la malheureuse concierge... Personne n'en avait la moindre idée... Un seul, dans la maison, soupçonnait quelque chose et se gardait bien de le dire, c'était François Grison. La police avait, naturellement, interrogé tous les locataires, Grison y compris... Mais comme cet étranger avait un

passeport et des papiers tout à fait en règle, il ne fut pas inquiété... Il avait d'ailleurs, ainsi qu'il put le prouver, une parente éloignée à Vienne et c'était chez elle qu'il avait passé la soirée de l'assassinat...

Quant au major, il fut, le lendemain, le héros de son cercle, en racontant le pénible événement...

La vie normale avait repris son cours dans la vieille maison de la Kärtnerstrasse... Mme Dworjak avait été remplacée par une concierge plus jeune, plus active et plus avenante, nommée Mme Pokorny. Elle était mariée et avait un petit garçon. Son mari l'aidait pour les gros nettoyages, de sorte qu'au bout de peu de temps, on eut oublié la concierge précédente et que personne ne la regretta...

Un matin, Mme Pokorny était occupée dans sa loge quand un étranger y pénétra.

Avec un fort accent français, il demanda si c'était bien dans la maison qu'habitait M. Grison. Sur la réponse affirmative de la concierge, il demanda quand il pourrait le voir...

— Tard, Monsieur. M. Grison ne rentre jamais avant dix heures du soir.

— Fort bien, Madame. Mon nom est Martial... Voulez-vous dire à M. Grison que je voudrais bien le voir...

— Entendu, Monsieur. Je pense que vous au-

riez des chances de le rencontrer le matin, mais pas trop tard...

— Eh bien, dites-lui que je reviendrai demain matin à neuf heures précises...

Justement, ce jour-là, Grison rentra chez lui avant la nuit. La concierge, qui était sur le pas de sa porte, l'avertit immédiatement... Grison eut un geste de contrariété...

— Cela tombe mal, dit-il, je dois partir d'urgence... J'ai reçu des nouvelles de France où ma présence est indispensable... Je compte partir demain... Si M. Martial vient demain matin, dites-lui de monter immédiatement chez moi... S'il ne revient que dans quelques jours, ce sera très ennuyeux... mais tant pis...

Le lendemain matin, à l'heure dite, Martial se présenta dans la loge...

— M. Grison?

— Il est chez lui, Monsieur... Je lui ai fait votre commission et il vous attend...

— Merci...

Quelques minutes plus tard, l'homme redescendait, la mine soucieuse...

— Etes-vous bien certaine qu'il vous avait dit que ce serait ce matin?

— Absolument certaine, Monsieur.

— C'est étrange, il semble qu'il n'y ait personne chez lui...

— Pourtant, je ne l'ai pas vu sortir...

Matrial parut soudain fort inquiet.

— Je m'excuse, Madame, de vous déranger ainsi... Voulez-vous avoir la bonté de m'accompagner... Je vais sonner encore une fois...

Mme Pokorny monta au deuxième étage en compagnie de Martial... Ils sonnèrent, frappèrent appelèrent, mais en vain, personne ne répondit.

— Il ne reste plus qu'à aller chercher un serrurier, fit Martial, dont le visage était devenu d'une pâleur mortelle...

— J'y vais, fit la concierge.

C'est avec une hâte qui ne lui était pas coutumière qu'elle se précipita hors de la chambre... Elle entra dans sa loge pour prendre un châle qu'elle jeta sur ses épaules, donna un tour de clé à sa porte (on ne saurait prendre trop de précautions, n'est-ce pas?) et elle dégringola les escaliers.

Le plus proche serrurier était à cinq minutes de là.

Mme Pokorny y vola littéralement.

Les gens du quartier qui la voyaient passer en étaient absolument étonnés. Ce n'était pas dans son habitude de se presser ainsi.

— Qu'a donc la nouvelle concierge pour courir ainsi? murmurèrent-ils.

— C'est-il qu'il y aurait un nouveau crime dans sa bicoque?

Ils ne croyaient certainement pas si bien dire.

En effet, quelques minutes plus tard, la concierge repassa avec le père Mathias, le serrurier qu'elle était allée chercher...

De son sac de travail, celui-ci tira un mignon rossignol, qu'il introduisit dans la serrure... Un déclic se fit entendre...

Martial, qui avait attendu patiemment le retour de Mme Pokorny, se précipita avec elle.

Un cri d'horreur jaillit de la gorge de la concierge... Dans la chambre à coucher, Grison était pendu à l'espagnolette de sa fenêtre.

Quant à la caisse aux ferrures ciselées, elle avait disparu.

III

LE JOYEUX PEPPI

Décidément, la maison jouait de malheur. Pendant plusieurs siècles, elle avait été calme et tranquille. Personne ne se souvenait qu'il s'y fût jamais passé quoi que ce soit et, tout d'un coup, en l'espace d'un mois à peine, on découvrait deux cadavres... On aurait pu croire qu'un génie malfaisant venait de jeter un sort sur cette antique demeure...

Quand Mme Pokorny se retourna, Martial avait disparu... Elle retourna précipitamment dans sa loge et pria le serrurier d'avertir la police... Peu de temps après, le commissaire Walter Haller arrivait en compagnie d'agents et d'un inspecteur...

C'était le commissaire qui avait déjà enquêté à propos de la mort de Mme Dworjak... Il prit les dispositions nécessaires, mit sous scellés

l'appartement de M. Grison et se retira après avoir soigneusement noté les déclarations de Mme Koporny.

Cette fois, l'histoire fit plus de bruit. Les locataires furent considérablement émus et se demandèrent si tout le monde n'allait pas subir le même sort à bref délai dans la maison... Les journaux accordèrent plus de place à ce nouveau fait-divers et plus d'un fit remarquer que c'était la deuxième mort mystérieuse qui se produisait dans le vénérable immeuble...

Les deux sœurs Reiner, les gantières, ne firent jamais autant d'affaires. Tous leurs clients vinrent, comme par hasard, renouveler leurs stocks de gants et de nombreux curieux entrèrent dans la boutique pour interroger les deux sœurs... Pour elles, ce fut la plus belle réclame qu'il fût possible d'imaginer...

Le major raconta, bien entendu, les événements à son cercle. Il ne cessait de raconter comment il avait découvert le premier meurtre, inventant des détails, s'attribuant des initiatives... Mais, comme parler donne soif, le brave major ne cessa plus de boire et rentra tous les soirs chez lui dans un état qui fit jaser les autres habitants...

Quant au noble chevalier de Waitzenstein, il était furieux de la publicité de mauvais aloi faite autour de sa « résidence » et menaçait de don-

ner congé... Bref, toute la maison était sens dessus dessous...

Un après-midi, comme Marie, l'aînée des filles du chevalier, sortait, elle croisa dans l'escalier un grand jeune homme blond qu'elle n'avait encore jamais vu et qui s'effaça cérémonieusement pour la laisser passer..

Comme Marie était curieuse et comme le grand jeune homme était fort joli garçon, elle n'eut rien de plus pressé que de courir aux renseignements chez Mme Pokorny.

— C'est le nouveau locataire. Il occupe l'appartement de ce Français qu'on a trouvé pendu chez lui...

— On n'a jamais su ce qui s'était passé? demanda Marie.

— Non, le seul qui en savait peut-être long a disparu comme par enchantement. C'était un Français, lui aussi... Je ne me souviens plus de son nom...

— Brrr!... fit Marie. Il a du courage de venir habiter dans la maison d'un pendu, ce monsieur.

— Joseph Raitzberg... Il n'est pas mal ce jeune homme...

— Il est même très bien, enchérit la concierge. Physiquement, il est remarquable, et sympathique avec cela, et gai! Il a toujours le mot aimable... Pour cela, il est moins sauvage que

ce pauvre monsieur Grison. C'est tout juste s'il répondait quand on lui disait bonjour... Tandis que celui-là, à la bonne heure!...

— Qu'est-ce qu'il fait, ce charmant jeune homme?

— Il m'a dit qu'il était journaliste dans un grand journal du soir.

— Alors, ce doit être dans le *Wiener Zeintung am Abend*.

En effet, le jeune Joseph Raitzberg — que ses amis appelaient du sobriquet plus bref de Peppi — était rédacteur dans ce grand journal. Il n'y occupait pas des fonctions très importantes, puisqu'on ne lui avait encore confié que la rubrique des faits-divers, mais enfin il pouvait toujours se targuer du titre de journaliste et il avait l'avenir devant lui. Il était âgé de vingt-trois ans à peine, était grand, très blond, avec de beaux yeux bleus qui semblaient rire à l'univers assemblé. Il venait d'être engagé au journal et, naturellement, son salaire était relativement maigre. C'est d'ailleurs cette pénurie financière qui l'avait incité à louer l'appartement de la Kärtnerstrasse qui, pour son prix, était réellement avantageux.

Il l'avait meublé à la diable, avait dissimulé sous des affiches pimpantes les murs poussiéreux et les papiers passés. Quant aux meubles, il en avait bien autant que M. Grison mais ils

étaient de bois blanc, et Peppi, homme de ressources, les avaient, d'un pinceau délicat, passés au brou de noix, de sorte qu'il pouvait se figurer posséder un mobilier en ronce de noyer. Il avait été également attiré par le mystère qui se dégageait des deux morts consécutives. Rien de tel pour exalter l'imagination d'un jeune reporter.

Si Peppi avait su attirer l'attention de Marie de Waitzenstein, elle, de son côté, lui avait plu tout de suite. Il s'arrangea pour la rencontrer le plus souvent possible dans l'escalier vermoulu et, un beau jour, il trouva le moyen de faire sa connaissance. Et comme ce garçon était vraiment très sympathique, la fière Marie de Waitzenstein ne parut pas trop offusquée quand il lui adressa la parole pour la première fois... au contraire.

Peppi courait les commissariats, à la recherche du beau crime ou du suicide manqué d'une vedette, rentrait tard le soir et, généralement, éreinté de ses courses à travers la ville.

Un soir, rentré chez lui de bonne heure, après une journée décevante, Peppi se consolait en fixant au mur quelques gravures de chasse qu'il avait acquise chez un brocanteur pour quelques groschen, quand on sonna. Il ouvrit, surpris.

Un homme se tenait sur le palier. Peppi ne l'avait jamais vu. Mais il eut tout de suite comme une impression désagréable qui se traduisit par

un recul instinctif. L'homme était petit, chétif, affreux et bossu. C'était l'homme qui avait tenté de corrompre la digne Mme Dworjak. Mais, évidemment, Peppi ignorait ce détail. L'homme se découvrit poliment, s'excusa et demanda la permission d'entrer. Peppi la lui accorda à contre-cœur, mais il ne pouvait décemment refuser de recevoir quelqu'un pour l'unique motif qu'il était infirme et d'une laideur repoussante.

Il le fit donc passer dans son « studio » et lui demanda ce qu'il y avait pour son service. L'homme hésita pendant une minute.

— Monsieur, je vous prie d'excuser ma démarche... Vous ne me connaissez pas et moi-même j'ignorais votre existence. Elle m'a été révélée par M. Huber...

— Le gérant de l'immeuble?

— C'est cela même, et c'est de sa part que je viens...

— Je vous écoute, Monsieur, fit Peppi de plus en plus surpris.

— Voici : je suis de passage à Vienne... C'est-à-dire que j'ai l'intention d'y séjourner pendant six ou sept mois. Or j'ai une passion, j'adore les vieilles maisons. Celle-ci a attiré mon attention et je savais qu'il y avait un appartement à louer, ici, il y a environ trois semaines. Je n'ai malheureusement été voir M. Huber qu'hier et

il m'a appris qu'entre temps l'appartement avait été loué par vous...

— C'est exact, monsieur, et alors?

— Alors, comme cet appartement me plaît, je suis venu voir si, par hasard, vous ne seriez pas disposé à me le céder...

L'ahurissement le plus complet se peignit sur le visage de Peppi.

— Mais, Monsieur, je viens à peine de m'y installer...

— Qu'importe!

— Comment?

— Il est peut-être possible de s'entendre... Au fait, Monsieur, je m'aperçois que j'ai manqué aux règles les plus élémentaires de la politesse et que je ne me suis pas présenté. Je m'appelle Bossut... (Peppi ne sourit pas de ce nom évidemment symbolique, car il ignorait le moindre mot de la langue de Molière.) Je suis Français, comme vous avez dû le remarquer à mon accent. Mais j'adore Vienne et, je viens de vous le dire, les très vieilles maisons... Je suis donc prêt à vous faire une proposition qui n'est pas à dédaigner pour un jeune homme comme vous... J'ai eu votre âge, moi aussi, et je sais ce que sont les fins de mois quand on a vingt ans...

Peppi se demandait de plus en plus où cet original voulait en venir.

— Donc, reprit Bossut, je voudrais savoir si

vous voulez bien me céder cet appartement, moyennant une bonne indemnité, cela va sans dire, ou encore si vous voulez me le sous-louer.

Comme Peppi, abasourdi, ne répondait rien, l'autre se méprit sur son silence.

— Je serai très large, Monsieur, j'ai horreur de marchander. Je vous offre une indemnité de trois mille schillings, dans le premier cas, ou bien une sous-location de cinq cents schillings par mois... Cela vous convient-il?

L'offre était certes séduisante, mais, à ce moment, le beau visage de Marie de Waitzenstein passa, sans qu'il sut pourquoi, devant les yeux de Peppi.

— Je regrette, Monsieur, mais c'est impossible...

Le visage de l'étranger se rembrunit.

— Voyons, jeune homme, chez nous, en France, le mot impossible n'a pas cours...

— Peut-être, concéda Peppi, mais ici, à Vienne, il est très courant...

— Ecoutez, jeune homme, est-ce une question d'argent?... Je double mon offre...

Du coup, Peppi, qui était loin d'être un sot, comprit que l'amour immodéré de l'étranger pour les vieilles maisons viennoises n'était qu'un prétexte. Il flaira immédiatement un mystère, d'autant plus que ce Français si généreux était habillé

comme un miséreux et portait une barbe inculte de plusieurs jours.

— Non, Monsieur, reprit-il froidement. Il ne s'agit pas de cela... Je me trouve bien dans mon appartement et j'y reste...

L'étranger se leva. Il paraissait fortement déçu. Il prit congé avec la plus grande courtoisie et se retira.

.....

Peppi avait un excellent ami qui n'était autre que M. le Commissaire Walter Haller. Mais il ne le voyait que de loin en loin, car Haller n'était pas toujours là quand Peppi venait au commissariat pour y faire sa moisson de faits-divers.

Or Haller n'avait pas encore renoncé à élucider le mystère de la mort de Grison et il recherchait toujours Martial, sur qui ses soupçons étaient tombés, avec une apparence de justice, car la disparition du Français était inexpliquable.

M. Haller voulut, une fois encore, étudier les lieux et, peu de temps après le départ du bossu, il sonna à la porte de Peppi qui méditait encore sur la bizarre attitude de l'infirme.

Quelle ne fut pas la stupéfaction de Peppi en voyant la figure connue de Haller.

Le commissaire, de son côté, ne cacha pas son étonnement.

— Comment, c'est toi qui habites ici?... Tu aurais pu me faire connaître ton changement d'adresse, vilain lâcheur! fit le commissaire avec un bon rire.

— Décidément, fit Peppi, c'est le jour des visites. Est-ce que, toi aussi, tu viens pour me sous-louer mon appartement?

Haller ouvrit de grands yeux et lui expliqua le motif de sa présence. Peppi, de son côté, lui raconta l'étrange visite qu'il avait reçue une heure auparavant. Son récit parut intéresser le commissaire au plus haut point. Il l'écouta dans le plus grand silence, réfléchit un instant puis lui dit :

— C'est très intéressant. Ecoute, jusqu'à nouvel ordre, ne raconte cette histoire à personne...

— Pourquoi?

— Pour rien... Pour me faire plaisir... Et maintenant, viens, nous allons prendre un verre quelque part... Je t'invite.

— Mais, mon vieux, tu es bon! J'ai encore à travailler... Je n'ai rien fait de toute la journée et mon digne patron, M. Bloch, est bien capable de me passer un savon de première grandeur si cela continue. Il m'a engagé pour lui faire des reportages sensationnels et, en fait de sensations, il n'y en a pas beaucoup à glaner, en ce moment, chez vous autres...

— Ne t'inquiète donc pas!... En ce qui me con-

cerne, je te promets que dès que je saurai la moindre chose un peu intéressante je t'en réserverai la primeur. Et, si cela peut te rendre service, je te recommanderai à mes collègues des autres districts... Et maintenant, assez causé, jeune homme... J'ai soif... Allons boire.

Peppi ne rentra que fort tard. Il avait joyeusement fêté sa rencontre avec son ami Haller et la soirée s'était achevée dans un cabaret à la mode. Peppi rentra chez lui la tête un peu lourde.

Il était passé vers dix heures à la rédaction. Par bonheur, le redoutable M. Bloch n'était pas venu de la journée et personne ne s'était inquiété de Peppi.

— Tout de même, songeait Peppi, c'est une sacré veine d'avoir retrouvé Haller. Il peut m'être utile... Quand je pense que depuis huit jours j'ai eu, en tout et pour tout, un vol de pommes de terre et une rixe entre chiffonniers... C'est maigre!... Je me demande combien de temps cela va durer... Et si on me met à la porte, je n'aurai plus qu'à aller coucher... Dieu sait où!... J'aurais peut-être mieux fait d'accepter l'offre de cet affreux bossu... Enfin, ce qui est fait est fait... Si jamais il revenait, je crois bien que j'accepterais, cette fois... Peppi se coucha et ne tarda pas à s'endormir.

Vers une heure du matin, il se réveilla tout

d'un coup. Il lui semblait avoir froid. Il était pourtant certain d'avoir soigneusement fermé ses fenêtres. Il hésita à se sortir de sous ses couvertures. Mais c'était certain... Il y avait un courant d'air chez lui... Il se leva et vit qu'en effet sa fenêtre était ouverte; en même temps, il entendit un bruit léger, comme une sorte de frôlement.

— Ce n'est pas possible, se dit-il, je suis encore un peu saoul!...

Comme le bruit persistait, il se mit à crier :

— Qui est là? Qui est là?

Bien entendu, il n'obtint aucune réponse. Alors, subitement inquiet, il s'approcha de la fenêtre, et, brusquement, alluma sa lampe de poche, qu'il avait toujours à sa portée sur la table de nuit.

Il vit alors un spectacle étrange : sa fenêtre était grande ouverte et les persiennes également et, accrochée à la barre d'appui de la fenêtre, crispée dans un violent effort, il vit une main brune et musclée, une main d'homme, et, sur l'avant-bras, un peu au-dessus du poignet, Peppi aperçut nettement un tatouage rouge qui représentait une flèche.

Sur l'instant, cette vision immobilisa le journaliste... Mais il reprit vite ses esprits... Il se précipita vers la fenêtre...

Il ne vit rien tout d'abord, mais en prêtant l'oreille il perçut un bruit léger...

Il promena le rayon de sa lampe électrique dans la nuit, et soudain celui-ci s'immobilisa sur une silhouette qui, lentement mais avec une sûreté prodigieuse, descendait le long du chêneau.

— Halte-là! cria Peppi. Halte-là! ou je te tue...

IV

LE MESSAGE DE FRANÇOIS GRISON

La silhouette parut s'immobiliser un instant sous la menace.

Peppi cria de nouveau :

— Qui êtes-vous? Que faites-vous ici?

Un ricanement sinistre troua le silence de la nuit... La silhouette reprit sa marche descendante, et bientôt Peppi perçut le bruit mat de deux pieds heurtant le macadam. Un homme se redressa, bondit et disparut au coin de la rue.

Cette intrusion manquée laissa Peppi songeur... Sans aucun doute, le grimpeur de gouttières ne devait pas avoir des intentions très pures, mais, en somme, tout s'était bien passé... Et puis hourrah! Peppi sauta de joie. Il tenait enfin cette sensation après laquelle il courait désespérément depuis des semaines. Il tenait son reportage. Il avait de quoi faire un

papier. L'escalade dans la nuit, la flèche rouge... L'homme disparaissant dans la nuit... En brodant un peu, il avait au moins la matière de deux cents lignes... Il était sauvé!...

Le lendemain, vers midi, il passa à la rédaction du *Wiener Zeitung am Abend*. Il entra dans le bureau des reporters et alluma tranquillement une cigarette. La vie était belle... Il allait rédiger son reportage... Recevoir les compliments du rédacteur en chef... Monter en grade... Il leur montrerait qu'il avait quelque chose dans le ventre et...

— Monsieur Raitzberg, interrompit un groom, galonné comme un colonel, vous êtes prié de monter tout de suite dans le bureau de M. le Rédacteur en chef. Voilà trois fois qu'il vous a réclamé ce matin...

Cette communication lui fit l'effet d'une douche froide.

— Patatras! se dit-il, ça y est!... Cette fois, c'est la grande eng...ade.

Ce fut néanmoins avec son sourire le plus candide qu'il pénétra dans l'antre du patron. M. Bloch se promenait de long en large dans son vaste bureau, meublé à l'américaine. Il paraissait de fort méchante humeur. Il fit signe à son reporter de prendre un siège, fit encore quelques pas, enleva son pince-nez et dit, d'une voix très calme :

— Monsieur Raitzberg, voici bientôt un mois que vous êtes attaché à notre rédaction... Vous plaisez-vous chez nous?

— Mon Dieu!... Monsieur le Rédacteur en chef, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, répondit-il innocemment.

— Je vous crois! s'écria M. Bloch qui explosa soudain. Pour le travail que vous faites, vous ne devez pas être trop fatigué, n'est-ce pas?

Peppi, surpris par l'orage, rentra la tête entre les épaules et attendit stoïquement.

— Monsieur Raitzberg, reprit Bloch, cela ne peut pas continuer ainsi... Je vous ai engagé à la suite de chaudes recommandations, parce qu'on m'avait dit que vous aviez un style excellent et une grande imagination. Pour le style, je dois reconnaître que vous possédez une excellente syntaxe, bien que vous n'ayez pas eu, jusqu'à présent, l'occasion de déployer vos talents, car, enfin, vos chroniques se bornent au récit d'une bataille entre boueux et à un vol de pommes de terre. Est-ce exact?

— Tout ce qu'il y a de plus exact, Monsieur le Rédacteur en chef, reconnut le malheureux.

— Quant à votre imagination, Monsieur, je suppose que vous l'avez soigneusement rangée avant d'entrer ici... Il serait temps de la retrouver, Monsieur...

— Excusez-moi, interrompit Peppi, mais la

guigne me poursuit... Je cours, tout le jour, à la recherche de la nouvelle sensationnelle. On jurerait que c'est un fait exprès...

— Jeune homme, interrompit gravement M. Bloch, apprenez que pour un bon reporter il n'y a pas de guigne. On a le flair ou on ne l'a pas. Quand on l'a on trouve, et si on ne trouve pas... on invente, au besoin...

Le malheureux Peppi écoutait, sidéré. Il faisait une mine si piteuse que M. Bloch eut soudain pitié du jeune homme. Son ton se radoucit :

— Monsieur Raitzberg, j'espère que vous aurez compris et que ma petite semonce portera ses fruits. Maintenant, allez, et revenez avec un papier digne de notre grand journal.

D'un geste napoléonien, M. Bloch le congédia et Peppi se retrouva sur le palier.

Rentré dans le bureau des reporters, il réfléchit longuement et se dit qu'il s'en était mieux tiré qu'il le craignait. Après tout, ce Bloch n'était peut-être pas aussi mauvais diable qu'on le disait... Seulement, maintenant, fini de rire!... Il fallait se mettre au travail...

La sonnerie du téléphone retentit.

— Monsieur Raitzberg? fit la voix de la standardiste.

— Lui-même...

— Ne quittez pas, je vous passe M. le Commissaire Haller.

— C'est toi, mon vieux?... Eh bien! tu vois que je ne suis pas long à tenir parole... Dans quelques instants on va poser une affiche. Personne encore n'en connaît le texte... Prends ton stylo et écris... Une récompense de 1.000 schillings sera donnée à toute personne ayant contribué à l'arrestation ou à la découverte de Martial... Je crois que c'est un commencement de sensation, cela!...

— Je te remercie, mon vieux... cela tombe à pic... Je venais justement de me faire rabrouer... Tu dis Martial... soupçonné d'avoir assassiné un de ses compatriotes... Evidemment, c'est mieux que rien, mais enfin, ce n'est pas encore une sensation extraordinaire... Tu dis?...

— Je te dis que tu es un idiot!... Trouve Martial... La voilà la sensation, sans compter les 1.000 schillings de récompense!... Au revoir, vieux!

— Il a peut-être raison, Haller, se dit Peppi avec désespoir. Il doit même avoir raison... Je suis un idiot!... Mais que faire?

Peppi sortit, et comme tous les autres jours fit la course à l'information; mais il semblait jouer de malheur. Rien, rien, rien!... Si, un tout petit incendie dans une masure de banlieue, pas de victimes, pas de dégâts... C'était à désespérer!

Ecœuré, Peppi résolut d'aller se coucher. Chez lui, il fit le bilan de sa triste journée et finit par

conclure qu'il n'était bon à rien. Tout d'un coup, son regard s'arrêta sur sa fenetre et, brusquement, il se souvint de son étrange aventure de la nuit précédente.

Alors, ce fut comme une illumination!

Martial... Grison... Le bossu... Son acharnement à vouloir l'appartement de Grison... Tout cela devait cacher un mystère dont la clé, selon toute probabilité, se trouvait dans l'appartement qu'il occupait et nulle part ailleurs... Avec un peu de raisonnement et beaucoup de patience et de perspicacité, il devait en venir à bout. Dans tous les cas, personne n'était mieux placé que lui pour cela, puisqu'il était sur le théâtre même des événements, sur le terrain du drame. Et Peppi reprit courage. Il chercherait et il trouverait...

Il fallait d'abord raisonner.

Le locataire précédent, il le savait, avait été trouvé pendu à sa fenêtre le jour même où un individu, nommé Martial, était venu le voir...

On accusait Martial de l'avoir assassiné... C'était encore à voir... Autant qu'il s'en souvenait, Martial n'avait pas ouvert la porte... Pourquoi, s'il avait été le coupable, aurait-il attendu la venue du serrurier, alors qu'il était si simple de ne pas attirer l'attention sur lui?... Il devait y avoir autre chose.

L'insistance du bossu parut également louche

à Peppi. L'homme savait que Grison était mort et que c'était lui, Peppi, qui occupait les lieux. Donc, s'il tenait à entrer en possession de l'appartement, c'est qu'il devait savoir, ou tout au moins croire, qu'il s'y trouvait un objet caché, un objet de valeur... Mais quoi et où?

Il n'y avait qu'à chercher.

La tâche était loin d'être facile, car Peppi ne savait pas ce qu'il allait chercher, ni si l'objet était grand, petit, volumineux.

Peut-être s'agissait-il d'un document? C'était, en tous cas, vraisemblable. Peppi fouilla partout, sonda les murs, projeta la lueur de sa lampe électrique entre les rainures des parquets, souleva des lames, enleva même les portes de leurs gonds. Puis il eut une idée : Que restait-il ici des objets ayant appartenu à François Grison? Rien, sauf deux meubles qu'il avait rachetés au gérant : le lit et la table de nuit... L'examen du lit ne donna rien. Quant à la table de nuit, elle était vide. Peppi allait renoncer.

D'un geste de colère, il heurta violemment la table de nuit, en bois tarabiscoté, et faillit la renverser. Sous le choc, le marbre se décolla et se déplaça. Peppi le souleva le cœur battant : son instinct ne l'avait pas trompé : il y trouva une feuille de papier blanc avec quelques lignes à l'encre, tracées d'une main maladroite. Stupéfait, et fou de joie à la fois, le jeune homme lut,

ou plutôt tâcha de lire, car la lettre était écrite dans une langue étrangère, en français, vraisemblablement, dont Peppi ignorait le premier mot. N'importe, un grand pas était fait. Il rangea soigneusement le précieux document et s'endormit, le cœur léger.

.....

Marie de Waitzenstein sortait tous les matins, vers dix heures. Elle allait faire les commissions du ménage et rapportait à sa mère les victuailles nécessaires aux repas de la journée. Peppi, qui s'intéressait, comme on sait, beaucoup à la jeune fille, n'ignorait pas cette particularité.

Comme par hasard, il descendit l'escalier en même temps que la jeune fille.

— Mademoiselle Marie, il faut absolument que vous me rendiez un grand service.

— Mais avec plaisir, Monsieur Raitzberg! De quoi s'agit-il donc?

— Je crois, Mademoiselle, que vous avez des connaissances de la langue française?...

— Certainement, autrefois, du temps de notre splendeur, répondit Marie avec un sourire empreint d'amertume, nous avions une institutrice française...

— J'aurais besoin que vous me traduisiez certain petit papier que j'ai de bonnes raisons de croire écrit dans cette langue.

Et Peppi sortit le papier qu'il avait découvert.

Marie de Waitzenstein lut attentivement, puis elle relut. Elle semblait profondément surprise.

— C'est bien du français, Monsieur Peppi, mais j'avoue que, si je comprends parfaitement chaque mot, je ne saisis pas du tout le sens. Voici la traduction littérale de votre manuscrit. C'est une lettre adressée à un M. Martial...

Le visage de Peppi s'illumina de joie en entendant prononcer ce nom.

Mon cher Martial,

S'il m'arrive malheur, tu trouveras ce que tu cherches, tout à fait en haut, sur le mât, dans la troisième cabine à bâbord, à côté de deux valises. Notre ennemi nous poursuit. Il a tout découvert. Il est temps que je disparaisse. Si je meurs, sois heureux avec la caisse et pense à ma mère.

Bien cordialement à toi, FRANÇOIS.

— Effectivement, fit Peppi, ce n'est pas très clair...

— On dirait, reprit Marie, que c'est un marin qui a écrit ce message...

Peppi avait écrit soigneusement sur son calepin, au fur et à mesure que Marie traduisait.

— Mais, si j'ai bonne mémoire, M. Grison était en effet un navigateur... Il est d'ailleurs certain que cette lettre a un sens caché... La seule

phrase claire est celle où il envisage la possibilité d'être tué... Et il ne s'est malheureusement pas trompé...

— Mais, Mademoiselle, laissez-moi vous remercier.

— Voyons, Monsieur Peppi, c'est tout à fait naturel, entre voisins...

— C'est vrai, nous sommes voisins, et pourtant je n'ai pas souvent l'occasion de vous rencontrer... Je ne vous dérange pas, au moins?...

— Non, non... Je vais en ville pour faire quelques courses pour ma mère, de sorte que nous pourrons bavarder sans que personne ne nous dérange. Et vous, Monsieur Raitzberg, où dirigez-vous vos pas?

— Oh! moi, j'erre un peu à l'aventure... A la recherche du renseignement, en quête d'une sensation... Si vous saviez ce que mon métier est ingrat!... Il y a des moments où je me demande si je ne vais pas tout abandonner... D'ailleurs, je serai peut-être bien obligé de le faire si...

Peppi s'arrêta un instant et soupira.

— Si? demanda Marie avec un intérêt visible.

— Si, à la fin du mois, je ne suis pas mis à pied, comme me l'a fait entendre mon rédacteur en chef, M. Bloch... Mais laissons cela, Mademoiselle, pourquoi me lamenter d'avance? Dites-moi, vous avez eu la gentillesse de me traduire mon papier... Pourriez-vous me donner également

quelques renseignements sur la maison? Vous y habitez depuis longtemps, je crois...

— Oh! cela fait bien cinq ans...

— Alors, vous avez dû connaître M. Grison?

— Je l'ai vu passer une ou deux fois, en coup de vent.

— Quelle sorte d'homme était-il?

— Assez grand, fort, le teint cuit, comme un homme qui a beaucoup voyagé et vécu au grand air... Et c'est à peu près tout ce que je puis vous en dire...

— Et son ami Martial?

— Celui à qui la lettre est adressée?

— Oui.

— Je ne pense pas l'avoir jamais vu...

— Mademoiselle Marie, je ne sais comment vous remercier... Ecoutez... Je voudrais vous parler d'autre chose à présent... Aimez-vous la danse?

— Quelle question! Je ne serais pas Viennoise, sans cela!...

— Eh bien! faites-moi un grand, un immense plaisir... Venez danser avec moi... Venez ce soir au Stadtpark...

— Soyez raisonnable, Monsieur Peppi... Vous pensez bien que je ne fais pas ce que je veux... Mon père est un homme très strict sur le chapitre des convenances. Pour rien au monde il ne me permettrait de sortir avec un jeune homme

qu'il ne connaît pas... Et puis, mon père a encore des idées d'autrefois... Il s'imagine qu'il ne peut fréquenter que des gens titrés ou nobles...

— Alors, soupira le pauvre garçon, il est certain...

— Mais non, ma sœur Paula et moi, nous avons d'autres idées. Il faut bien vivre avec son temps et surtout s'adapter aux situations nouvelles. Sans lui manquer de respect, je me permets de dire que mon brave papa est un peu ridicule... Seulement, il nous surveille beaucoup et jamais il ne me permettrait de sortir le soir. Ecoutez, je crois qu'il doit partir pour la province, d'ici un ou deux jours, avec ma mère, pour vendre le dernier lopin de terre que nous possédons encore... Je m'arrangerai pour vous le faire savoir, et, dans ce cas, je vous promets que nous irons danser ensemble... Rien ne pourra me faire plus plaisir!... Et maintenant, cher Monsieur Peppi, ne vous formalisez pas si je vous demande de me quitter ici... A bientôt!...

Peppi reprit le chemin de la maison, le cœur gonflé d'espoir. Muni de son renseignement, il avait l'intention d'aller s'enfermer chez lui, pour méditer plus à son aise sur le problème qu'il voulait résoudre à toute force.

Il monta lentement le vieil escalier. En arrivant sur le palier, il eut un haut le corps. Un étranger se tenait debout devant sa porte et

semblait l'attendre. Peppi s'approcha, sa clé à la main.

L'étranger salua et demanda :

— Je voudrais parler à M. Joseph Raitzberg.

— C'est moi, Monsieur, répondit Peppi en se tenant sur ses gardes, car, depuis la visite du bossu et la tentative de l'homme tatoué, il se méfiait de tout le monde.

— Eh bien! Monsieur, je me présente à mon tour : je suis Martial.

V

LA CAISSE EST RETROUVÉE

Peppi crut avoir mal entendu.

— Martial... Mais... Je... vous...

— Je suis Martial, l'ami de François Grison, et présentement recherché par toutes les polices autrichiennes, reprit Martial en regardant Peppi dans les yeux. Je désirerais avoir un entretien avec vous, Monsieur, et je pense que vous me l'accorderez... Mais ici...

— Oh! excusez-moi, Monsieur, répondit Peppi. J'étais tellement abasourdi que je n'ai même pas pensé à vous faire entrer chez moi...

Peppi ouvrit sa porte, fit passer Martial devant lui et donna ensuite un tour de clé.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, et me dire ce qui me vaut l'honneur de votre visite.

— Monsieur Raitzberg, je viens à vous en toute confiance et vous devez bien penser que

si je me risque dans ces parages il me faut un motif puissant, car je n'ignore pas qu'on me soupçonne d'avoir assassiné Grison et que ma tête est à prix. Mille schillings! C'est une somme capable de tenter bien des gens!... Enfin, il paraît que je vaux cela! Je vois combien vous êtes étonné de ce que je sois encore libre. Soyez tranquille, on ne m'aura jamais... Dans tous les cas, pas vivant... Je suis venu, M. Raitzberg, pour vous poser une seule question...

— Je vous écoute...

— N'avez-vous pas trouvé une caisse ici, quand vous avez pris possession de l'appartement?

— Non, monsieur, je n'ai rien trouvé...

— Je dois dire que lorsque j'ai pénétré dans l'appartement et que j'y ai trouvé mon ami pendu, elle ne s'y trouvait pas...

— Alors, je ne comprends pas...

— Laissez-moi vous expliquer. Mon ami Grison possédait une caisse, ou plus exactement un coffre en bois, très épais et garni de ferrures anciennes et ouvragées. C'est un objet pesant et encombrant qui ne peut disparaître ainsi. Donc, cette caisse est encore dans la maison... Or j'ai besoin de cette caisse...

— Comment puis-je vous la donner, si je ne l'ai jamais eue ou vue?

— Il faudrait chercher, car elle représente

pour moi une valeur énorme, Monsieur, inestimable... Il me la faut absolument...

Peppi faisait de violents efforts pour cacher son émotion. Il pressentait un mystère entourant cette caisse, mystère qui avait déjà coûté des vies humaines et dont la possession ferait encore l'objet de plus d'une bataille... Et cette fois il se sentait lui-même engagé dans la lutte. Il réfléchissait et ne répondait rien. Martial commençait à donner des signes d'impatience.

— Voyez-vous, Monsieur Raitzberg, je vais jouer franc jeu avec vous, car vous me paraissez un garçon droit et honnête. Cette caisse contient un trésor énorme, une fortune royale... Si vous la retrouvez, ou si vous m'aidez à la retrouver, je m'engage à partager avec vous le trésor...

— Ainsi, fit Peppi comme dans un rêve, c'est un trésor... Je ne demande évidemment pas mieux, Monsieur, de vous aider dans vos recherches, bien que je n'ai pas la moindre idée sur l'endroit où elle peut se trouver... Mais quel trésor est-ce donc?

— Sur ce point, permettez-moi de rester muet. Vous le saurez un jour...

Peppi se replongea dans ses rêves. Il se vit soudain riche, très riche... Il commencerait par aller jeter avec mépris sa démission au visage de son rédacteur en chef, puis, devenu un homme

libre et fortuné, il irait trouver le chevalier de Waitzenstein, et lui dirait...

— Monsieur Raitzberg, excusez-moi d'interrompre vos méditations, reprit la voix railleuse de Martial, mais n'oubliez pas que le temps presse, pour moi du moins, car je suis un homme traqué par la police et chaque minute de retard peut m'être fatale... Il faut que nous établissions un plan de collaboration. Cela est d'autant plus nécessaire que vous pensez bien que je ne pourrai pas venir vous voir tous les jours... Ce serait trop dangereux... N'avez-vous rien trouvé, ici, qui soit de nature à nous mettre sur la voie?

— Oh! s'écria Peppi en se frappant le front.

— Quoi donc?

— Où avais-je la tête?... Mais si... J'ai trouvé quelque chose de fort intéressant et le plus beau c'est que cette chose vous est destinée... J'ai trouvé, dans cette pièce, une lettre portant votre adresse...

Martial changea de couleur.

— Vite! donnez-la moi, je vous en supplie!...

Peppi sortit avec précaution le papier mystérieux et le tendit à Martial qui s'en empara avidement. A peine avait-il commencé à le déplier qu'un coup de sonnette à la porte les fit tressaillir l'un et l'autre. Martial regarda Peppi avec inquiétude et porta vivement la main à sa poche-revolver.

— Entrez ici, dans la pièce à côté, et ne faites pas de bruit, je vais voir qui c'est.

C'était le commissaire Haller qui passait par là et qui, à tout hasard, était venu surprendre son jeune ami Peppi.

— Alors, mon petit vieux, as-tu mis à profit le « tuyau » que je t'ai donné hier par téléphone?

— Pas encore, hélas! Je ne sais vraiment pas par quel bout commencer!... Pourquoi recherche-t-on ce Martial et pourquoi paye-t-on si cher sa capture?

— Mon vieux, tu m'en demandes beaucoup. N'oublie pas que Martial est l'homme qui, le premier, a découvert le cadavre de Grison. S'il avait la conscience tranquille, il n'aurait pas subitement disparu. Rien que cela suffit à le rendre suspect et à justifier le mandat d'arrêt lancé contre lui...

— Pourtant, ne crois-tu pas, Walter, que si c'était lui l'assassin il n'avait qu'à commettre son crime sans appeler la concierge et risquer de se faire reconnaître? Il y a là une contradiction...

— Les choses sont souvent tellement compliquées... Dans tous les cas, le témoin d'un crime qui disparaît sans raison est à bon droit suspect, cela, tu ne peux pas le nier? Et puis, ce n'est pas intéressant, ce qui l'est beaucoup plus — et surtout pour toi — c'est qu'on le retrouve...

Peppi se taisait. Une idée venait de lui traverser le cerveau... Pas très belle, pas très noble, mais qui n'a pas ses faiblesses? Et quand on est dans la misère, les tentations sont fortes...

— Ecoute, Walter, lui dit-il à voix basse. Tu tiens vraiment à capturer ce Martial?...

— Je te crois! fit l'autre un peu interloqué.

— Eh bien! je sais où il se trouve...

— Ah! ça, Peppi, tu te moques de moi!...

— Je le devrais, mon cher!... Ne m'as-tu pas conseillé, hier, au téléphone, de le trouver?... Mais non, je te parle sérieusement, Martial est ici...

Et du doigt, Peppi désigna la pièce voisine.

Haller ne fit qu'un bond. Il se rua sur la porte, fit irruption dans la chambre, suivi de Peppi, pas très fier de son exploit... La pièce était vide. Martial avait disparu.

— Ecoute, Peppi, tu dépasses un peu les bornes, la plaisanterie est d'assez mauvais goût...

— Je t'assure qu'il était ici il y a un instant...

— Ça va! Ça va!... Ne me prends pas pour aussi bête que toi... Décidément, j'ai bien tort de m'intéresser à un idiot de ton espèce!... Non, laisse-moi tranquille... Au revoir! Et tu ne me reverras pas de sitôt, crétin!

Et le commissaire furieux prit son chapeau et partit en claquant la porte, pendant que le malheureux Peppi se demandait s'il n'avait pas

été, une fois de plus, le jouet d'une fée malfaisante.

Resté seul, le pauvre garçon ne put réprimer une larme de honte et de colère. Il vit sans difficulté par où Martial avait pris la fuite. Par la fenêtre, parbleu! Entreprise pleine de risques, d'ailleurs, car la fenêtre de cette pièce donnait sur la cour et il fallait encore sortir de la maison sans être vu par la vigilante Mme Pokorny.

— C'est bien fait pour moi, se dit Peppi. C'est honteux ce que je voulais faire : trahir un fugitif qui était mon hôte, pour une misérable somme d'argent. Je suis heureux qu'il ait pu échapper... Pourvu qu'il n'ait pas entendu ce que je disais à Walter... Et maintenant, tout est fini... Il ne reviendra plus jamais et il aura raison. Adieu! ma part de trésor. Adieu mon reportage!... Sans compter que Walter s'imagine que je me suis moqué de lui, et il ne me pardonnera jamais... C'est vrai, je suis un crétin!

Peppi se déshabilla tristement, mais il était dit que cette journée lui serait néfaste jusqu'au bout, car, à son grand désespoir, il constata qu'avec Martial avait également disparu la fameuse lettre qui devait le mettre sur la piste du trésor...

Comme bien on pense, Peppi dormit mal. Quand il se réveilla, le lendemain, il était de fort

mauvaise humeur, mais il avait repris son calme et sa lucidité d'esprit.

Il se dit qu'au point où il en était, il eût été stupide d'abandonner la lutte. Il avait du temps à perdre, à présent. Il s'habilla sans se presser, descendit au petit bar voisin et se fit servir son café, puis se rendit chez son vieil ami Hohmeyer, bouquiniste érudit, et lui demanda de lui prêter un ouvrage concernant la marine et la navigation. Aimablement, Hohmeyer accéda à son désir et se mit à sa disposition pour lui expliquer tous les termes qui pourraient l'embarrasser...

Ensuite, Peppi se rendit à la rédaction de son journal, car il fallait faire au moins acte de présence... Il eut d'ailleurs la chance, ce jour-là, d'avoir à reporter un crime et une escroquerie assez originale..., de sorte qu'il rentra un peu rasséréné chez lui...

Si la perte de la lettre avait été un gros coup pour lui, il ne restait pas moins en possession de la traduction faite par Marie de Waitzenstein et il estimait que cela devait lui suffire...

Il reprit son document, l'étudia consciencieusement, analysant chaque phrase et chaque mot... En somme, ces marins devaient avoir un langage à eux et appeler les choses par un autre nom que les vulgaires terriens.

Parbleu : le mât devait signifier un emplacement haut situé..., la cabine, n'était-ce pas une

pièce, une chambre, pour un loup de mer... Bâbord était facile à comprendre : à gauche... Quant aux valises, ce pouvait être réellement des valises ou des colis... L'important était d'abord de trouver la signification exacte du mât...

Une idée soudain lui traversa le cerveau.

— Etais-je bête, mais c'est clair comme de l'eau de roche! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? Comme Grison s'adressait également à un marin, il lui a parlé en langage de marin. Or, pour un marin, quel est l'endroit le plus haut? le mât... Transposons en langage terrien : c'est le grenier... Alors, tout s'explique..., tout devient clair... C'est au grenier..., troisième pièce à gauche..., auprès de deux valises... Oh! oh! Reste à découvrir le grenier...

Il faut croire que le cerveau de Peppi était, ce jour-là, d'une remarquable clairvoyance... Il ne fit qu'un bond jusqu'à la loge de Mme Pokorny.

— Un petit renseignement, Madame, je vous prie...

— A votre service, Monsieur Raitzberg...

— Est-ce que l'appartement que j'occupe ne comporte pas aussi une partie du grenier?

— Mais certainement, Monsieur! Vous avez droit à un quart de l'espace. D'ailleurs, il est exactement divisé en quatre chambres mansardées...

— Et la clé?

— Mais, je vous l'ai remise avec les autres... Vérifiez votre trousseau et vous la trouverez...

Peppi se retira enchanté... En rentrant chez lui, il eut, de plus, le plaisir de rencontrer Marie, à qui il adressa le plus gracieux sourire... Elle porta un doigt à ses lèvres : son père, justement, était sur le point de sortir...

Jusqu'au soir, Peppi ne vécut plus...

Il avait décidé de vérifier son hypothèse à la nuit, quand tout le monde dormirait, car il avait appris à se méfier plus que jamais...

Vers onze heures, alors que tout sommeillait dans la vieille maison, Peppi, ayant vérifié la pile de sa lampe de poche, monta doucement jusqu'au troisième étage. Il avait poussé les précautions jusqu'à enduire d'huile la clé, afin de ne pas faire grincer la serrure...

Arrivé sur le palier, il vit quatre portes le côté gauche.. Sans hésiter, il ouvrit la troisième... La clé tourna sans difficulté... Il entra, fit jouer sa lampe et crut défaillir : la caisse, la fameuse caisse était là, dans un coin, à peine dissimulée par deux grosses valises de toile... Il avait deviné..., il avait gagné... A lui le trésor!...

Tremblant de joie et d'émotion, il essaya d'ouvrir le lourd coffre, mais il n'y parvint pas plus qu'autrefois Mme Dworjak. Comme elle, il se dit qu'il lui fallait des instruments... Il referma donc soigneusement la porte, redescendit, toujours à

pas de loup, et prit un marteau, des tenailles et un ciseau de charpentier... Puis il remonta dans la mansarde...

Sans doute, le plus simple aurait été de charger la précieuse caisse sur ses épaules et de la descendre chez lui, où il aurait pu opérer à loisir. Mais, d'une part, la caisse était terriblement lourde et, d'autre part, il ne pouvait y avoir de meilleure cachette que le grenier...

Peppi allait se mettre au travail, quand il entendit un bruit léger qui le fit tressaillir... Quelqu'un l'espionnait-il? Le bruit venait par le vasistas, à demi-ouvert et trop haut placé pour que Peppi pût le fermer sans un tabouret ou un escabeau... Il résolut donc d'observer la plus grande prudence... Il commença par éteindre sa lampe... Puis il se tapit dans un coin du grenier, dissimulé derrière les grosses valises et, le cœur haletant, il attendit les événements...

La lune éclairait la lucarne d'une lumière suffisante pour que Peppi pût voir. Il vit... Il vit des pieds, puis des jambes, enfin un torse... Un homme se coula, avec une agilité digne d'un acrobate, par le vasistas entr'ouvert et sauta sans bruit sur le plancher... Peppi le reconnut avec effroi... C'était le bossu...

Le bossu vit immédiatement la caisse convoitée depuis si longtemps..., il poussa un cri de joie qui n'avait rien d'humain et se précipita sur le

vieux coffre comme un père sur un enfant qu'il retrouve après une longue absence... Peppi, toujours dans son coin, ne bronchait point...

Le bossu sortit de sa poche une fine cordelette, une sorte de câble, avec lequel il attacha la caisse et, avec une force qu'on n'aurait jamais pu supposer chez cet avorton, il la souleva et l'accrocha par le câble au rebord de la gouttière... Son intention était évidente : il voulait enlever la caisse en la transportant par le toit...

Il n'était que temps d'agir si Peppi ne voulait pas se voir frustré de son trésor...

Le jeune reporter bondit comme un tigre et vint tomber sur le dos du bossu qui, surpris, roula à terre... Mais Peppi avait affaire à forte partie. Son adversaire était d'une agilité peu commune et d'une force véritablement herculéenne... Ses mains, surtout, étaient puissantes et serraient comme un étau... Peppi avait pour lui la jeunesse et le souffle... Après une lutte terrible où chacun des combattants eut l'avantage à tour de rôle, Peppi parvint à maintenir sous son genou le bossu terrassé, qui grinçait des dents et soufflait comme une locomotive, mais qui se débattait et n'attendait que le moment propice pour se relever... Peppi le tenait à la gorge, résolu à l'étrangler si cela était nécessaire...

L'homme fit un effort désespéré pour se dégager, alors Peppi n'hésita plus. Il serra... Le bossu

râlait..., peu importait... Peppi, maintenant furieux, comprenant qu'il s'agissait d'une lutte à mort, serra encore et toujours plus fort... Il sentit tout à coup que le bossu ne résistait plus... Il relâcha son étreinte..., l'autre resta inerte... Il l'avait étranglé.

Peppi se releva aussitôt et resta pensif... Ainsi, il venait de tuer..., pour se défendre certes, mais il avait tué malgré tout... Il regarda ses propres mains..., c'étaient celles d'un assassin, d'un meurtrier... Alors, affolé, oubliant tout..., Peppi se précipita vers la porte et prit la fuite, laissant sa victime étendue auprès de la caisse...

VI

LE RETOUR DE LA CAISSE

Il faut avouer que Peppi se trouvait dans une situation terrible... Il était obligé de se débarrasser au plus vite du cadavre du bossu, sinon sa position deviendrait intolérable avant peu..., car on ne serait pas long à découvrir la chose... Il y avait bien encore une autre solution, mais qui ne souriait guère au malheureux garçon : c'était d'aller se constituer prisonnier. Mais, avant de l'adopter, il désirait étudier les autres.

Au plus fort de son désarroi, il se souvint tout d'un coup qu'il avait un excellent ami, le commissaire de police Haller, et il se dit que le mieux était encore de se confier à lui, officieusement. Haller trouverait certainement le moyen d'arranger les choses... Il descendit quatre à quatre son escalier et entra dans un bar pour téléphoner à Haller... Le commissaire, bien entendu, reposait à

cette heure et il reçut très mal Peppi, mais celui-ci mit tant d'insistance et son ton était si désespéré que le commissaire comprit que quelque chose de grave venait de se passer...

— C'est bon, dit-il en maugréant, je vais arriver dans un instant, le temps de m'habiller...

Peppi, momentanément soulagé, raccrocha l'écouteur et attendit sur le trottoir l'arrivée de son ami...

Effectivement, dix minutes plus tard, un taxi s'arrêtait devant la vieille maison...

— Que se passe-t-il encore? J'espère que ce n'est pas une nouvelle plaisanterie... On n'a pas idée de réveiller les gens au milieu de la nuit...

— Hélas! fit Peppi d'une voix plaintive, plût au Ciel que ce fût une plaisanterie... C'est malheureusement la triste réalité... Il m'arrive une chose épouvantable, Walter... Je suis un assassin..., je viens de tuer un homme... de mes propres mains...

Haller le regarda, mi-furieux, mi-pitoyable...

Et Peppi fit au commissaire un récit détaillé de sa dernière aventure.

L'autre écoutait sans mot dire, intéressé et pourtant incrédule...

— Montons, dit-il enfin, nous allons bien voir... Nous aviserons ensuite.

Le reporter, suivi de son ami, arrivèrent en quelques instants au troisième étage. Peppi allu-

ma sa lampe et dit à Walter, en lui désignant la troisième porte :

— C'est là... Rentre le premier..., voici la clef... C'est trop épouvantable, je ne me sens pas de force à revoir ma victime...

Haller haussa les épaules, entra, inspecta la pièce et en ressortit presqu'aussitôt.

— Ah ça! mon garçon! hurla-t-il au comble de la fureur... Est-ce que tu es malade? Dans ce cas, il faut te faire soigner... Ou bien est-ce que tu te f.... du monde? Alors, tu apprendras à me connaître...

Peppi le regardait en se demandant à quoi rimait cette soudaine explosion de fureur...

Walter l'empoigna par le bras et l'entraîna de force dans l'intérieur de la pièce...

— Tiens, espèce d'idiot, veux-tu me dire où se trouve ta victime et où a passé cette caisse dont tu me rebats les oreilles?...

Peppi écarquilla les yeux de stupeur : la pièce était vide, aussi vide que possible... Seules, les deux valises de toile grise étaient dans la mansarde... Quant au bossu et à la caisse, ils avaient disparu... Par quel sortilège, par quelle diablerie? Peppi eût été bien embarrassé de le dire... Il se demanda s'il ne devenait pas subitement fou...

— J'attends tes explications, demanda sèchement Haller.

— Ecoute, Walter, je t'assure qu'il y a un quart d'heure...

— Je n'écoute rien... J'ai rarement vu un idiot de ton calibre... Et maintenant, je te le dis franchement, mon vieux, j'ai soupé de toi et de tes fantaisies... Tu me feras, dorénavant, le plaisir de me laisser la paix... Je ne veux plus rien savoir de toi... Adieu...

Et furieux, non sans raison, Haller se retira dignement.

Le malheureux Peppi se demandait ce qui lui arrivait... Il n'avait pourtant pas rêvé et n'avait rien bu depuis un temps fou... Il était absolument certain d'avoir laissé le bossu inerte, sans respiration, à côté de la caisse, et voilà que l'un et l'autre s'étaient évaporés... Il se prit la tête à deux mains... Les événements le dépassaient... Une seule chose le consolait dans son malheur : il n'avait tué personne...

Il se mit au lit machinalement et fut long avant de trouver le sommeil... Quand il se réveilla, après une nuit agitée, il faisait grand jour... Sa montre marquait onze heures du matin. Encore une matinée de perdue... Découragé, écœuré, Peppi décida de ne rien faire ce jour-là et fit téléphoner à son bureau qu'il était malade et dans l'impossibilité de se rendre à la rédaction, puis il s'enferma chez lui à double tour et tâcha de mettre un peu d'ordre dans ses idées...

Il ne pouvait évidemment douter de la réalité de sa lutte avec le bossu, mais il n'arrivait pas à comprendre comment l'autre avait réussi à sortir de la maison avec la lourde caisse... En admettant qu'il eût pris le chemin des toits, il l'aurait certainement aperçu, soit dans la Kärtnerstrasse, soit sur le Graben, puisqu'il était sorti presqu'aussitôt.

L'autre se serait-il caché dans la maison pour sortir tranquillement dès le lever du jour? Dans ce cas, la concierge devait l'avoir vu passer.

Peppi résolut d'en avoir le cœur net et s'en fut interroger Mme Pokorny, mais la brave femme n'avait vu passer personne et on pouvait se fier à ses dires, car elle était vigilante et attentive... Alors? alors?... le mystère s'épaississait d'instant en instant...

— Décidément, il y a de la magie là-dessous, se dit Peppi... Pour le moment, j'y renonce... Je ne veux plus songer à rien... Il faut absolument que je me change les idées..., sinon, c'est le cabanon qui m'attend...

En remontant, il croisa dans l'escalier M. et Mme de Waitzenstein, accompagnés de leur fille cadette Paula...

Sans hésiter, Peppi alla sonner à la porte du chevalier... Ce fut Marie qui vint ouvrir...

— Oh! Monsieur Peppi, comme vous êtes im-

prudent... Et si mon père était là! Supposez que ce soit lui qui vous ait ouvert...

— Impossible, chère Mademoiselle, je viens de voir sortir toute votre famille...

— C'est exact... Paula est allée accompagner papa et maman à la gare... Je m'apprêtais d'ailleurs à vous le faire savoir... Je suis donc libre ce soir et si cela vous fait toujours plaisir, nous pourrons aller danser quelque part...

Peppi sauta de joie et, comme il n'était qu'au début du mois et qu'il avait encore un peu d'argent en poche, il accepta d'enthousiasme...

Les deux jeunes gens prirent rendez-vous pour le soir, après dix heures, de façon à éviter d'être vus par Mme Pokorny qui aurait pu bavarder...

Peppi sortit le premier et attendit Marie au coin de la rue... Elle arriva bientôt, élégamment vêtue d'un petit tailleur fort simple, mais du meilleur goût.

Peppi ne put s'empêcher de la contempler avec une admiration si évidente que Marie rit aux éclats...

— Allons, Monsieur Peppi... Cessez de me regarder avec un air si niais... et décidons plutôt de l'endroit où nous allons aller...

— Que diriez-vous du « Femina »?

Le « Femina » était le cabaret le plus élégant et le plus en vogue de la capitale...

Marie battit des mains, puis sa mine redevint sérieuse :

— Ce doit être horriblement cher, protesta-t-elle.

— Qu'importe, répondit Peppi en veine de générosité, rien n'est trop cher pour vous, ma chère Marie... Vous permettez que je supprime le Mademoiselle?...

— Bien entendu, ami Peppi...

— Alors, allons...

Peppi héla un taxi qui maraudait et les deux jeunes gens s'y engouffrèrent en riant aux éclats.

Marie n'avait encore jamais mis les pieds dans un cabaret. Elle ouvrit de grands yeux en entrant... Un maître d'hôtel imposant leur indiqua d'un geste plein d'autorité une table libre à deux pas de l'orchestre et un garçon stylé vint prendre la commande... Naturellement, Peppi commanda du champagne français... Il était décidé, pour s'étourdir, à ne reculer devant aucun frais... Il verrait, le lendemain, comment il pourrait s'arranger... Pour ce soir, il était tout au plaisir...

Le jazz attaqua un blue... Les deux jeunes gens s'enlacèrent et tournoyèrent gaiement sur la piste cirée...

— Qu'en pensez-vous? demanda Peppi quand ils furent revenus à leur place.

— Je crois que je ne me suis jamais autant amusée de ma vie... Vous savez, cela me change

de mon existence habituelle... Vous ne vous imaginez pas combien je puis m'ennuyer à la maison, entre maman qui est toujours triste et papa qui, chaque jour, devient un peu plus aigri et ronchon. Pauvre papa!... je comprends bien que ce n'est pas gai pour lui, après avoir mené une vie de luxe et de facilité... Il sort tous les matins de bonne heure et, quand il rentre le soir, il est fatigué et n'a pas toujours réussi à gagner quelque-chose... Je me rends très bien compte que lorsqu'on est arrivé à un certain âge, on a du mal à accepter les changements et surtout les revers...

— Pour moi non plus, ce n'est pas toujours drôle, ma chère Marie, reprit Peppi..., mais un jeune homme seul arrive à s'en tirer... N'empêche que certains jours, je m'ennuie ferme, tout seul, dans mon appartement. Brr... Et c'est justement quand je suis le plus neurasthénique que j'aurais le plus besoin de sortir et de me distraire, que je suis sans un groschen... Voici l'orchestre qui joue une valse... Nous dansons?

Après la valse, ce fut un boston, puis un fox-trott, puis un tango... Peppi dansait vraiment très bien et Marie ne lui cédait en rien sur ce point... Ils formaient un couple gracieux et bien assorti... Peppi soupira... N'aurait-il donc jamais de situation qui lui permît de se marier? Elle était charmante, cette Marie de Waitzenstein... Mais que pouvait-il espérer, lui, le petit journaliste sans

nom et sans fortune?... Pourquoi se faire des illusions? Son père, le noble chevalier, consentirait-il jamais?...

Un homme en habit vint s'incliner devant Marie et demanda à Peppi la permission de faire danser sa compagne. Il ne put refuser et resta seul pendant quelques minutes à sa table... Il en profita pour jeter des coups d'œil à droite et à gauche... et, soudain, il pâlit, verdit..., perdit contenance... Deux tables plus loin, il venait de reconnaître, pimpant, plastronnant sous son smoking impeccable et jouant du monocle avec une grâce d'hippopotame..., tout simplement M. Bloch... M. Bloch était fort occupé à flirter avec une actrice connue dont Peppi avait vu maintes fois le portrait dans diverses revues...

Heureusement..., il ne devait pas l'avoir aperçu..., sans quoi les choses auraient pu mal tourner pour lui. N'avait-il pas téléphoné le matin qu'il était malade et qu'il resterait couché toute la journée?

Mais il fallait filer... C'était plus prudent... Pestant contre sa guigne, Peppi opéra lentement et savamment un quart de tour de façon à tourner le dos au redoutable rédacteur en chef, appela discrètement le garçon et régla sa dépense... Marie revenait à ce moment.

— Tiens! dit-elle, vous avez changé de place?... Oh! oh! seriez-vous fâché?...

— Mais non, Marie, pas le moins du monde... mais..., mais..., il faut nous en aller..., il faut que je parte...

— Mais pourquoi?

— Je ne puis vous expliquer, mais il est indispensable que je m'en aille d'ici...

— Est-ce si urgent?

— Oui... oui..., très urgent...

— Soit, répondit Marie un peu surprise et passablement vexée. Mais quel dommage, je commençais à m'amuser comme une petite reine... Enfin, puisqu'il le faut...

Elle se leva, passa juste devant M. Bloch qui la lorgna au passage et, à ce moment, reconnut son reporter... Il se contenta de sourire ironiquement... Peppi était furieux... Décidément, depuis vingt-quatre heures, tout allait mal pour lui et si, par hasard, il prenait un peu de plaisir, un événement inattendu venait immédiatement le lui gâter...

Dans la voiture qui les ramenait, Marie ne desserrait pas les dents, en dépit des efforts de Peppi pour lui expliquer qu'il venait de se souvenir subitement d'un travail pressé qu'il avait oublié... Devant sa porte, elle lui tendit froidement la main et répondit à peine à son salut...

Peppi se retourna et s'apprêtait à sortir sa clé, quand il aperçut une silhouette tapie dans l'ombre, à quelques centimètres de sa propre porte...

Il eut un brusque mouvement de recul, mais une voix aux intonations railleuses se fit entendre :

— N'ayez donc pas peur, Monsieur Raitzberg, ce n'est que moi... Martial...

Sur le moment, Peppi resta sans voix... Martial qu'il croyait parti à jamais... Martial, l'homme qu'il avait failli livrer à la police et qui s'était échappé miraculeusement, était de nouveau là...

— Vous devez vous étonner de ma présence ici et à cette heure? demanda le Français.

— J'avoue que...

— Je m'en doute... Voilà longtemps que je vous attends, Monsieur Raitzberg... Je désire vous parler...

— Veuillez entrer, fit Peppi... Nous ne pouvons pas nous éterniser sur ce palier... Je suppose que vous devez avoir des choses importantes à me dire... Je vous écoute...

— Monsieur Raitzberg, commença Martial, je vous ai dit la dernière fois que vous m'inspiriez confiance... et je n'ai pas changé d'avis... Quand, l'autre soir, j'ai entendu sonner, j'ai pris peur et j'ai filé par la fenêtre... Me voilà de nouveau et je voudrais reprendre notre entretien au point où nous l'avions laissé... Je vous avais parlé d'une caisse qui, pour moi, représente une fortune...

— Je sais..., je me souviens parfaitement...

— Alors? quelle réponse?

— Non...

— Comment? Vous étiez disposé pourtant à m'aider..

— Oui..., je ne dis pas le contraire, mais il s'est passé, depuis, des événements graves... Votre caisse..., je l'ai vue..., je l'ai eue entre les mains.

— Hein! fit Martial, au comble de la stupéfaction. Vous avez?...

— Parfaitement, mais, aussitôt après, elle a pris la fuite...

— Monsieur Raitzberg, je parle sérieusement...

— Moi aussi, Monsieur Martial...

Et Peppi fit à son visiteur un récit circonstancié de tout ce qui s'était passé...

Quand le jeune homme eut terminé, Martial se laissa glisser sur le fauteuil qu'il occupait... Il était atterré...

— Ainsi, ce maudit bossu s'est emparé de la caisse... C'est la fin de tout.

Peppi leva les bras au ciel en signe d'impuissance...

Martial se leva, frappa rageusement du pied sur le plancher, marmotta dans sa langue quelques paroles inintelligibles...

— Ecoutez, reprit Peppi, qui semblait prendre une part sincère au chagrin de l'homme, il n'y a peut-être pas lieu de se désespérer... J'ignore où a passé la caisse, mais ce ne peut être le bossu

qui l'a puisque je l'ai étranglé, des mains que voici...

Martial s'arrêta devant Peppi et le regarda avec un air de pitié.

— Jeune homme, vous êtes d'une naïveté sans égale... Vous croyez avoir étranglé le bossu... Détrompez-vous... Vous ne le connaissez pas, celui-là... Quand il a vu qu'il n'était pas le plus fort, il a fait le mort... Et vous avez donné dans le panneau... Nous voilà frais, à présent... Il a la caisse. Adieu ma fortune..., notre fortune... Plus jamais, nous ne la reverrons...

Et Martial, accablé, prit congé... Dans l'escalier, il croisa un vieux Monsieur, de forte corpulence, qui soufflait comme un phoque... C'était le major Groszynsky qui rentrait péniblement chez lui, après une soirée joyeuse... Il avait, bien entendu, été retrouver ses amis au cercle militaire et avait eu la surprise agréable d'y rencontrer un de ses anciens camarades, un lieutenant-colonel, retraité comme lui, mais qui avait su se faire bien voir du nouveau gouvernement et avait, comme on dit, le bras long. Ils avaient bavardé pendant presque toute la soirée et le lieutenant-colonel avait donné sa parole au major qu'il s'occuperait de lui, soit pour lui procurer un emploi dans un ministère, soit même pour le faire réintégrer dans l'armée... Le major n'avait pu faire autrement que de fêter cette heureuse perspective et avait

vidé forces pots et verres pour arroser le galon supplémentaire dont il se voyait déjà gratifié...

Il fredonnait gaîment en rentrant chez lui... Quel ne fut pas son étonnement en apercevant, dans un coin de son salon, un coffret de grandes dimensions et qu'il n'avait jamais vu auparavant... Il se frotta les yeux puis s'approcha, porta la main sur le coffret, comme pour bien s'assurer de sa réalité...

— Heu! heu! grogna-t-il, je ne suis pourtant pas complètement ivre... J'ai bien bu un petit coup, mais enfin, je ne rêve point... Voilà un meuble que je ne me connaissais pas encore... Sapristi..., et c'est lourd... Tant pis, j'examinerai ça demain matin... Pour le moment, il vaut mieux que j'aille me coucher...

Et le major s'endormit d'un sommeil de plomb... Tout d'un coup, il se réveilla...

— Plus jamais je ne ferai de mélanges... Tout bière ou tout vin..., mais pas les deux...

Au même moment, il crut entendre un bruit léger dans la pièce voisine...

— Halte-là! Qui vive? cria-t-il d'une voix de stentor...

Et, en costume de nuit, il se précipita dans son salon : un homme venait d'y pénétrer en passant par la fenêtre... Suffoqué d'indignation, le major Groszynsky se rua sur l'intrus et tenta de le ceinturer... Ce fut une lutte effroyable... Le major,

appesanti par l'alcool et surtout par les ans, eut rapidement le dessous et se mit à pousser des cris effroyables...

Peppi, que la visite du Français avait troublé, ne dormait pas encore... Au bruit de la bataille, il descendit à toute allure de chez lui et se rendit compte que le vacarme venait de l'appartement du major...

N'écoutant que son courage, le jeune homme fonça sur la porte, avec l'intention de l'enfoncer, mais il n'eut même pas ce mal : la porte céda sous la poussée : vraisemblablement, le major avait oublié de la refermer.

Il entra, appela, puis fit fonctionner sa lampe de poche.

Il vit le lit défait et vide du major... Le bruit avait cessé...

Il passa dans la pièce suivante et vit le major terrassé et penché sur lui, un homme qui s'apprêtait à étrangler le vieux soldat...

En entendant arriver Peppi, l'homme se retourna brusquement, lâcha prise aussitôt et, proférant d'horribles jurons dans une langue étrangère, il bondit vers la fenêtre et disparut...

Peppi prodigua ses soins au major qui était sur le point de perdre connaissance. Quand le brave homme fut un peu remis de sa frayeur, il remercia avec effusion son sauveur...

— Comment cela s'est-il donc passé? demanda Peppi...

Encore tout haletant et en s'y reprenant à plusieurs fois, M. Groszynski lui raconta qu'un homme de petite taille s'était précipité sur lui et l'avait frappé avec une sauvagerie inouïe.

— Je n'ai jamais vu une brute pareille! grogna le major. Je ne suis pourtant pas un enfant et j'ai de la résistance, mais il était d'une force fantastique...

— Connaissez-vous votre agresseur? s'enquit le jeune homme.

— Jamais vu de ma chienne de vie, répondit le major avec une verdeur de langage bien militaire... Mais ce bougre de s..., je le reconnaîtrais entre mille...

— Vous le reconnaîtriez?... Vous avez pu voir un détail de sa physionomie?...

— De son visage, non... Mais de son bras...

— De son bras?...

— Oui, il portait une flèche rouge au-dessus du poignet.

Peppi, dès lors, était fixé... Il frissonna, mais immédiatement son visage s'éclaira. Il poussa un cri de joie qui laissa le major interloqué : il venait d'apercevoir la caisse, la caisse qui valait des millions...

— Tiens, vous avez là une jolie caisse! dit-il au major... Elle a dû vous coûter cher.

— Pas trop... Je l'ai trouvée là tout à l'heure en rentrant... Je ne sais même pas ce que c'est...

Peppi hésita un moment. Allait-il mettre le vieux militaire au courant?...

— On verra demain, pensa-t-il.

Il lui tendit la main en lui conseillant simplement :

— Fermez soigneusement vos fenêtres.

Et il remonta chez lui pensif.

VII

UNE FORTUNE QUI S'ENVOLE

Le lendemain matin, Peppi se leva à l'aube... Martial, en partant, lui avait laissé une adresse où on pouvait le trouver. Il lui avait recommandé de la tenir secrète et de ne venir le trouver que s'il avait du nouveau à lui communiquer...

En passant, il s'arrêta devant la porte du major et pensa qu'il serait correct de sa part de prendre des nouvelles du vieux militaire.

Le major était sur pied depuis longtemps. Quand Peppi sonna, ce fut lui-même qui vint lui ouvrir. En reconnaissant l'obligeant jeune homme qui l'avait sauvé d'une mort certaine, le visage rubicond de Groszynski s'épanouit... Il le fit entrer en s'excusant de sa tenue négligée et lui réitéra ses remerciements... Puis il lui refit le récit de son aggression.

— Je n'étais évidemment pas tout à fait dans

mon état normal... Un conseil, jeune homme, buvez autant que vous voulez, mais ne faites pas de mélanges, c'est désastreux... Figurez-vous qu'hier soir, en rentrant, j'ai cru voir dans mon cabinet de travail un objet que jamais, au grand jamais...

— Ah! oui, la caisse... fit Peppi.

— Parfaitement, jeune homme... Mais d'où savez-vous cela?

— Oh! reprit aussitôt Peppi, vous oubliez que nous en avons parlé avant de nous quitter.

— Ainsi, je n'avais donc pas rêvé... Mais alors, c'est violent... Je vais examiner cela tout à l'heure...

Et l'ancien militaire se tut... Peppi n'osa insister... Le major ne sortit de son silence que pour offrir à son visiteur de partager son petit déjeuner, ce que le journaliste accepta volontiers, car il n'avait plus un sou en poche...

En bavardant, il apprit que le major ne sortait pas avant onze heures du matin pour aller faire sa petite promenade...

Il s'excusa et prit congé le plus tôt qu'il put...

En hâte, il se rendit chez Martial qui dormait encore...

En le voyant, Martial comprit qu'il y avait du nouveau.

Peppi le mit au courant et Martial ne fut pas long à s'apprêter...

— Bien qu'il soit dangereux pour moi de me

montrer en plein jour, je vais vous accompagner...

— Où cela?

— Mais chez le major... Vous pensez bien qu'il faut faire vite et devancer le bossu qui ne va pas renoncer ainsi...

— Soit, je vais vous y conduire... Oh, nous avons le temps, le vieux ne sort pas avant onze heures, mais qu'allons-nous lui dire?

— Tout simplement que vous m'avez rencontré et que vous m'avez raconté les péripéties dramatiques de cette nuit et que... c'est moi qui suis le propriétaire de la caisse... et que je désire rentrer en possession de mon bien...

— Soit, répondit Peppi.

Quelques minutes plus tard, Martial et Peppi sonnaient à la porte du major. Peppi présenta le Français et lui exposa la situation...

— Je regrette, répondit le vieil homme... Vous êtes tout à fait gentil, Monsieur?...

— Joseph Raitzberg...

— ...Et je voudrais vous faire plaisir, mais je considère que cela m'est tout à fait impossible... La caisse est venue chez moi, je ne sais par quel mystérieux canal..., mais elle y est, c'est un fait... Eh bien! elle y restera... Pour le moment, son propriétaire, c'est moi...

— Mais, Monsieur le Major, protesta Martial...

— Je suis désolé, Monsieur, c'est mon dernier mot...

Martial eut beau insister, faire valoir les meilleures raisons, le vieux ne voulut rien entendre et, finalement, leur donna à comprendre que l'entretien avait assez duré...

— Montons chez vous, fit Martial en sortant... Nous allons discuter et tenir conseil... Je ne suis pas décidé à laisser cette caisse filer à mon nez et à ma barbe...

— Le vieux polichinelle paraît têtu comme un mulet et je me demande s'il voudra entendre raison...

— Il le faudra bien...

— Ah! je serais curieux de savoir comment vous vous y prendrez...

Martial se gratta la tête. Il réfléchit longuement...

— Oui... ce n'est pas si facile que cela... Je suis obligé d'être très prudent et je ne puis faire de scandale... Songez que... la police est à mes trousses... C'est évidemment très ennuyeux... Ne croyez-vous pas qu'en insistant?...

— Je ne le crois pas... Ces militaires, quand ils ont dit quelque chose, il n'y a pas à revenir dessus...

— Alors, je ne vois plus qu'un moyen, il faudra nous emparer de la caisse par force ou par ruse... A la réflexion, c'est par ruse qu'il faudra opérer... C'est encore la méthode qui offre le moins de risques... Ce soir, quand le major sera

sorti, je m'introduirai dans son appartement et je la prendrai... Bien entendu, je compte sur vous, sur votre aide... et nous serons riches tous les deux...

L'expédition ne souriait qu'à demi à Peppi..., mais le moyen de faire autrement? Lui non plus ne pouvait laisser échapper la fortune... Il accepta...

Tout en procédant à sa toilette et au replâtrage de sa personne, le major Groszynski essayait de réfléchir... S'il était un peu abruti à l'heure actuelle, il n'avait pas été complètement sot dans sa prime jeunesse et l'insistance de Martial n'avait pas laissé de l'étonner... Lui aussi, il tenta d'ouvrir la caisse, mais devant les difficultés de l'opération, il renonça bien vite à son dessein...

— D'abord, je ne vois pas en quoi une vieille caisse comme cela peut intéresser qui que ce soit... Tout juste bon à faire une flambée... Si seulement j'avais un marteau ou un instrument quelconque...

Le major essaya encore une fois de forcer la serrure, car le poids inusité de la caisse l'intriguait un petit peu...

Il était sur le point de sortir, quand il entendit une voix nasillarde hurler dans la cour de l'immeuble :

— Vieux chiffons..., ferraille à vendre... Marchand d'habits...

— Voilà mon affaire, se dit le vieux soldat... J'en tirerai bien toujours de quoi boire quelques chopes... Cela sera moins fatigant que de m'escrimer à l'ouvrir... Hep! là-bas... Montez donc... J'ai quelque chose à vous vendre...

Le commerçant ambulant examina d'un air dédaigneux la caisse que le major lui offrait d'acheter...

— Peuh! dit-il avec un accent qui sentait son ghetto d'une lieue, ce n'est pas très intéressant. Ah! si vous aviez de vieux habits, ou des tapis, ou des tableaux, ou des bronzes...

— Je regrette, reprit sèchement le major, je n'ai que cette caisse à vendre. Etes-vous acheteur ou non?...

— Acheteur..., acheteur..., c'est bientôt dit... Sûr que je suis acheteur, puisque la maison Finkelstein achète tout... Reste à savoir ce que vous en voulez...

Ce fut au tour du major d'hésiter... Il savait par expérience combien ces brocanteurs de la Thaborstrasse étaient retors et marchandeurs, et il voulait tirer le meilleur prix possible de la caisse... Il énonca, à dessein, un chiffre exorbitant...

— Dix schillings... ça va?

— Mon Dieu! Monsieur le Major veut ma ruine... Dix schillings! Mais comment Monsieur le Major peut-il même songer à une pareille

somme pour un peu de bois pourri et de ferraille inutilisable? Ah! si c'était un coffre en acajou...

— Alors, faites-moi une offre, interrompit le major...

— Mon Dieu! Monsieur le Major, c'est difficile, très difficile...

L'homme au profil sémite voulut soupeser la caisse : il n'arriva pas à la lever...

— Elle est terriblement lourde... Je crois que je ferais mieux de ne pas faire cette affaire... Je ne peux faire qu'une offre qui paraîtra dérisoire à Monsieur le Major et qui sera encore très bien payée... Deux schillings...

— Canaille, coquin, rugit le major... Vous êtes tous les mêmes... Deux schillings pour une caisse de l'époque — (laquelle? se demanda-t-il en son for intérieur) — Deux schillings... Vous ne voudriez pas aussi que je vous paye pour l'enlever, par hasard?

— Que Monsieur le Major ne se fâche pas... La caisse n'a aucune valeur et elle est tellement lourde qu'il me faudra un aide pour l'enlever... C'est des frais tout cela... Enfin, comme je ne veux pas être monté pour rien... j'irai jusqu'à trois schillings...

— Non, répondit brutalement le major... Comme une concession en vaut une autre, je vous la cèderai, non pas à dix schillings, mais à huit...

L'autre leva les bras au ciel et attesta le Dieu

d'Abraham qu'il irait droit à la faillite s'il payait des prix de cet ordre de grandeur...

La discussion se prolongea longtemps encore, le major ne voulant pas conserver un objet inutile et disposé, dans le fond, à laisser partir la caisse pour n'importe quel prix, et le brocanteur encore plus décidé à l'acquérir à bon compte, car les ferrures ciselées, à elles seules, valaient au moins les dix schillings demandés par le major...

Ils finirent, après de longs pourparlers, à se mettre d'accord sur le prix de cinq schillings...

L'homme sortit d'un sac de toile crasseux quelques pièces de monnaie et les aligna lentement, une à une, sur la table du major, les comptant et les recomptant comme si chacune d'elles eût représenté une somme fabuleuse... Puis, avec un mal inouï, il chargea la caisse sur ses épaules... et disparut...

— Enfer et damnation, grogna le major en empochant l'argent, ce coquin m'a fait manquer l'heure de ma promenade... Il est plus de midi...

A ce moment, on sonna à sa porte...

— Il est dit que je ne sortirai pas ce matin...

C'était l'ami Peppi... Le major le reçut avec impatience, mais avec la politesse qu'on doit à quelqu'un qui vous a sauvé la vie...

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon jeune ami?

— Monsieur, je m'excuse de vous déranger et

de vous importuner... C'est au sujet de cette caisse... Je vous propose une affaire, et une belle affaire encore...

On voit que Peppi commençait à devenir commerçant...

— Monsieur le Major, j'ai remarqué les ferrures et je crois que je pourrais les utiliser pour orner un vieux meuble... Tenez, je ne marchanderai pas..., je vous offre cent schillings...

— Hein? fit le major qui eut un haut-le-corps...

— Mais oui... Cent schillings, c'est bien payé, et cela fera un fameux trou dans mon budget..., mais je suis amateur de vieilleries...

Le major passa par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Il commençait à entrevoir vaguement qu'il avait été un imbécile...

— Mais, dites-moi, jeune homme, comment cette antique cambuse peut-elle valoir autant?

Peppi était encore jeune et savait mal dissimuler...

— Monsieur le Major, je serai très franc avec vous... Cette caisse contient un trésor...

— Allons, jeune homme, j'ai horreur qu'on se moque de moi...

— Je vous assure, Monsieur, que je vous dis la vérité..., la caisse contient une somme fabuleuse...

Le major était cramoisi... Tout d'un coup, Peppi le vit porter rapidement la main à son col et desserrer sa cravate... Il crut que le vieil homme

allait avoir une congestion... Peu à peu, le major revenait à lui. Ses yeux trahissaient un immense désespoir...

— Vous dites... un trésor... Mais pourquoi n'en avez-vous pas parlé plus tôt?...

— Qu'importe? vous le savez, maintenant...

— Oui, mais trop tard... Il n'y a pas un quart d'heure que je l'ai vendue à un brocanteur juif qui passait par là, et pour cinq schillings...

Peppi s'enfuit en poussant un cri de fureur, plantant là le major qui ne comprenait plus rien à rien...

VIII

LA MORT MYSTÉRIEUSE D'UN ANTIQUAIRE ET D'UN PROFESSEUR

M. Salomon Finkelstein était le propriétaire d'une sordide boutique de bric-à-brac dans la Thaborstrasse, une des plus curieuses et des plus pittoresques du vieux Vienne. On trouvait de tout chez lui : il suffisait de chercher : vieux habits, fourrures, uniformes, boussoles, bijoux démodés, instruments de musique, crocodiles empaillés, tromblons et vieilles médailles...

A force d'acheter bon marché et de vendre cher, M. Finkelstein avait amassé une fortune rondelette et vivait confortablement dans son arrière-boutique avec sa digne épouse Sarah, brune opulente, qui dirigeait d'une main experte son ménage et, au besoin, remplaçait Salomon dans son commerce... La maison possédait une petite

voiture attelée d'un âne, qui partait tous les matins dans les rues de Vienne. Sur le siège, Samuel, son frère cadet, criait à tue-tête : « Marchand d'habits... Chiffons... Ferrailles à vendre... »

C'était lui qui avait fait acquisition de la fameuse caisse chez le major Groszynski... Samuel n'était pas très rassuré en rentrant vers midi dans la Thaborstrasse... Il se demandait s'il n'avait pas payé trop cher et redoutait une scène...

Salomon se mit dans une colère épouvantable et demanda à son frère s'il avait l'intention de conduire la maison à la banqueroute. Payer une somme pareille pour un vieux débris, à peine bon à faire du feu... C'était une folie....

— Mon pauvre Samuel... tu ne seras jamais bon à rien... Je ne crois pas que tu aies la bosse du commerce. Tu viens de te faire rouler comme il n'est pas permis. Ça vaut bien trois groschen... et encore!

Samuel courbait la tête sous la semonce. Il fit valoir la beauté des ferrures ciselées, essaya de se défendre, mais en vain.

— Mets-moi ça dans un coin et ne me rappelle plus cette affaire... Tiens! cela m'a coupé l'appétit.

Ce qui n'empêcha pas le commerçant de faire honneur au plantureux repas préparé par la diligente Sarah.

Après le déjeuner, Samuel reprit sa tournée et

Salomon se mit à son comptoir dans l'attente du client. Mais, à cette heure, la Thaborstrasse était à peu près déserte et Salomon eut tout loisir pour examiner en détail les achats faits, le matin, par son frère.

— Cet idiot ne saura jamais acheter, marmottait-il dans sa barbe. On n'a pas idée de jeter ainsi l'argent par les fenêtres, surtout en ce moment où les affaires vont si mal...

Entre temps, il avait tiré la caisse dans son arrière boutique.

— Et c'est d'un poids!... Mais qu'est-ce qu'elle peut bien contenir ? Ma parole, elle pèse bien soixante kilos!... Il faut que j'en aie le cœur net...

M. Finkelstein se saisit d'un trousseau de vieilles clés rouillées, et essaya l'une après l'autre, mais aucune ne put lui servir, pour l'excellente raison que la serrure n'existait pas.

La curiosité commençait à s'emparer de notre homme. Il avait un certain flair, comme tous ceux de sa race.

Il examina la caisse sur toutes ses faces. Elle était faite en un bois rougeâtre, dur comme du fer, et sur lequel glissaient les instruments, sans l'entamer.

— On dirait du bois de fer, comme on en trouve dans les Amériques, murmura-t-il. Quant aux ferrures... C'est vieux, ça... Au moins trois

cents ans... Est-ce que, sans le savoir, cet idiot de Samuel aurait fait une affaire?...

A force de toucher, de presser, d'appuyer, M. Finkelstein sentit tout à coup une des ferrures céder sous la pression de ses doigts, en même temps qu'il entendit un petit bruit sec, comme un déclic. Mais au même instant il poussa un faible cri de douleur : il venait de s'écorcher un doigt contre une des aspérités ciselées. La blessure était assez profonde, car il saignait beaucoup, et sa souffrance augmentait de minute en minute, mais il avait réussi à ouvrir la caisse. Geignant et gémissant, Salomon s'entoura le doigt d'un mouchoir crasseux et se mit en devoir d'inspecter le contenu de la caisse, mais au même moment, il entendit sa femme Sarah qui l'appelait.

Méfiant, il rabattit le couvercle et referma la caisse en se disant qu'il saurait bien l'ouvrir une autre fois et qu'il était inutile qu'on se rendît compte de sa découverte. Mais en retournant dans sa boutique, il se sentit soudain pris d'une faiblesse, chancela et s'écroula sur le plancher poussiéreux. Quelques secondes plus tard il était mort, sous les yeux de Sarah éplorée.

.....

— Ah! vous voilà! fit M. Bloch en assujettissant son pince-nez, vous voilà, Monsieur Raitzberg? Vous êtes guéri, au moins? Vous avez

une façon bien personnelle de soigner la fièvre, je la retiens... Eh bien! cher Monsieur, une autre fois, quand vous aurez de la température, vous me ferez le plaisir de garder le lit et de ne pas courir les cabarets. Compris, n'est-ce pas? Que je ne vous reprenne pas à jouer ce petit jeu-là avec moi!... Je vous pardonne pour cette fois, parce que vous étiez fort bien accompagné et que, à défaut de zèle, vous faites au moins preuve de goût...

— Oh! Monsieur... C'était une cousine de passage à Vienne, mentit effrontément Peppi.

— Cousine ou non... Monsieur Raitzberg, j'attends toujours les articles sensationnels que vous vous étiez engagé à me fournir. Evidemment, ce n'est pas au *Femina* que vous avez le temps de les écrire. En attendant, on me signale un petit incident : la mort étrange d'un brocanteur de la Thaborstrasse... Allez donc voir de quoi il s'agit et tâchez de me trousser un petit fait-divers un peu plus corsé que ce que vous faites d'habitude. Voici l'adresse... Vous pouvez disposer, Monsieur Raitzberg... Ah! j'allais oublier le plus important! Je vous ai prévenu que si vous ne travailliez pas mieux je me verrais obligé de me priver de vos services... Je vous le réitère, mais comme je ne veux pas la mort du pêcheur... je vous donne un nouveau délai d'un mois, mais celui-là, c'est le dernier... Et maintenant, allez!

Peppi ne se le fit pas dire deux fois. Un quart d'heure plus tard, il flânait dans la Thaborstrasse, s'arrêtait à tous les étalages, s'amusant aux enseignes bizarres et écrites en caractères orientaux. Enfin, il parvint à la boutique de l'infortuné Salomon Finkelstein. Il y trouva la belle Sarah, vêtue de deuil, mais affairée au milieu de sa boutique. Elle s'avança avec un sourire commercial, croyant avoir affaire à un acheteur. Mais Peppi la détrompa et se présenta.

— J'ignore encore comment la chose est arrivée, expliqua Sarah en essuyant une larme. Personne n'y a rien compris, même pas les médecins. On a parlé d'un empoisonnement du sang... Dire que cinq minutes auparavant il était là, où vous êtes en ce moment, plein de vie et d'entrain. Ah! j'ai fait une grosse perte, cher Monsieur... Mon mari était un homme si bon, si intelligent et si commerçant... Il savait faire les affaires, lui!... Tandis que moi... Que voulez-vous que fasse une pauvre femme seule et ignorante?... Un moment, Monsieur le Rédacteur, excusez-moi, voici des clients...

Quelques instants plus tard, elle revenait auprès de Peppi, l'air guilleret.

— Pas mauvaise affaire pour une débutante... Il n'y a rien à dire, la journée est faite... Et c'est si dur, en ce moment, mon bon monsieur...

Peppi avait cessé subitement de prendre des

notes sur son calepin. Il ouvrait des yeux démesurés. Dans un coin de la boutique, entre une chaise boiteuse et une colonne en faux marbre, il venait d'apercevoir — il crut avoir mal vu — mais non, c'était bien elle, il ne pouvait en douter... Il reconnaissait le bois sombre et les ferrures aux ciselures profondes... C'était la caisse... Peppi dissimula son émotion du mieux qu'il put. Il fit négligemment le tour de la boutique, suivi par Sarah, qui espérait bien lui vendre un objet quelconque. D'un air indifférent, il s'arrêta devant sa caisse.

— Drôle d'objet que vous avez là... Tiens, ces coins en fer sont assez originaux...

— Achetez cette caisse, je vous la laisserai pour un bon prix... C'est la dernière acquisition de mon pauvre Salomon... Alors, elle me rappelle un triste souvenir et je m'en débarrasserai pour pas cher... Profitez de l'occasion.

Peppi ne bronchait pas. Il savait que s'il manifestait le moindre désir, le moindre intérêt, le prix monterait aussitôt.

Il prit un petit ton détaché pour demander :

— Et qu'est-ce que vous appelez pas cher?

— Quatre-vingts schillings, Monsieur. C'est pour rien... Voyez ce travail, c'est très ancien... On serait incapable de faire cela aujourd'hui...

— Un peu cher pour ma bourse, Madame. Vous

savez, nous autres, journalistes, nous sommes loin d'être riches...

« Et puis, ajouta Peppi en se fouillant, n'importe comment, je n'aurais pas assez d'argent sur moi...

— Oh! cela n'a pas d'importance!... Versez-moi un acompte et je vous la réserverai...

— Ecoutez-moi, Madame... J'ai horreur de marchander... Je vous offre soixante schillings... C'est à prendre ou à laisser...

— Mon Dieu, Seigneur! Mais, Monsieur, mon pauvre mari l'a payée beaucoup plus cher que cela!... Non, non, c'est impossible... Ecoutez, pour vous je veux bien faire une concession... Je vous la laisserai à soixante-quinze, mais pas un sou de moins... C'est une occasion que vous ne retrouverez plus...

— Soit, fit Peppi, trop heureux de s'en tirer à si bon compte. C'est entendu, j'accepte... Mais, comme je vous l'ai dit, j'ai très peu d'argent sur moi. Je vais vous donner cinq schillings et je reviendrai tout à l'heure pour prendre l'objet.

Quand il eut disparu, Sara se frotta les mains : elle avait, une fois de plus, fait sa journée.

Peppi sauta dans un taxi, se fit conduire à toute allure à la rédaction de son journal, emprunta cent schillings à l'un de ses camarades et revint à pied rue du Thabor, la bien nommée.

— Me voici, Madame, je n'ai pas été trop long...

Sarah Finkelstein le regarda d'un air embarrassé.

— Hélas! cher Monsieur, je suis désolée, navrée, surtout pour vous, un jeune homme si sympathique... Mais vous comprendrez n'est-ce pas, les affaires sont les affaires... Je vais vous rendre vos cinq schillings, bien entendu... Ils sont à vous...

— Mais, Madame, fit Peppi, envahi par une pâleur mortelle, je ne comprends pas très bien...

— Monsieur, je viens de vendre la caisse...

— Mais, Madame, vous n'en aviez pas le droit!...

— J'ignorais, Monsieur, si vous alliez revenir, et le monsieur qui l'a emportée m'en avait offert cent schillings, alors, vous comprenez...

Peppi comprenait surtout que la caisse fantôme, une fois de plus, lui échappait. C'était à devenir complètement fou!... Comme il n'y avait rien à faire, il prit un petit air indifférent et ayant repris ses cinq schillings, il sortit en sifflotant de rage et revint au journal où il rédigea un petit papier fort bien tourné dans lequel il traita plutôt durement les honorables commerçants de la Thaborstrasse.

IX

OU L'ON RETROUVE LA CAISSE

Deux semaines s'écoulèrent. Peppi avait revu Martial et lui avait raconté le nouvel avatar de la caisse. Tous deux désespéraient. La seule consolation de Martial était que le bossu était logé à la même enseigne que lui.

Peppi était navré, disions-nous. Il se rendait compte qu'il n'arriverait à rien, et qu'avant peu (quand M. Bloch se serait privé de ses services) il se trouverait sur le pavé, obligé de renoncer à ses rêves d'avenir où la belle Marie Waitzenstein tenait la plus grande place.

Le lendemain, Peppi fut envoyé au domicile d'un professeur d'histoire qui venait de mourir subitement. Les autorités ayant trouvé son décès suspect avaient, provisoirement, refusé le permis d'inhumer, et avaient ouvert une enquête. On se demandait s'il s'agissait d'un crime ou d'un

suicide. Dans tous les cas, la mort ne paraissait pas naturelle. Peppi fut reçu par la vieille gouvernante qui tenait le ménage du professeur. Quelle ne fut pas sa stupeur en retrouvant, dans le salon, la caisse, la caisse insaisissable qui semblait le narguer.

Peppi ne fit qu'un bond jusque chez Martial.

Cette fois, Martial était décidé à brusquer les choses : il fallait voler la caisse, coûte que coûte, et dans les vingt-quatre heures.

— Qui sait, dit-il, si un héritier ne va pas, une fois de plus, nous la faire filer d'entre les mains.

— N'oubliez pas, fit Peppi, qu'il s'agit d'une opération dangereuse, car la police a apposé les scellés et aucun objet ne doit sortir de l'appartement, tant que l'affaire n'est pas tirée au clair.

— Croyez-vous, ricana Martial, que je vais me laisser arrêter par une semblable chinoiserie? Je veux la caisse et je l'aurai... Dès cette nuit!...

Peppi semblait réticent.

— Je n'aime pas beaucoup cela, et puis ne trouvez-vous que cette caisse est néfaste? Elle porte malheur à tous ceux qui la possèdent! Voilà deux propriétaires successifs qui meurent dans des circonstances mystérieuses. Pour un peu, le major Groszynski a failli être assassiné.

— Mon Dieu, je ne vous force pas, répondit froidement Martial. Mais moi, je suis fermement

décidé... Bien entendu, vous aurez tout de même votre part...

Peppi n'avait rien d'un cambrioleur, mais il accepta néanmoins d'aider Martial. D'ailleurs, de quoi s'agissait-il? De récupérer un objet qui lui appartenait de compte à demi avec Martial. Seul le procédé pouvait être considéré comme répréhensible.

Quand ils eurent chargé leur butin dans la voiture qui les attendait, Peppi voulut donner son adresse au chauffeur, mais Martial intervint énergiquement.

— Non, mon jeune ami, c'est chez moi que nous allons l'emmener...

— Ah! Et pourquoi donc? protesta Peppi. Il me semble...

— Il vous semble mal... Notre trésor ne serait pas en sûreté dans la maison de la Kärtnerstrasse... Vous le savez fort bien... Ne voyez là nulle preuve de méfiance, mais un simple désir bien naturel de précautions... Vous n'avez qu'à venir avec moi... Nous l'ouvrirons ensemble...

Peppi ne pouvait qu'approuver et tous deux se firent conduire jusqu'à la maison meublée du Spittelueg où Martial avait élu domicile.

— Comme vous voyez, dit Martial, il n'y a pas de serrure... Il est donc certain que la caisse s'ouvre au moyen d'un mécanisme secret. Toute la question est de le trouver... Est-ce par pres-

sion, par rotation ou par renversement ? Nous allons le voir tout de suite...

Au bout d'un instant, après quelques essais, Martial déclara que la caisse ne pouvait s'ouvrir que par pression... Avec Peppi, ils appuyèrent sur chacune des planches formant le bâti de la caisse, mais n'obtinrent aucun résultat. Ils résolurent d'essayer les ferrures...

— A mon avis, dit Peppi, cette caisse doit s'ouvrir en appuyant sur un des saillants des ciselures... Nous devons finir par trouver...

Martial appuya à tour de rôle sur chacune des aspérités... Il opérait méthodiquement et avec force...

Tout à coup, un déclic se fit entendre, et le couvercle se souleva légèrement... Ils avaient réussi, ils allaient pouvoir enfin s'emparer des millions et les partager...

— Qu'avez-vous? demanda Peppi en voyant la pâleur de Martial. Seriez-vous ému à ce point?

L'autre lui répondit d'une voix subitement altérée :

— Je me suis blessé en ouvrant la caisse. Voyez mon ponce : il saigne et je souffre horriblement...

De fait, Martial changeait à vue d'œil : il semblait étouffer; ses yeux s'injectèrent de sang, son visage prit une teinte violette presque noire, puis, brusquement, il s'effondra...

Inquiet, Peppi se pencha vers lui et lui prit le poignet. Le pouls s'était arrêté : Martial était mort, comme tous ceux qui avaient voulu violer le secret de la caisse...

Peppi était atterré... Mais il se dit qu'il avait déjà tellement risqué qu'il serait fou de ne pas prendre tout au moins sa part de butin... Pour le reste, il aviserait... Pensant à bon droit que l'ornement ciselé permettant le déclenchement du mécanisme pouvait être empoisonné, Peppi enfila ses gants et souleva entièrement le couvercle entr'ouvert... Alors, fiévreusement, il se pencha, et soudain poussa un cri de rage : la caisse meurtrière était remplie de vulgaires cailloux !.....

X

PEPPI PERD SA PLACE

Ainsi la caisse mystérieuse, objet de tant de convoitises et pour laquelle des hommes s'entretuaient, la caisse qui, elle-même, tuait ceux qui avaient l'audace de s'attaquer à elle, cette caisse contenait de simples cailloux sans valeur. Beau sujet de dissertation, belle matière à philosopher, si Peppi en avait eu le temps et le goût !... Il était littéralement assommé de stupeur et de désespoir... Pourtant, en y réfléchissant bien, était-ce possible ? N'y avait-il pas une ruse là-dessous, propre à dépister les curieux et les voleurs ?...

Avec d'infinies précautions, Peppi, toujours ganté, plongea ses deux mains dans la masse mouvante des cailloux... Il alla jusqu'au fond et sentit un objet qui se froissa sous ses mains... Il le ramena à la surface... C'était un parchemin

jauni, couvert de signes et portant quelques lignes d'écriture dans une langue inconnue... Au bas du parchemin, un sceau, celui d'un haut personnage sans doute, car on distinguait une couronne...

Peppi rangea soigneusement le parchemin jauni dans son portefeuille...

— Voilà sans doute qui me donnera la clé de l'énigme... Maintenant, il s'agit de parer au plus pressé, c'est-à-dire de filer d'ici...

Il jeta un regard ému sur le malheureux Martial qui venait de mourir au moment précis où il semblait enfin tenir le succès, mais il comprit que ce n'était pas l'heure de s'apitoyer...

Il sortit de la maison sans que personne ne le vît, fit un détour, sauta dans un taxi, se fit conduire à proximité de sa demeure, descendit à quelque distance, et rentra chez lui en rasant les murs... Il ouvrit doucement la porte d'entrée, sans attirer l'attention de Mme Pokorny, et, brisé de fatigue et d'émotion, se mit au lit...

Le jeune homme dormit longtemps... Quand il se réveilla, le soleil brillait depuis plusieurs heures dans le ciel... Il avait repris toute sa lucidité, et se mit aussitôt à élaborer une ligne de conduite. D'abord, il ne s'occuperait plus du cadavre de Martial... On le découvrirait vite auprès de la caisse ouverte... Ce serait à la police à élucider ce mystère, qu'il était seul à connaî-

tre... A ce moment, Peppi eut un sourire fugitif, il pensa que ce serait peut-être Haller qui serait chargé de l'enquête...

La question la plus importante pour lui était la signification de l'inscription portée sur son parchemin... Peppi l'examina au jour : l'écriture était haute et ferme, les caractères lisibles... Et le sceau, qui terminait l'inscription, devait être d'origine royale, car la couronne était fermée... Peppi pressentit un mystère important...

Il se rappela subitement qu'il devait rendre à son ami Hohmeyer le volume sur la navigation que ce dernier lui avait prêté. Or Hohmeyer était libraire par nécessité, mais il était surtout archiviste et philologue... Il était savant comme un rat de bibliothèque, et, certainement, il pourrait dire à Peppi dans quelle langue était rédigé son parchemin...

Peppi lui rendit visite le jour même.

Le vieil Hohmeyer palpa et renifla le parchemin d'un air étonné et commença par demander à Peppi d'où il le tenait... Le jeune homme lui répondit évasivement... Hohmeyer assura ses bésicles sur son nez, alla prendre, sur un rayon poudreux, un vieil in-quarto plus poudreux encore...

— Tenez, dit-il, voici un traité héraldique... La couronne qui est au bas de ce parchemin ressemble étrangement à la couronne de l'an-

cien royaume de Pologne, dont voici la reproduction... Le document est d'ailleurs écrit en langue polonaise...

« Dites-moi, jeune homme, seriez-vous disposé à me le vendre ?...

— Quoi donc ?

— Mais votre parchemin, évidemment... Vous ne pouvez rien en faire, tandis que, moi, j'ai toujours des amateurs pour ces vieilleries... Cela m'a l'air d'être assez vieux... Je crois que je pourrais en tirer un bon prix, et part à deux... Qu'en pensez-vous ?

— J'en pense, répondit Peppi, que le parchemin n'est pas à vendre... D'ailleurs, il ne m'appartient pas...

— Eh bien, transmettez ma proposition...

— Nous verrons... Pour le moment, mon cher Hohmeyer, vous qui savez tant de choses, pouvez-vous me traduire ce vieux texte ?

— Oui, évidemment, je sais quelques mots de polonais et, avec un bon dictionnaire, je pense y parvenir sans trop de difficultés... Ayez quelques minutes de patience, je vous prie...

Le libraire s'assit à sa table, feuilleta son dictionnaire, s'arrêta, reprit la plume, ratura, réfléchit longtemps et souvent, et ce n'est qu'au bout d'une bonne demi-heure qu'il dit à Peppi, bouillant littéralement d'impatience :

— C'est très curieux... Je vais vous donner

la traduction mot à mot. Quant au sens, je ne m'en charge pas... C'est évidemment un texte destiné à des initiés, à des gens au courant d'un secret, que, bien entendu, j'ignore. Au surplus, jugez-en :

« Là-haut, sur la colline, à trente pas à partir de l'ombre du chêne, par le soleil d'une heure, repose ma tête que couronne la valeur de deux millions de ducats d'or. — J. Troisième. »

— En effet, dit Peppi au bout d'un instant, ceci n'est pas très clair... Je vous remercie, Monsieur Hohmeyer...

— Peut-être, reprit Hohmeyer, arriverait-on, en se creusant l'esprit, à comprendre la signification de ce texte... Celui qui l'a écrit a certainement voulu laisser une indication importante à des amis qui partageaient un secret avec lui. Il se peut même que ce soit un secret historique, et c'est pourquoi je vous proposais tout à l'heure d'acheter le manuscrit. Vous savez que c'est un peu ma spécialité. Je vous le répète, je crois qu'on pourrait en tirer un bon prix...

Peppi sortit rêveur de chez son vieil ami Hohmeyer.

Il résolut de conserver soigneusement le manuscrit, dont il se considérait à présent comme le légitime propriétaire, puisque Martial était mort et qu'il avait convenu avec ce dernier de partager par moitié le contenu de la caisse. De

ce côté-là, Peppi ne se sentit pas le moindre scrupule. Seulement, il était nécessaire de deviner le sens de l'inscription... Y arriverait-il?

Tout en méditant, Peppi déambulait dans le centre de la ville.

Il s'aperçut tout d'un coup que ses pas l'avaient porté jusque devant l'immeuble somptueux du grand quotidien du soir.

— Sapristi, se dit-il, avec toutes ces histoires, je finis par oublier que je suis encore attaché à la rédaction du journal... Et j'ai bien peur que M. Bloch se charge de me le rappeler... Je n'ai plus que treize jours pour lui apporter le chef-d'œuvre qu'il me réclame avec tant d'insistance et dont je n'ai pas encore écrit le premier mot... Si seulement je savais par quel bout commencer... Tiens, tiens, tiens.. ce ne serait pas si bête que cela... Mes propres aventures... l'histoire d'une caisse qui vous échappe sans cesse et qui tue quand on se permet d'y porter la main... Mais cela ferait un magnifique reportage... Personne ne voudrait y croire, et pourtant, c'est la réalité... Mais voilà, je le tiens, mon sujet... Si avec cela, le Bloch ne se trouve pas pour satisfait, c'est qu'il sera difficile!

Peppi fit demi-tour, renouvela sa provision de papier et remonta chez lui, plein d'enthousiasme, bien décidé à accoucher d'un reportage

qui ferait époque dans les annales du journalisme.

Sur le palier, il rencontra Marie qui lui adressa un sourire, ce qui lui parut de bon augure. Hourra! la vie était belle. Il choisit un titre qui, à lui seul, était tout un programme : *La Caisse qui tue!*

Peppi ne quitta pas sa table de la journée, les feuillets se couvraient rapidement, ce n'était plus un reportage, cela prenait les proportions d'un roman-feuilleton. Quand le soir tomba, Peppi écrivait toujours... Enfin, quand tout fut terminé, relu, corrigé, Peppi se leva et se regarda complaisamment dans la glace. Grâce au ciel, il venait de donner sa mesure... Demain, on s'arracherait la *Wiener Zeitung am Abend* et le nom de Peppi sortirait de l'injuste obscurité... Demain, il serait célèbre... et alors... Marie... Le chevalier de Waitzenstein n'hésiterait pas une seconde. Il serait trop honoré...

Bien qu'il fût assez tard, Peppi prit le chemin de la rédaction et demanda à voir le Rédacteur en chef.

M. Bloch était justement de joyeuse humeur, ce jour-là, et Peppi se félicita de cet excellent signe.

— Que désirez-vous, jeune homme? demanda M. Bloch avec une bienveillance inaccoutumée. M'apportez-vous la grande sensation? l'article

magistral où vous aurez su mettre en valeur vos qualités de grand reporter?

— Mais certainement, Monsieur... Je vous apporte un petit papier, dont je ne suis pas mécontent et qui, je l'espère, vous plaira également... J'y ai mis toute ma bonne volonté et tout mon cœur...

— Oh! oh! fit M. Bloch avec un sourire sceptique... Voyons un peu ce chef-d'œuvre...

Triomphalement, Peppi lui tendit son manuscrit.

— Dans tous les cas, vous n'avez pas épargné le papier... Espérons que la quantité ne le cèdera pas à la qualité.

M. Bloch commença sa lecture.

— Pas mal, le titre, un peu trop... comment dirais-je?... romantique... c'est cela, mais enfin, ce n'est pas mal...

Arrivé au bas de la première page, M. Bloch prit son temps. Son visage était devenu sérieux. Il regarda pendant une seconde son rédacteur qui souriait béatement, puis il continua.

Il parcourut ainsi les dix-huit feuillets qui constituaient le manuscrit de Peppi, puis ayant terminé, il les rangea soigneusement sur sa table, enleva son lorgnon, et dit d'une voix très calme :

— Tous mes compliments, M. Raitzberg...

Peppi crut défaillir de joie.

— C'est bien, c'est même très bien... j'irai jusqu'à dire que c'est trop bien... trop bien pour nous, pour notre journal...

— De sorte que?... interrogea Peppi d'une voix remblante.

— De sorte que... je le refuse bien entendu...

M. Bloch avait légèrement haussé le ton.

— M. Joseph Raitzberg, je crois qu'il y a en vous l'étoffe d'un grand écrivain, d'un grand romancier, mais vous vous êtes fourvoyé en venant ici... Ce dont j'ai besoin, c'est d'un reporter consciencieux, actif et sérieux... Je veux des reportages et non pas des romans policiers... Et dire que je trouvais que vous n'aviez pas assez d'imagination... Cette fois, vous en avez trop, Monsieur...

Chacune des paroles du rédacteur en chef faisait à Peppi l'effet d'un coup de massue.

— En conséquence, M. Raitzberg, je suis au regret de vous rendre votre manuscrit, et comme il serait dommage que vous perdiez plus longtemps votre temps ici, alors que vous me semblez extraordinairement doué pour faire un émule de Conan Doyle, je vous rends votre liberté.. Vous pouvez passer à la caisse...

Peppi l'écoutait sans comprendre.

Ainsi, tous ses efforts avaient été en pure

perte... tout s'écroulait autour de lui. Adieu la célébrité..., la fortune... et Marie... Pire encore, il se trouvait à la rue, sans emploi, à peu près certain de ne pas en trouver un de sitôt.

Il sortit du bureau directorial en titubant comme un homme ivre. C'était fini... Il n'avait plus qu'à aller se jeter dans les eaux bleues du Danube...

XI

OU LE BOSSU REPARAIT

Après mûre réflexion, Peppi n'alla pas se jeter dans le Danube... Il venait de toucher intégralement son mois. Avec cette somme bien mince, il pourrait vivre, cependant, pendant quelques semaines encore... Il n'avait donc pas le droit de désespérer. Il rentra chez lui et fit le compte exact de ses ressources. En économisant férocement, en se privant, en ne faisant qu'un repas par jour, Peppi calcula qu'il pourrait tenir tout près de six semaines : une éternité. D'ici qu'il fût arrivé à son dernier groschen, il avait le temps de voir venir... Et puis, il lui restait encore deux choses pour le soutenir : la possession d'un parchemin qui pouvait lui apporter la somme fabuleuse de deux millions de ducats et... son amour pour Marie de Waitzenstein.

Il avait mis son amie au courant de sa dis-

grâce, et elle avait été charmante pour lui. Elle lui avait prodigué les encouragements, lui avait remonté le moral, et lui avait fait jurer de s'employer activement à retrouver une situation.

Les jours passèrent, mélancoliques et sombres. Toute la journée, Peppi parcourait la ville, en quête d'un emploi... partout, hélas! il obtenait la même réponse : « Nous n'avons besoin de personne... Notre personnel est au complet » et on lui fermait les portes au nez.

Le soir, il rentrait écœuré. Sa seule consolation était Marie qui s'arrangeait pour le voir le plus souvent possible, au risque de se faire surprendre par M. de Waitzenstein.

Un soir, il arriva ce qui devait arriver... Marie était en train de supplier Peppi de ne pas perdre courage, quand la porte s'ouvrit brusquement et M. de Waitzenstein apparut sur le seuil.

Le gentilhomme croisa d'abord les bras sur sa poitrine, jeta un regard courroucé sur le jeune couple. Puis, d'un geste autoritaire, il fit signe à sa fille de rentrer dans l'appartement. Ensuite, il se dirigea vers Peppi, et le foudroya du regard.

Peppi ne se laissa pas démonter et attendit bravement l'orage qui menaçait.

— Pourriez-vous m'expliquer, Monsieur, ce que signifie votre conduite?

— Quelle conduite, Monsieur?

— Comment, je vous surprends en conciliabule secret avec ma fille et vous...

— Mon Dieu, je ne faisais rien de mal, et mademoiselle Marie non plus...

— Vous voudrez bien me permettre de ne pas penser comme vous... Dès l'instant où une fille se cache de ses parents et donne des rendez-vous secrets à un étranger, j'estime qu'il y a là une incorrection grave...

— Mon Dieu, monsieur, je suis votre voisin de palier, et je ne pense pas que ce soit un crime...

— Un crime, non certes, mais, j'insiste là-dessus, c'est une incorrection. Et dans notre monde, monsieur, nous ne souffrons pas les incorrections. Ma fille Marie a été élevée dans d'autres idées... Chez nous, nous ne pouvons fréquenter n'importe qui...

— Ah! permettez, fit Peppi, qui se cabra sous l'outrage. Je ne suis pas n'importe qui... Je suis rédacteur dans un grand journal, et je ne puis admettre...

— Et vous crevez de faim dans votre emploi, et vous vous êtes dit qu'en flirtant avec ma fille, avec une Waitzenstein, monsieur, vous arriveriez peut-être à la compromettre... nous connaissons l'histoire...

— Je vous assure, monsieur, que vous vous méprenez sur mes intentions... J'ai pour made-

moiselle votre fille le plus grand respect et la plus grande sympathie.

— Vous êtes bien bon, répondit le chevalier d'un ton goguenard. Eh bien! monsieur, continuez à lui témoigner votre respect et gardez votre sympathie pour vous.

Peppi avait une envie folle de giffler l'arrogant gentilhomme, mais il se contint en songeant qu'après tout, c'était le père de Marie.

— Gardez donc votre sympathie pour vous ou pour d'autres, poursuivit Waitzenstein, mais laisez ma fille en paix et si j'ai un bon conseil à vous donner, cessez de l'importuner, sans quoi...

— Sans quoi? se rebiffa Peppi.

— Sans quoi, c'est à moi que vous aurez affaire... Et maintenant, cette explication n'a que trop duré... Que je ne vous y reprenne jamais, ou vous saurez ce qu'est la colère d'un Waitzenstein... Adieu, monsieur...

Et le chevalier referma violemment sa porte.

Peppi rentra chez lui dans un état d'âme facile à concevoir.

Le pauvre garçon venait de perdre le peu qui lui restait. Cette fois, c'était la fin de tout... et dans quelles conditions humiliantes, sur quel ton outrageant lui avait parlé ce hobereau ruiné et imbu de sa supériorité nobiliaire. Mais patience, il finirait bien par trouver une position,

peut-être n'était-il plus très loin de déchiffrer l'énigme du parchemin, alors, quand il aurait les millions, il saurait prendre sa revanche et traiter comme il le méritait ce ridicule fossile qui se croyait encore à l'époque féodale.

On frappa à sa porte. Peppi ouvrit et se trouva en présence du bossu. Instinctivement, il porta la main à sa poche.

L'autre eut un sourire affreux.

— Inutile de sortir votre revolver, jeune homme... Je ne viens pas avec de mauvaises intentions, au contraire...

— Entrez, fit Peppi d'un ton rogue, et sachez, monsieur... Bossut, je crois, que je me tiens sur mes gardes... Au moindre geste suspect de votre part, je me considérerai comme en état de légitime défense et je tirerai sans pitié. C'est bien compris?

— Parfaitement compris, mais je vous répète que je n'ai aucune idée de violence. A quoi cela m'avancerait-il? Je suis parfaitement capable de supprimer un adversaire gênant, mais je ne suis pas bête au point d'écarter un collaborateur précieux...

— Epargnez-vous les compliments, je ne suis pas d'humeur à...

— Ce n'est pas un compliment, M. Raitzberg, c'est la vérité. Vous pouvez m'être très utile, et quant à collaborer avec moi, je suis sûr que

vous ne demanderez pas mieux... Vous voyez, je ne vous en veux nullement de m'avoir serré le cou un peu fort, l'autre soir. Vous avez une poigne de fer, jeune homme..

— Allez au fait...

— Oh! c'est très simple... J'ai une proposition à vous faire...

— Quoi? vous voulez toujours me louer mon appartement? Si c'est cela, j'accepte... je vous cède tout de suite...

Le bossu eut un sourire indéfinissable.

— Vous êtes un petit malin, M. Raitzberg. Non, votre appartement ne m'intéresse plus, et vous savez très bien pourquoi... La caisse n'y est plus depuis longtemps... Vous avez été très fort.. N'empêche que c'était une idée de génie de ma part de l'avoir cachée chez ce vieux militaire, et il s'en est fallu de peu que je ne m'en empare... Mais je suis bien informé et je suis au courant de tout ce qui est arrivé... Je sais que Martial est mort... C'est bien fait pour lui... Il a voulu me voler; le Diable l'a puni.

L'œil du bossu exprimait une haine véritablement infernale.

— Mais ce qui est passé est passé, inutile de revenir là-dessus. Aujourd'hui, je viens vous faire une proposition honnête... Je sais que vous possédez un parchemin important... Vous l'avez trouvé dans la caisse... oh! inutile de nier... je

le sais... et je me doute un peu de ce qu'il y a dessus...

— Eh bien? demanda Peppi avec une froideur dont il s'étonna lui-même.

— Eh bien! je crois être en état de trouver l'endroit dont il est question... alors que vous en êtes parfaitement incapable.. Ce que j'ignore, par contre, c'est le point exact où le trésor est caché...

Ces mots furent une révélation pour Peppi, mais il n'en laissa rien paraître.

— Comme nous ne pouvons rien sans l'autre, je vous propose de nous associer et de partager par moitié... Je crois que voilà une offre loyale.

XII

L'ENLÈVEMENT DE PEPPI

Le bossu attendait avec impatience la réponse de son interlocuteur. Mais celui-ci lui rit au nez.

— Voyons, cher Monsieur, vous croyez que, parce que je suis jeune, je suis aussi naïf que cela... Je vous ai vu à l'œuvre et je sais parfaitement que vous êtes capable de tout, et surtout de me rouler. Mais un homme averti en vaut deux... Non... avec vous, rien... M'associer avec vous! vous voulez rire... Je vous considère comme un malhonnête homme et je ne vous l'envoie pas dire.

« Inutile d'insister, je ne veux rien savoir... Comme je ne veux pas être en reste avec vous, je vais vous donner un conseil d'ami : laissez-moi en paix et disparaissez...

— Vous avez tort, insista le bossu, la bouche mauvaise, et vous ne tarderez pas à regretter ce

que vous venez de dire... Une dernière fois, je vous propose...

— Et moi, une dernière fois, je vous réponds : non... Et maintenant, ouste, débarrassez-moi de votre présence.

Le bossu éructa un juron et sortit aussitôt.

.. ..

Peppi continuait ses courses vaines. Il ne savait plus à quel saint se vouer. Il déjeunait d'un café au lait et d'un croissant, ne dînait plus, et voyait avec terreur ses derniers fonds s'épuiser.

La visite du bossu l'avait mis hors de lui, mais il savait que l'homme était dangereux et chercherait certainement à se venger.

De crainte d'un cambriolage toujours possible, Peppi ne quittait pas son parchemin. Il le portait toujours sur lui, dans la poche intérieure de son gilet. Le soir, avant de se coucher, il mettait son revolver sous l'oreiller. Les paroles du bossu lui avaient fait comprendre toute la valeur du parchemin. C'était, à n'en point douter, soit un plan, soit un moyen de retrouver un endroit où le trésor était enterré. Et trois hommes au moins avaient dû avoir connaissance de ce trésor : c'étaient, d'abord, M. Grison, puis Martial et ensuite le bossu. Comme les deux premiers étaient morts, le bossu était certain de se l'approprier tout entier, à la condition toutefois de retrouver

le plan, qu'il était lui, Peppi, le seul à posséder. Raison de plus pour se méfier d'abord, et pour essayer de découvrir la clé du mystère... Il avait conservé précieusement la traduction faite par le complaisant M. Hohmeyer, et, chaque fois qu'il en avait le loisir, il s'efforçait de pénétrer le sens de l'énigmatique document.

En raisonnant un peu, il se dit que le trésor, si réellement trésor il y avait, devait se trouver à Vienne où dans les environs, car comment expliquer autrement la présence des trois étrangers dans la capitale autrichienne?

Mais Vienne était grand, et Peppi comprenait fort bien qu'il pourrait s'écouler des années et des années avant qu'il parvint à retrouver le trésor caché. Si le bossu n'avait pas été le bandit capable de tous les crimes, qu'il connaissait, il aurait probablement accepté sa proposition, car elle était raisonnable à tout prendre. Et Peppi rageait intérieurement, en se disant qu'il avait sur lui un document valant des millions et que pourtant, il était sur le point de mourir de faim. Il lui restait encore exactement cent vingt schillings, c'est-à-dire de quoi tenir trois semaines.

Un soir, n'y tenant plus, torturé par une fringale terrible, il descendit vers onze heures du soir avec l'intention d'aller faire un repas plus substantiel qu'un simple kipferl... Il connaissait à quelques centaines de mètres de là, un petit

restaurant qui ne payait pas de mine, mais où les saucisses étaient délicieuses. Il n'en pouvait plus. Tant pis, il jeûnerait au besoin, le lendemain.

Il tourna dans la première ruelle à gauche, et se dirigea du côté de la Schmelz. A un coin de rue, il vit une limousine arrêtée, tous feux éteints. Quand Peppi, affamé passa à la hauteur de la voiture, il vit surgir deux hommes, revolver au poing.

Il eut peur et voulut faire demi-tour. Derrière lui, deux autres hommes lui coupaient la retraite.

En un tournemain, Peppi fut saisi, bâillonné, ligoté, un masque lui fut appliqué sur la figure. L'instant d'après, la limousine démarrait, avec Peppi immobile, déjà endormi.

.. ..

L'étranger a tendance à se figurer Vienne comme une ville exclusivement aristocratique, peuplée de palais et de cabarets où des tziganes font gémir leurs violons de valses langoureuses. Mais Vienne est comme toutes les autres capitales. Elle aussi, a ses bas-fonds et sa pègre... New-York a ses gangsters, Paris ses apaches, Madrid ses pistoleros... Vienne a ses Pülcher...

Ils ont leur résidence habituelle dans les bas quartiers de Vienne, et, quand la nuit est venue, nul policier ne s'y risquerait seul, car il serait sûr de ne pas en sortir vivant. Messieurs les

Pülcher s'assemblent le plus souvent autour de la Schmelz, sorte d'immense terrain vague, qui servait autrefois de terrain d'exercice aux troupes de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

Depuis la proclamation de la République, l'armée parade moins, et la garnison de Vienne est réduite au strict minimum. Quelques bicoques lépreuses entourent la Schmelz et servent de repaires à la pègre... Les Pülcher sont des gens redoutables, dont le couteau, toujours entr'ouvert dans leurs poches, est l'arme favorite. C'est également sur la Schmelz que fut exécuté en 1920, le plus célèbre bandit que Vienne ait jamais connu : Breitwieser, qui trouva le moyen de tuer encore trois inspecteurs de police avant de se laisser capturer. Peut-être est-ce en souvenir de ce Breitwieser que les Pülcher ont choisi la Schmelz comme quartier général.

C'est dans une sordide masure de ce quartier que Peppi avait été enfermé sur les instructions du bossu.

Il se réveilla au bout d'une heure et comprit tout de suite la situation quand il vit la face grimaçante du bossu qui le regardait de son œil unique.

— Eh bien! petit gars... tu vois que je ne menaçais pas en vain... Maintenant, toute résistance est inutile... Ne fais pas l'enfant. Si tu tiens à ta peau, donne le parchemin.

Peppi ne répondit rien.

— As-tu entendu?

— Oui, mais je ne l'ai pas... vous ne l'aurez pas...

Le bossu grinça des dents et fit un signe. Deux Pülcher taillés en athlètes apparurent aux yeux terrifiés de Peppi.

— Déshabillez-le-moi... Nu comme un ver... Nous verrons bien, mon garçon, si tu continueras à te moquer de moi...

XIII

LA REVANCHE DU BOSSU

Peppi opposa une résistance désespérée, mais que pouvait-il faire, ligoté, à demi-mort de faim, contre les deux hercules qui s'acharnaient sur lui? En moins de temps qu'il faut pour l'écrire, le malheureux reporter fut dépouillé de ses vêtements et mis à nu. Il tremblait de rage et de honte, sous l'œil impassible du bossu qui se frottait les mains de joie et ricanait férocement.

— Alors, mon bonhomme, es-tu toujours aussi fier, maintenant?

— Vous n'êtes qu'un voyou...

— Tu as tort de te fâcher comme cela... Vois comme il aurait été simple de céder tout de suite.

— Jamais!

— On dit ça... Remarque que j'étais de bonne foi quand je te proposais de partager... J'y gagnais, tandis que maintenant, je suis obligé de

donner un morceau à chacun de ces messieurs... Tu me coûtes cher, petit imbécile...

Pendant ce temps, les Pülcher examinaient soigneusement les vêtements du malheureux... Ils ne furent pas très longs à découvrir le précieux document. L'un d'eux le tendit au bossu, qui poussa un petit cri de triomphe.

— Tu vois bien que je l'ai tout de même...

— Et après, fit Peppi qui écumait, et après? Vous êtes trop bête pour vous en servir...

— C'est encore ce que nous verrons, et je t'engage à ne pas être insolent...

— Je le serai si cela me plaît...

— Eh bien! prends toujours cela en attendant, morveux, fit le bossu en appliquant une gifle retentissante sur la joue de Peppi.

Les Pülcher rirent bruyamment à l'exploit de leur chef.

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on en fait, patron?

— Laissez-le se rhabiller, nous verrons ensuite.

Frémissant de rage, Peppi remit un à un ses vêtements

— C'est bien, te revoilà décent, gouailla le bossu. Vous pouvez le reficeler, les amis... Avec ce gaillard là, il faut prendre ses précautions.

Les hommes ligotèrent de nouveau Peppi et le déposèrent sans douceur sur une espèce de

divan-lit, puis, sur un signe du bossu, ils quittèrent les lieux.

N'ayant rien de mieux à faire, Peppi examina l'endroit où il se trouvait. C'était un local bizarre... on aurait dit un bureau d'ingénieur dans un chantier de construction : les parois étaient en bois, l'ameublement très simple : il était allongé sur une banquette de bois à peine rembourrée. Devant lui, une table chargée de papiers, avec un appareil téléphonique. Ce dernier détail parut fort intéressant à Peppi.

Les bandits se trouvaient dans la pièce attenante, et Peppi les entendait discuter... De toute évidence, ils étudiaient le document qu'ils venaient de dérober.

— J'avoue que je n'y comprends pas grand'chose, fit une voix...

— Cela m'aurait étonné, répondit une autre, tu ne comprends jamais rien...

— Alons, intervint le bossu de sa voix aigrelette, ne perdons pas de temps en disputes. A quoi cela vous avance-t-il?... Où l'endroit peut-il se trouver?

— Ah voilà!...

— Oh! reprit la voix du premier, j'ai une idee...

Et Peppi les entendit chuchoter.

— Ce n'est pas si bête que cela...

— Est-ce loin? demanda le bossu.

— Non... on ne risque toujours rien d'y aller voir.

— Evidemment... Mais n'y aurait-il pas un autre endroit possible?

— Bien sûr que si, mais j'ai idée que ce doit être là...

— Hans a raison, monsieur, reprit le premier, je me souviens, à présent, il y a un chêne isolé.

— Alors, ne perdons pas de temps et allons-y tout de suite.

Peppi ne perdait pas un mot de la conversation. Il saisit quelques syllabes qui ne suffisaient pas à le mettre sur la voie.

Il entendit pourtant le mot Berg (mont).

— Dites donc, les gars, avant de partir, assurez-vous que notre prisonnier est bien attaché.

Enfin les bourreaux de Peppi s'éloignèrent... il entendit le bruit d'un moteur puissant qu'on mettait en route. Puis la voiture démarra et Peppi resta seul dans la maison silencieuse.

Il comprenait bien qu'il lui fallait absolument mettre à profit l'absence de ses geôliers pour essayer de se tirer de sa position dangereuse. Après cela, ce serait trop tard. Il se tordait comme un serpent, bandait ses muscles, pour essayer de desserrer ses liens. Il y réussit. Quelques instants plus tard, il avait les mains libres, c'était tout ce qu'il demandait. Il ne prit même pas le temps de se désentraver les pieds. Il se

traîna jusqu'à la table et, fou de joie, décrocha l'appareil téléphonique. Il ne fut pas long à obtenir sa communication.

— Allo, ici Direction de la Police... Qui parle?

— Donnez-moi tout de suite le commissaire Haller... Est-il là?

— Je vais voir, de la part de qui?

— D'un de ses amis... Raitzberg, mais c'est urgent...

Peppi attendit une bonne minute... On devait, sans doute chercher Haller.

— Un peu de patience, monsieur... On cherche M. le Commissaire... Il est ici, dans la maison, mais pour l'instant, il est absent de son bureau...

— Vite! gémissait Peppi, c'est urgent!... Faites l'impossible...

— Soyez certain, monsieur... Ah! justement, le voilà qui arrive... Parlez...

— Allo, ici Commissaire Haller...

— Walter, c'est moi, Peppi...

— Ah! tu tombes mal.. j'ai un travail fou, et puis tu sais que je ne veux plus me laisser déranger par toi...

— Mais Walter, au nom du ciel... je suis en danger de mort... je suis entre les mains des bandits..., du bossu... il veut me...

Peppi n'acheva point..., une main puissante venait de lui arracher l'appareil, tandis qu'une grêle de coups tombait sur lui.

En une seconde, il fut jeté à terre, terrassé, et, de nouveau, ligoté.

Le bossu écumait de rage.

— Ah! canaille! ah! crapule! tu voulais nous donner à la police... Je m'en doutais. Croyez-vous que j'ai eu du flair en voulant revenir?... Et, vous autres, si vous l'aviez attaché comme il faut, tout cela ne serait pas arrivé... Allez, n'ayez pas peur de serrer, et toi, tu vas me payer cela cher...

C'était à Peppi que s'adressaient ces derniers mots.

XIV

LE KAHLENBERG

— Oui, tu vas me le payer cher... fils de chien... Tu vas mourir, au moins, comme cela, je serai tranquille et tu ne viendras pas à chaque instant me gêner.

Le bossu sortit de sa poche le propre revolver de Peppi, qu'il lui avait vraisemblablement dérobé pendant qu'il était encore sous l'influence du chloroforme.

— Tu vas mourir, frappé par ton arme... C'est plutôt original, hein? fit le monstre en découvrant, dans un sourire affreux, deux rangées de dents noirâtres et ébréchées.

— Non, chef, fit l'un des Plücher, en retenant le bossu par le bras, non, je ne marche pas...

— Quoi, quoi? De quoi te mêles-tu?

— De ce qui me regarde... Vous nous avez engagé pour enlever ce jeune homme et pour vous défendre, si vous étiez attaqué... mais ce n'est pas le cas... Il est complètement inutile de le tuer, et je ne tiens pas du tout à avoir une sale histoire sur les bras... Vous, n'est-ce pas? cela vous est égal, puisque dès que vous aurez ce que vous cherchez, vous quitterez Vienne, mais nous, ce n'est pas la même chose... Attachez-le, baillonnez-le... Cela, autant que vous voudrez, mais ne le tuez pas...

Le bossu hésita un instant, puis il remit l'arme dans sa poche.

— Tu as peut-être raison, après tout... Pourvu que nous n'ayons pas à regretter ta générosité... Allons, dépêchons-nous, maintenant, nous n'avons déjà que trop perdu de temps... Après tout, il n'y a qu'une seule chose qui nous intéresse : le trésor... Quand nous l'aurons, qu'il aille se faire pendre ailleurs...

— En rentrant de notre expédition, nous verrons ce que nous en ferons.

Cette fois, les bandits s'éloignèrent définitivement, au grand soulagement de Peppi qui s'était vu à deux doigts d'une mort certaine. Mais la position du jeune homme n'était pas rose. Dieu sait ce qu'on ferait de lui! Ses liens étaient solides et bien serrés. Il eut beau s'agiter et s'efforcer, il ne parvint pas à se libérer. Et, pendant

ce temps, les autres partaient à la conquête de son trésor. C'était cela qui le rendait fou. Avoir été si près de la fortune et échouer au port. Sans compter que Peppi ne se fiait pas beaucoup aux bonnes intentions du bossu. Il était persuadé que quand l'autre reviendrait, après avoir congédié ses complices grassement payés, il n'hésiterait pas un seul instant à se débarrasser de lui. Malheureusement, que faire?

Il entendit distinctement le bruit d'un moteur, puis le crissement d'un frein sur des roues. Etaient-ce déjà ces messieurs qui revenaient de leur expédition?

— Le trésor n'était pas loin! songea Peppi avec amertume... Dire qu'avec un peu de chance, il aurait pu être à moi.

Une portière d'auto claqua... Des pas précipités se firent entendre, des voix résonnèrent... puis de grands coups ébranlèrent la porte... Peppi, bâillonné selon toutes les règles de l'art, ne pouvait pas répondre... Mais il se réjouit en silence. Ce n'étaient évidemment pas les bandits, car ils n'auraient pas appelé. Alors... peut-être était-ce le salut?

Il entendit encore des appels, puis une voix rude, et qui ne lui parut pas inconnue, commanda :

— Enfoncez la porte et revolver au poing! Au premier signal, tirez!...

La porte vola en éclats. Des hommes se précipitèrent dans la pièce... et à sa joie indicible, Peppi reconnut la figure joviale de son ami, le commissaire Walter Haller.

En un clin d'œil, il fut libéré et sur pied.

— Walter... Est-ce bien toi? Je n'ose croire à tant de chance...

— Bien sûr, imbécile... c'est moi, tu le vois bien...

— Mais comment as-tu fait pour trouver?

— Et les tables d'écoute? crois-tu qu'on les ait inventées pour rien... Nous savons toujours d'où l'on nous téléphone... Et maintenant, dis-moi ce que tu fais ici et comment tu y es.

Peppi raconta son aventure au commissaire qui ouvrit de grands yeux. Il lui fit le récit de son enlèvement, des menaces dont il avait été l'objet.

— Et quels sont tes agresseurs?

— Ah! voilà la question... Je l'ignore absolument, répondit Peppi en mentant avec aplomb. En effet, il vait toujours caché une partie de la vérité à son ami et ne voulait à aucun prix parler du parchemin.

— Et alors, d'après toi, demanda Haller, ils doivent revenir ce soir?

— J'en suis sûr.

— Bien, dans ce cas, nous n'avons qu'à les

attendre! Nous les cueillerons au gîte. Tu vas attendre avec nous.

— Ecoute Walter..., je ne dis pas non..., mais tu sais, il faut que...

— Que quoi?

— Que je sorte un moment... J'ai horriblement faim et soif... Il y avait au moins trois jours que je n'avais pas fait un repas complet, et c'est justement en allant me restaurer que j'ai été attaqué...

— Oui, je vois, tu veux aller manger un morceau...

— C'est cela...

— Eh bien! fais vite et reviens aussitôt... Tu as un petit caboulot à droite en sortant où tu trouveras ce qu'il te faut...

Peppi sortit aussitôt... Il lui restait encore suffisamment d'argent en poche. Il héla un taxi qui passait, se fit conduire dans le centre chez un armurier, acheta un revolver de gros calibre, et remontant aussitôt dans sa voiture, il jeta ce nom au chauffeur :

— Au Kahlenberg...

XV

LE SOLEIL APRÈS UNE HEURE

Le Kahlenberg est une colline qui domine Vienne. Elle émerge, dénudée et rocheuse, d'une magnifique forêt qui avoisine la capitale. Elle est célèbre dans l'histoire de l'Autriche, car c'est là que fut conçue et exécutée la manœuvre qui sauva Vienne, autrefois, de la domination des Turcs. Chaque dimanche, les Viennois vont en foule respirer l'air pur de la forêt, surtout en été. Quelques-uns, épris de sport, tentent à pied l'escalade du Kahlenberg, qui est d'ailleurs le dernier contrefort des Alpes autrichiennes, et d'où l'on a une vue incomparable sur le Danube.

Pour ceux qui aiment leurs aises, on a construit une sorte de funiculaire, chemin de fer à crémaillère, qui amène jusqu'au sommet les voyageurs fatigués ou paresseux. Autant l'endroit est fréquenté le dimanche, autant en se-

maine il est solitaire. On n'y voit guère que quelques touristes étrangers.

Or, Peppi avait eu le temps de réfléchir entre le départ du bossu et l'arrivée du commissaire Haller. Le mot Berg, qu'il avait entendu prononcer par l'un des bandits avait été pour lui une révélation. Il avait compris que le trésor se trouvait sur une colline. Celle qui devait naturellement venir à l'esprit était le Kahlenberg...

Voilà pourquoi il roulait à toute vitesse vers le Wienerwald, d'où partait le funiculaire.

Peppi arriva juste à temps pour sauter dans le petit train.

Peu de temps après il débarquait au sommet même du Kahlenberg.

C'était là qu'allait commencer la partie dangereuse et difficile.

Peppi se remémorait parfaitement la traduction de l'inscription portée sur le parchemin. Il devait trouver un chêne. Il en vit plusieurs, soit par groupes, soit en bosquets, mais il n'en vit aucun isolé. Les recherches étaient d'autant plus difficiles qu'il était obligé d'avancer avec précautions, en se dissimulant le mieux possible, de façon à ne pas être vu par les bandits. Sinon, son compte aurait été réglé tout de suite.

Il commença par faire le tour de la montagne, par le bas. Puis il s'éleva peu à peu. Jusqu'à présent, il n'avait aperçu personne, mais il

était persuadé qu'il ne tarderait pas à rencontrer ses ennemis. Enfin, après plusieurs heures de recherches, il arriva presqu'à la lisière de la forêt. Le danger allait devenir plus grand, car il allait être forcé de marcher à découvert. Le jour commençait à baisser. Peppi calcula qu'il devait être à peu près six heures. Il voulut contrôler sur sa montre, mais les Pülcher avaient dû la lui soustraire. Il tendit l'oreille, attentif au moindre écho, au moindre éclat de voix, mais il n'entendit pas plus les bandits qu'il ne vit de chêne.

Un bruit métallique, assez lointain, le fit sursauter. Il se jeta à terre et rampa dans la direction du bruit, s'arrachant les vêtements et s'écorchant les mains sur le sol rocailleux. Et à une cinquantaine de mètres de lui, il vit soudain un grand chêne isolé et, devant l'arbre gigantesque, il reconnut un des Pülcher en sentinelle. Par bonheur, l'homme lui tournait le dos. Peppi avisa un petit buisson, à quelques pas de l'arbre. Toujours en rampant, il s'y traîna et parvint à s'y cacher. Alors, méthodiquement, il sortit son arme de sa poche, fit passer une balle dans le canon et, prêt à toute éventualité, il explora les alentours.

A une vingtaine de mètres sur la gauche, il vit le bossu et trois Pülcher, armés de pelles et de pioches qui creusaient avec difficultés dans le

sol. Le bossu n'était pas le moins acharné au travail. De loin, Peppi le voyait peiner et ruisseler de sueur.

Au bout de dix minutes, le bossu se releva, s'essuya le front du revers de sa manche.

— Ce ne doit pas être là, dit-il. Nous nous sommes trompés... Voyons, laissez-moi consulter de nouveau le parchemin.

— Dites, chef interrompit l'un des Pülcher, le trou a bien deux mètres de profondeur, je crois qu'il est inutile de creuser davantage... C'est certainement ailleurs.

— Pourtant, reprit le bossu, le parchemin est bien affirmatif... Je ne vois pas d'autre chêne dans les parages... Enfin, il y a quelque chose qui ne colle pas...

Peppi ne perdait pas un mot de leur discussion et riait tout seul de leur déconvenue. Il savait bien, lui, parbleu, pourquoi le bossu ne trouvait rien... L'idiot n'avait vu qu'une chose : le chêne et les trente pas... Mais il y avait encore une condition dont il ne tenait pas compte pour déterminer l'endroit exact... C'était l'ombre projetée par le chêne, sur le sol, mais à une heure de l'après-midi... Et Peppi exultait... Tout n'était donc pas perdu.

Les bandits tinrent un bref conseil de guerre, et, finalement, décidèrent d'ajourner les recherches au lendemain.

Peppi les laissa prendre quelque distance, puis il sortit de sa cachette et les suivit. La petite troupe descendit, par les lacets tortueux, jusqu'à l'orée du Wienerwald et s'enfoncèrent sous les taillis épais. Peppi était sauvé. Il pouvait les suivre sans être vu. Arrivés au pied du Kahlenberg, Peppi les vit monter dans une puissante voiture qui semblait les attendre. Le sort, après l'avoir si longtemps persécuté, semblait lui sourire de nouveau : un taxi en quête de clients, errait dans les parages.

Une minute plus tard, le chauffeur du taxi, stimulé par la promesse d'un bon pourboire, prenait en chasse la limousine.

Ils se dirigeaient du côté de la Schmelz, donc tout était pour le mieux. Dans quelques instants, ils tomberaient dans l'embuscade tendue par Haller, et ce serait la fin de ses tribulations.

Peppi les suivait à une centaine de mètres... Quand il vit l'auto stopper, il donna l'ordre au chauffeur de ralentir.

Des coups de feu éclatèrent. Un des Pülcher tomba et ne se releva pas. L'opération fut menée avec une vigueur remarquable par Haller et ses agents. Dix minutes plus tard, deux des Pülcher étaient ligotés et mis hors d'état de nuire; le troisième était étendu sans connaissance, la poitrine traversée d'une balle. Quant au bossu, il ne figurait pas au tableau de chasse, pas plus

que son quatrième complice : une fois de plus, le bossu avait réussi à s'échapper.

Quand Peppi arriva, tout était terminé.

— Ah! te voilà enfin. Je me demandais où tu avais passé... Tu m'as mis dans une inquiétude mortelle. Je suppose que tu as eu le temps de te ravitailler... Tu vois que...

— Tout à l'heure, Walter, pour le moment, j'ai besoin de dix schillings... Prête les moi, veux-tu...

Haller le regarda sans comprendre et lui donna la somme.

— Attends-moi une seconde, je reviens tout de suite, dit Peppi.

Effectivement, il fut de retour au bout d'une minute à peine.

Il était souriant et paraissait heureux comme un roi.

— Quelle blague viens-tu encore de faire? Et pourquoi avais-tu besoin de cet argent?

— J'en avais besoin pour payer mon taxi, car il ne me restait plus un fifrelin en poche.

— Tu as donc été te promener en taxi?

— Parfaitement.

— Et peut-on savoir où?

— Je regrette, Walter, je ne puis rien te dire encore... Demain, tu sauras.

— Quel garçon mystérieux tu fais, mon pauvre ami... Enfin, garde ton secret pour toi... Dans

tous les cas, je te fais mes excuses et je retire les paroles injurieuses dont je t'avais accablé l'autre soir... Grâce à toi, nous avons fait du beau travail, et nous avons pris un gibier intéressant.

— Réjouis-toi, mon vieux, demain ton nom sera dans les journaux, tu vas devenir célèbre. Et dis-donc, à propos de journaux, toi qui cherchais un sujet sensationnel, je crois que cette fois-ci tu es servi, et que le terrible Bloch va être satisfait.

— Peut - être, répondit mélancoliquement Peppi, mais pas par moi.

— Pourquoi donc?

— Pour l'excellente raison qu'il m'a mis à la porte il y a une semaine.

— Oh! j'ignorais tout cela... Mais est-ce pour cette raison que tu as cet air soucieux?

XVI

PEPPI TRIOMPHE

Peppi savait trop bien pourquoi il était soucieux... Le bossu avait échappé, tout était à craindre... Le Français était un homme tenace, qui n'abandonnerait certes pas ainsi la lutte, et d'autre part, ce n'était pas non plus un imbécile... Peppi se doutait bien qu'il allait réfléchir sur les causes de son échec, et qu'il les trouverait aussi bien que lui.

D'un autre côté, Peppi qui voulait opérer seul, et ne mettre personne dans sa confidence, n'avait qu'une méthode à suivre : il était certain, absolument certain que le bossu serait au pied du chêne, le lendemain à une heure, et que s'il y trouvait Peppi, il n'hésiterait pas à le supprimer sauvagement... Il fallait donc agir par ruse... Voici quel était le plan de Peppi... Il se munirait à tout hasard d'une pelle et d'une pioche, pour le

cas vraiment invraisemblable où le bossu ne serait pas là... Mais il serait là, et accompagné du Pülcher qui s'était échappé en même temps que lui... Peppi se cacherait, comme la veille dans le petit buisson, et attendrait... Il attendrait simplement que les autres eussent mis à jour le trésor, et pendant qu'ils seraient en train de le dénombrer ou de le partager, il les attaquerait par surprise. Il était décidé, lui, à agir brutalement et sans pitié... D'abord, il avait à tirer une vengeance éclatante du bossu, et de plus, il n'avait plus d'espoir que dans le trésor... Avec le trésor, il devenait fabuleusement riche, et alors, à lui la vie large qu'il n'avait encore jamais connue, à lui le bonheur... Le bonheur, pour Peppi, c'était Marie de Waitzenstein, qu'il n'avait pas revue depuis sa mémorable altercation avec le chevalier, mais à laquelle il n'avait pas renoncé...

Peppi, incorrigible rêveur, se représentait volontiers la scène... Il était vêtu de neuf, élégant comme un millionnaire qu'il était... Il sonnait, sans hésitation à la porte du chevalier... C'était Marie qui venait lui ouvrir...

— Victoire, chérie!... Je suis riche... Toutes les difficultés sont aplanies. » Et Marie le regarderait d'un air incrédule... Et Peppi lui expliquerait tout, lui ferait le récit de ses aventures, et Marie tomberait dans ses bras... Peppi imagi-

nait que tout d'un coup le noble chevalier de Waitzenstein apparaîtrait sur le seuil de la porte... Il croiserait les bras, comme la dernière fois, et le regarderait avec hauteur... Peppi le laisserait parler... se laisserait traiter de va-nu pieds et de crève-la-faim, et puis quand l'autre voudrait le chasser, il lui répondrait tranquillement, en le regardant dans les yeux :

— Monsieur le Chevalier de Waitzenstein, vous vous trompez du tout au tout. Moi, Joseph Raitzberg, je possède la petite somme de deux millions de ducats d'or... Savez-vous combien cela représente de schillings d'aujourd'hui?

Alors, l'autre tomberait de son haut... Il prendrait un ton très doux et dirait :

« Oh! mais, dans ces conditions, cher M. Raitzberg, évidemment... »

Et Peppi, pas rancunier, aurait le triomphe modeste, et demanderait immédiatement la main de Marie.

Tel était le beau rêve que poursuivait Peppi, tout éveillé... Mais il ne le tenait pas encore son trésor... il en était loin... et il le savait parfaitement...

Peppi finit par s'endormir... Il se réveilla de bonne heure, et fit ses préparatifs. Il alla emprunter une pelle à l'un de ses amis. Il en profita même pour le taper de quelques schillings en lui promettant de les lui rendre dès le lendemain.

Il refit le chemin de la veille et arriva bientôt au sommet du Kahlberg... Par bonheur, le bossu n'était pas encore arrivé... Son absence confirma les hypothèses de Peppi : ou bien, il avait renoncé à son projet, et alors il devait avoir un motif très puissant, ou bien il ne viendrait que vers une heure, parce qu'il avait fini par comprendre le sens exact du parchemin...

Pour tromper son attente, Peppi avait emporté quelques sandwiches et un flacon d'eau rougie... Il avait vérifié son revolver avec le plus grand soin, et le tenait à portée de sa main, armé et prêt à faire feu...

Le soleil avait dépassé son zénith, quand Peppi entendit un bruit de voix... Il reconnut bientôt le bossu qui gravissait la colline sans se presser, accompagné du Pülcher rescapé...

Il vit le bossu consulter sa montre, mettre bas la veste, et après un bref conciliabule avec son compagnon, repérer un coin du terrain avec deux petites baguettes. Puis les bandits se mirent à l'ouvrage... Le sol était très dur et ils n'avançaient pas très vite... A plusieurs reprises, ils s'arrêtèrent pour se reposer... Mais le trou devait être déjà d'une belle profondeur, car le bossu avait complètement disparu et le Pülcher ne dépassait plus que de la tête... Soudain, Peppi entendit un double cri... Le trésor venait d'être mis à jour, cela ne faisait pas l'ombre d'un

doute... Peppi vit pelle et pioche voler au-dessus du parapet, et l'instant d'après, il vit émerger, lentement, péniblement, les deux hommes soutenant avec effort, une caisse qui paraissait peser un poids formidable... Le visage des deux canailles resplendissait...

Le bossu saisit la pelle et appliqua un coup sec sur le couvercle qui s'ouvrit d'un seul coup, et Peppi crut voir, de loin, scintiller des pièces d'or...

Il vit les deux hommes se pencher avec avidité sur leur trouvaille, échanger quelques paroles vives : pour un peu, ils en seraient venus aux mains... Puis tout s'apaisa, et le bossu fouilla dans la caisse. Peppi le vit retirer une quantité phénoménale de larges pièces jaunes : les ducats... Puis, il se redressa, le bras tendu, et au bout du poing, Peppi distingua une couronne magnifique, scintillante de métaux précieux et de pierreries... Les deux bandits ne se connurent plus de joie... Ils exécutèrent une danse folle autour du coffre... Pour leur bonheur, personne ne se trouvait à proximité — sauf toutefois Peppi — sans quoi, on les eût immédiatement internés...

— Eh bien, vieux frère, dit le bossu, est-ce que tu as perdu ton temps avec moi? Crois-tu que nous allons nous payer une belle vie, maintenant... Tiens, il faut arroser cela!

Et Peppi les vit saisir une bouteille, apportée avec eux, et boire à même au goulot... Quand la joie se fut un peu calmée, le bossu redevint sérieux...

— Tout cela est bel et bien, mais il s'agit de transporter notre trésor, et nous n'y parviendrons jamais tout seuls, et surtout en plein jour?... Nous nous ferions vite remarquer... Voilà ce que je propose... Nous allons recouvrir la caisse avec la terre et les pierres, et nous allons repérer exactement l'endroit, avec une branche de chêne, de façon à retrouver le trésor sans aucune difficulté... Et puis, cette nuit, nous reviendrons le chercher avec des cordes et des courroies... Comme cela, nous pourrons le porter facilement et sans être vus de personne. Qu'en penses-tu?

— Ma foi, répondit l'autre, l'idée me paraît assez raisonnable...

Le bossu reprit sa pelle et jeta quelques pelletées de terre sur la caisse qui disparut bientôt aux yeux de Peppi, les deux compères rajustèrent leurs vêtements et s'éloignèrent en chantant... De temps en temps ils se retournaient, comme pris de méfiance, mais ils ne virent personne, même pas Peppi qui restait prudemment dans sa cachette...

Quand il fut certain que les bandits étaient définitivement partis, il se risqua doucement hors

du buisson... La nuit était presque tombée... Personne ne pouvait le voir... Alors, toujours prudent, il rampa vers l'endroit que signalait une branche de chêne fichée en terre...

— A une heure et demie du matin, se répétait-il mentalement... Ouais, mes bons amis, mais quand vous arriverez, vous trouverez la cachette vide... A présent, le trésor est à moi, et nulle puissance au monde ne saurait m'en frustrer...

Et à son tour, Peppi exécuta un petit pas de gigue...

XVII

LE LÉGITIME PROPRIÉTAIRE DU TRÉSOR

— Et, au fait, non! se dit Peppi, redevenu raisonnable... Pourquoi changer mon plan? Il était excellent... Je laisserai mes bons amis arrimer solidement la caisse, et je les laisserai la charger... Quand ils seront embarrassés et gênés par leur fardeau, alors seulement, j'interviendrai... et je jure bien qu'ils apprendront à me connaître!...

Peppi redescendit tranquillement la colline, se reposa à l'ombre fraîche des grands arbres du Wienerwald, soupa tranquillement dans un petit restaurant à l'entrée de la ville, puis, quand la nuit fut bien obscure, il recommença son ascension... Il reconnut facilement sa propre cachette...

Il entendit au loin sonner minuit, puis la demie, puis une heure...

Il n'avait plus très longtemps à attendre... En-

core une demi-heure, et le trésor serait à lui... Et soudain Peppi fut pris d'une envie folle de voir son trésor, de palper les pièces d'or et de soupeser la lourde couronne fermée... Il ferait vite et remettrait tout en place... Les bandits n'y verraient rien...

Sa raison s'insurgea... Il hésita... se dit qu'il allait commettre une grave imprudence... Mais sa raison fut vite vaincue par sa curiosité... Il se coula hors de sa cachette et arriva au petit monticule de terre et de pierres sous lequel reposait son trésor... Et Peppi, émerveillé, ne se lassait pas de toucher les ducats pesants, dont le contact le ravissait, de faire sonner les pièces l'une contre l'autre avec un bruit enchanteur... Quelle musique splendide!... Il y avait bien les deux mille ducats... Quel poids cela pouvait-il représenter?

Bah!... il ferait plusieurs voyages... Et Peppi de recommencer à rêver... Avec Marie, il ferait un beau voyage... Ils mèneraient une existence fastueuse... On rachèterait les terres du chevalier de Waitzenstein. Ce serait sa façon, à lui, Peppi, de se venger des dédains du gentilhomme.

Par curiosité pure, Peppi voulut se rendre compte du nombre de pièces qu'il pourrait emporter en une seule fois... Il les comptait soigneusement... Comme elles étaient lourdes!... La lune se reflétait agréablement sur chacune d'elles

et semblait animer l'effigie... Tiens, au fait, de quelle époque étaient-elles donc? 16...

Peppi n'eut pas le temps d'achever de lire... Il venait de se sentir brusquement saisi à la nuque par une main de fer et projeté à la renverse, en même temps que la lueur d'une lame de poignard luisait devant ses yeux... Il ouvrit la main, les beaux ducats tombèrent sur le sol et sonnèrent tragiquement... Peppi sentit son sang se glacer dans les veines... Il haletait, la poitrine écrasée par le genou puissant du bossu, qui le regardait de son œil unique où il semblait avoir amassé la haine du monde entier...

—Ah! voleur!... C'est toi... encore toi!... Mais il est dit que je te trouverai toujours sur mon chemin!... Tu voulais t'emparer de mon bien... Oui... je comprends... Les beaux ducats plaisaient aussi à Monsieur... Mais ils sont à moi... et je ne me laisse pas dépouiller aussi facilement, blanc-bec!... Hans, viens ici, et donne-moi un coup de main...

La poigne formidable du Pülcher s'abattit sur l'épaule du jeune homme, qui poussa un cri de douleur, et l'immobilisa complètement... Alors, l'œil du bossu fulgura... Il leva le bras, lentement, cherchant bien l'endroit où il allait frapper... Peppi ferma les yeux... C'était fini... Il fit une courte prière, prononça une dernière fois le nom de Marie... Un coup de feu lui siffla aux

oreilles... Il rouvrit les yeux, étonné que la mort mît si longtemps à venir... Puis il vit le bossu lâcher son poignard, et prendre la fuite en soutenant, de sa main droite, la gauche tout ensanglantée... Immédiatement son acolyte lui emboîta le pas, et tous deux disparurent dans la direction du Wienerwald...

Peppi n'en croyait pas ses yeux... Il était vivant, c'était là l'essentiel... D'un geste machinal, il brossa son veston maculé, et soudain fit un bond de côté... Une ombre gigantesque se profilait sur le sol éclairé par la lune d'argent... Un homme de haute stature surgit devant lui... Peppi distingua, sous le chapeau aux larges ailes, un visage énergique, des traits durs et des yeux flamboyants... L'homme tenait à la main un revolver encore fumant... Il marcha sur Peppi en dirigeant le canon de son arme contre le jeune homme...

— Haut les mains! fit une voix impérieuse.

Et Peppi obéit aussitôt...

— Pas un mot, pas un geste! reprit l'homme en mauvais allemand, ou bien, je tire...

Peppi le regardait terrorisé, se demandant d'où l'étranger pouvait bien sortir... Il y eut un long silence, puis l'homme abaissa son arme, et, sur un ton moins rude, demanda à Peppi :

— Pourriez-vous me dire ce que vous faites ici, à cette heure?

Peppi avait repris son sang-froid. Il supposa que l'homme était un troisième larron qui avait voulu dépouiller son complice, le bandit...

Il répondit, très calme :

— D'abord, qui êtes-vous, Monsieur?

— Peu importe mon nom, il ne vous apprendrait rien de nouveau. Qu'il vous suffise de savoir que je suis le légitime propriétaire du trésor que voici.....

XVIII

L'UNIQUE AYANT DROIT

La foudre serait tombée aux pieds de Peppi qu'il n'aurait pas été plus abasourdi.

Sur le moment, il se contenta de répéter, d'un air égaré :

— Le propriétaire... le propriétaire légitime!

— Mais oui, Monsieur... Cela semble vous étonner...

— Il faut avouer qu'il y a un peu de quoi... En fait de propriétaire, je croyais en connaître un dont les titres paraissent suffisamment établis...

— Ah! je serais curieux de le connaître également...

— C'est bien facile... il est devant vous... Ma chétive personne, tout simplement...

— Vous! fit l'étranger...

Il commença par regarder Peppi d'un air indé-

finissable, puis il partit d'un éclat de rire puissant qui résonna étrangement dans la nuit...

C'était un spectacle digne de tenter le pinceau d'un Goya ou le burin d'un Callot : deux personnages, dont l'un rit à gorge déployée et l'autre semble plongé dans la plus grande perplexité, sur un sommet dénudé et désolé, devant une fosse largement ouverte, dans le fond de laquelle le rayon blafard de la lune fait scintiller de l'or et des pierreries...

Enfin, le géant retrouva son sérieux.

— Monsieur, je vous dois une explication, je le vois bien, et je vous la donnerai avec preuves irréfutables à l'appui, mais ce serait une histoire qui nous entraînerait un peu loin, et je crois qu'il y a un travail plus urgent à accomplir... Il faut emmener ce trésor loin d'ici. Tel qu'il est, à ciel ouvert, il n'est pas en sûreté... Tout seul, je ne pourrai jamais y arriver... Vous voudrez donc bien m'aider et je vous promets, pour votre peine, une récompense royale...

— Vous êtes extrêmement bon, fit Peppi sur un petit ton pointu, mais, voyez comme les choses sont parfois bizarres, j'allais justement vous faire la même proposition; car enfin, j'estime que le seul propriétaire du trésor, c'est moi et nul autre, quand ce ne serait que par droit d'invention... En effet, le trésor a été découvert par moi, grâce à moi... Et sans moi, il attendrait

sans doute longtemps encore qu'on vienne le sortir de sa cachette...

— Jeune homme, vous êtes dans l'erreur la plus complète, et je me charge de vous le démontrer... Dans tous les cas, ce n'est pas en discutant inutilement ici, dans la nuit, que nous arriverons à un résultat... Nous ne pouvons laisser ces richesses à découvert et exposées à la convoitise de qui vous savez... D'ailleurs, le temps se couvre... Nous n'avons qu'à nous hâter si nous ne voulons pas être trempés jusqu'aux os...

Peppi hésita encore... Il lui semblait monstrueux d'être frustré de son bien, acquis au péril de sa vie, au moment où ses efforts allaient être enfin récompensés. Mais il se rendit compte que, dans tous les cas, l'étranger avait raison... Il accepta donc de l'aider, et tous deux se mirent en route, se relayant à tour de rôle pour porter la lourde caisse... La pluie commençait à tomber et rendait la marche plus difficile encore... Enfin ils arrivèrent à l'orée du Wienerwald, et se reposèrent quelques instants...

Peppi aurait bien voulu entamer la discussion à ce moment; mais, toute réflexion faite, il se dit que le moment était mal choisi... Après tout, il ne savait pas qui était l'étranger, et, sans le juger de la même trempe que le bossu, il était possible qu'il fût également un aventurier... Et

en cas de lutte, Peppi aurait certainement eu le dessous... Il continuèrent donc leur marche sous le bois touffu... L'étranger semblait inquiet et tressaillait au moindre craquement de branche... Il se retournait sans cesse... Quand ce fut à son tour de porter la caisse, il pria Peppi de veiller attentivement et de se tenir prêt à faire feu à la moindre alerte. Comme Peppi paraissait s'étonner de son inquiétude, il expliqua :

— Ce maudit bossu a pris la fuite, mais il est parfaitement capable de nous guetter en route, et de nous tuer sans hésitation... Si vous le connaissiez comme moi...

— J'en sais déjà quelque chose, répondit le jeune reporter... Voilà deux fois au moins que je suis sur le point d'être sa victime... A ce propos, Monsieur, je vous dois des remerciements...

— Inutile d'en parler... Ce sera à charge de revanche...

Enfin, après un long parcours, ils virent briller quelques lumières à travers les arbres...

— Enfin, dit Peppi, nous arrivons sur la grande route... Heureusement, car je commence à être fatigué... Dans quelques minutes, nous serons aux portes de la ville et nous trouverons un véhicule...

L'instant d'après, ils étaient sur la route goudronnée... A cent cinquante mètres de là, ils

aperçurent une station d'automobiles... Tout allait pour le mieux...

C'est alors que Peppi jugea bon de reprendre la question qui lui tenait tant à cœur, et à juste titre...

— Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'il serait peut-être bon de mettre les choses au point?

— Si vous y tenez, fit l'étranger... Pourquoi pas?... Je ne suis ni un voleur, ni un bandit, comme cet infâme bossu, et je suis prêt à vous donner les preuves de ma bonne foi... La caisse m'appartient de droit, car...

L'étranger n'acheva pas la phrase commencée...

— Canaille! s'écria une voix dont les accents connus firent tressaillir Peppi, canaille, la caisse est à moi!...

En même temps, une ombre bondissait du bas côté de la route, et Peppi vit briller une lame...

Sous le choc, l'étranger vacilla, et tomba sur les genoux... Peppi avait laissé tomber la caisse et saisi son revolver... Sans hésiter, il fit feu sur leur agresseur, en s'écriant :

— Cette fois, tu vas payer, misérable!...

Mais un ricanement infernal lui répondit. Peppi s'élança, poings en avant, mais sa main ne rencontra que le vide, et le bossu disparut dans la nuit obscure... Une fois de plus, il avait réussi à se soustraire au châtiment...

— La crapule! fit l'étranger en respirant profondément, je crois qu'il m'a touché. Vous voyez combien j'avais raison de me méfier...

Attiré par la détonation, un taxi arrivait... Peppi se fit aider par le chauffeur pour charger la précieuse caisse, puis il soutint son compagnon, qui semblait sur le point de défaillir, et donna sa propre adresse au chauffeur...

Dans la voiture, l'étranger s'était affalé sur les coussins. Il était fort pâle et se comprimait le côté gauche avec la main...

Peppi abaissa la vitre et ordonna au chauffeur d'accélérer, puis il s'enquit de l'état du blessé.

— Souffrez-vous? lui demanda-t-il avec sollicitude...

— Oui, répondit l'autre; je ne crois pas que la blessure soit très dangereuse, mais je perds beaucoup de sang... Ah! que ce bandit ne me tombe jamais sous la main!...

La voix de l'étranger avait pris une intonation sourde qui ne plut pas beaucoup à Peppi... Il comprit que la blessure devait être sérieuse.

— Ne parlez pas, dit-il, cela vous fatigue... Je vais vous emmener chez moi, et j'irai chercher un médecin... D'ailleurs, nous voici arrivés...

Peppi commença par décharger la caisse et la monta jusqu'au deuxième étage, puis il porta presque l'étranger, qui ne gravissait les marches qu'au prix des plus grandes difficultés... Il était

temps... L'un et l'autre étaient à bout de forces...

Le jeune homme tourna rapidement la clef dans la serrure... Quelle ne fut pas sa surprise, en entrant, de trouver son salon illuminé. Instinctivement, il sortit son arme... Mais il la remit immédiatement dans sa poche, car le visiteur inattendu n'était autre que Haller...

— Enfin, tu arrives... J'avais peur...

— Chut! fit Peppi, j'amène un blessé avec moi... Viens me donner un coup de main pour l'étendre...

Haller, fort étonné, se précipita... L'homme était très lourd, mais, à eux deux, ils le déshabillèrent facilement et l'étendirent sur le lit de Peppi... Haller examina la blessure. Elle paraissait profonde, mais il était incapable de dire si la lame avait atteint un organe essentiel. L'étranger était d'une pâleur cadavérique et respirait faiblement...

— Hum! fit Haller, c'est dans la région du cœur... Je vais descendre et téléphoner immédiatement à un médecin...

Le blessé ouvrit les yeux et sourit avec amertume...

— Epargnez-vous cette peine, Monsieur. Je me rends compte que c'est parfaitement inutile... Nul médecin ne peut plus rien pour moi... Je suis perdu... Je le sens bien... Ce bandit m'a frappé à mort... Non, non... je sais ce que je dis...

Donnez-moi plutôt à boire, j'ai la gorge en feu...

Après que l'étranger eut étanché sa soif, il reprit :

— Avant de mourir, il me serait agréable de savoir que je serai vengé...

— Je suis commissaire de police, interrompit Haller, et je vous promets que je n'épargnerai rien pour rechercher le coupable!

— Eh bien, Monsieur le Commissaire, veuillez noter que mon meurtrier est un de mes compatriotes, un nommé Dupont... Il vit chez une certaine Mme Prigoda, 19 Neubergstrasse... sous le nom de Grün...

Le blessé avala une autre gorgée d'eau et, se tournant vers Peppi, il lui dit :

— Je vous avais promis une explication, je vais vous la fournir, si Dieu m'en donne la force. Mais avant tout, laissez-moi vous remercier... Ce n'est pas votre faute si vous n'avez pas pu me sauver.....

XIX

LA COURONNE DE JEAN SOBIESKI

— C'est une longue histoire, reprit le mourant, et je souhaite pouvoir vous la raconter jusqu'au bout... Dans tous les cas, je vous déclare, dès maintenant, Monsieur, qu'il n'y a plus qu'un propriétaire légitime de la caisse, et c'est vous, car je ne laisse point d'héritier...

« Et maintenant, écoutez-moi... Je suis Français, âgé de cinquante ans. Mon nom est Henri Cartier. Jusqu'à l'année dernière, j'exerçais la profession de capitaine au long cours... Je commandais, dans les derniers temps, un cargo mixte, nommé *Anne-Marie*.

« Ce navire assurait un service régulier entre Marseille et Valparaiso. Nous transportions de tout, mais principalement des produits alimentaires, des céréales, du café, du cacao et des viandes frigorifiées... Nous faisions naturelle-

ment escale un peu partout, et nous séjournions assez longtemps dans chaque port, de façon à prendre le plus de fret possible...

« Il y a un an environ, c'était mon avant-dernier voyage avant de prendre ma retraite, je me trouvais immobilisé à Buenos-Aires, où nous attendions un chargement considérable de maïs et de viandes de conserve... En me promenant sur le Paseo Colon, je fus abordé tout à coup par un homme en haillons, ayant l'allure d'un vieux matelot, qui baragouinait un français mélangé de sabir... Il me dit qu'il était Polonais et que, débarqué à la suite du désarmement de son navire, il était dans la misère la plus complète... Il n'avait, dit-il, pas absorbé la moindre nourriture depuis trois jours... Il portait une caisse d'aspect bizarre, paraissant très ancienne, et qui devait, en tout cas, peser horriblement lourd, car le pauvre vieux chancelait sous son poids... Il me proposa de me vendre sa caisse pour acheter un peu de nourriture... Il en voulait cinq piastres... J'ai toujours préféré passer pour un imbécile plutôt que pour un cœur insensible... Je lui tendis un billet de dix piastres... L'homme se confondit en remerciements, et me raconta alors une histoire extraordinaire, que j'écoutai patiemment :

« — Cette caisse, me dit-il, est tout ce qui me reste, et, sans les circonstances actuelles, je

n'aurais jamais consenti à m'en séparer... Elle est très ancienne et je ne pourrais même pas vous dire de quand elle date... Tout ce que je sais, c'est qu'elle me vient de mon grand-père, qui lui-même la tenait de son grand-père... Cette caisse que je viens de vous vendre peut vous rapporter des millions...

« Je ne pus m'empêcher de sourire devant cette affirmation du vieux marin, mais il insista:

« — Parfaitement, Monsieur, des millions!...

« — Mais alors, lui dis-je, pourquoi vous en séparer?... Vous pourriez peut-être en tirer davantage, en faisant la preuve de ce que vous avancez...

« — Non, répondit le Polonais... Je suis trop vieux... et, de plus, je suis malade. Je sais très bien que je ne reverrai jamais mon pays, de sorte que je n'en profiterai pas... Alors, autant que ce soit vous qui avez été charitable et bon avec moi...

« A quelques jours de là, je rencontrai de nouveau le vieux matelot. Il paraissait encore plus mal en point, et j'appris effectivement qu'il était entré à l'hôpital, le lendemain de cette rencontre, et que les médecins l'avaient condamné.

« Les seuls témoins de mon emplette avaient été les trois personnages suivants : d'abord, François Grison, mon second; Martial, le mécanicien de l'*Anne-Marie,* et enfin le bossu, Dupont,

qui remplissait à bord les fonctions de major-dome... Tous trois m'avaient beaucoup plaisanté au moment où j'avais acheté la caisse, et à plusieurs reprises m'avaient parlé des millions que je devais récolter un jour... Naturellement, je n'avais pas pris au sérieux les histoires du vieux Polonais, et j'avais rangé la caisse dans un coin de ma cabine... Deux ou trois fois, je surpris, pendant la traversée de retour, soit Martial, soit le bossu, en train de lorgner ma caisse... Ils devaient chercher un moyen de l'ouvrir... Mais, comme je n'attachais nulle importance à mon acquisition, je ne leur fis même aucune observation...

« J'avais complètement oublié ma caisse, quand, peu de jours avant de toucher à Marseille, mes trois compagnons revinrent sur le sujet avec un peu plus d'insistance que d'habitude... Je me promis alors, quand j'aurais des loisirs, d'étudier la question d'une manière plus approfondie. Après tout, je ne risquais rien, et si, par un hasard miraculeux, l'histoire du vieux avait quelque fondement, eh bien! tant mieux! Quoique, à vrai dire, je n'avais pas besoin d'argent...

Le blessé soupira :

— Vous voyez d'ailleurs à quoi mène la cupidité... à crever seul en pays étranger! J'aurais mille fois mieux fait de rester tranquille! Je dois

dire que si je suis venu à Vienne, ce n'est pas précisément pour m'y livrer à la chasse au trésor... J'avais une bonne raison de le faire, comme vous allez en juger...

« A peine étions-nous amarrés, que Grison, Martial et le bossu disparurent brusquement. Je constatai qu'ils avaient emporté ma caisse, ce qui ne m'émut pas outre mesure, mais il y avait quelque chose de plus grave : ils s'étaient également emparés des fonds du navire dont j'étais comptable, et qui s'élevaient à une centaine de mille francs...

« Comme le vieux Polonais avait raconté, devant eux, que le trésor devait se trouver à Vienne ou dans les environs, je ne doutai pas un seul instant que mes voleurs eussent pris le chemin de la capitale autrichienne... d'autant plus que je savais que Grison possédait ici une parente éloignée... Enfin, tous trois, à force d'avoir navigué et bourlingué un peu partout, parlaient assez convenablement diverses langues, et entre autres l'allemand...

« Or le vol dont mon armateur avait été victime me tenait à cœur... J'en supportai ma part, bien entendu. J'étais donc résolu à retrouver mes voleurs, et à récupérer, le cas échéant, ce qu'ils n'auraient pas eu le temps de dépenser... Entre temps, l'histoire de la caisse m'était revenue en tête... Le vieux avait parlé d'un roi Sobieski, ou

un nom de ce genre... Je me dirigeai donc à mon tour sur Vienne, et vous voyez que mon instinct ne m'avait pas trompé... J'appris incidemment la mort de Grison, puis celle de Martial... Le seul espoir qui me restait était de retrouver Dupont... J'eus la chance de l'apercevoir un matin, rôdant dans les bas quartiers de la ville... J'eus bien soin de ne pas l'aborder, et je le suivis assez longtemps, jusqu'à ce que je finisse par découvrir l'endroit où il habitait. J'aurais pu, évidemment, le faire arrêter tout de suite, pour vol, et si je l'avais fait, je ne serais probablement pas en train d'agoniser... Mais je me disais que, si Dupont était arrêté, je perdais toute chance de retrouver le trésor, — car j'avais fini par y croire, moi aussi... Je n'avais qu'un moyen: surveiller de près Dupont et me laisser conduire par lui, quand il aurait repéré la cachette...

« Vous ne pouvez vous imaginer avec quelle patience je l'ai épié et espionné... Je l'ai vu plus d'une fois entrer dans cette maison... Enfin vint le jour où il déterra le trésor au sommet du Kahlenberg... J'ai été le témoin de vos exploits, et des siens... Il ne me restait plus qu'à intervenir au bon moment pour rentrer en possession de mon bien... Vous devez comprendre maintenant mon étonnement, quand je vous ai entendu affirmer, avec une sincérité évidente, que le tré-

sor vous appartenait... Il est d'ailleurs à vous, à présent...

« Monsieur le Commissaire, vous trouverez dans mon portefeuille mes papiers d'identité et mon passeport en règle... Vous pourrez vérifier une partie de ce que je viens de vous dire... Vous y trouverez aussi une somme d'argent assez importante... Je vous demande de remettre mes papiers au Consulat de France... Quant à l'argent, vous en ferez deux parts : l'une, la plus petite, servira à payer mes obsèques; quant à l'autre, vous la remettrez à une société de bienfaisance...

« En ce qui concerne le trésor, il est à vous en toute propriété, jeune homme, et je souhaite que vous puissiez en profiter longtemps... Les pièces d'or représentent déjà une petite fortune; je ne sais pas à quoi cela peut correspondre dans votre monnaie, mais... à beaucoup, c'est certain. Quant à la couronne, c'est une pièce unique au monde et d'une valeur inappréciable... Elle est en or massif et pèse un poids colossal... Elle est pavée de brillants d'une grandeur et d'un éclat incomparables, sans compter les milliers de perles, de rubis, d'émeraudes et de saphirs qui la constellent... Je n'exagère pas en disant qu'elle vaut, au bas mot, vingt millions de francs. Tout cela est à vous... Et maintenant, Messieurs, lais-

sez-moi me recueillir et me préparer à mourir en paix... Je sens que la fin approche... »

Le capitaine Cartier se tut... Quelques instants plus tard, il fit quelques mouvements désordonnés... Ses lèvres s'agitèrent, mais il n'en sortit qu'un faible râle... Il était mort... Peppi, pieusement, lui ferma les yeux et récita une prière...

XIX

LE CHATIMENT

Les deux amis étaient violemment émus par la fin tragique du capitaine... Ils restèrent un long moment silencieux. Peppi, plus sensible, avait les yeux rouges...

Haller, le premier, rompit le silence.

— Pauvre type, dit-il enfin, au moins celui-là était un honnête homme... Il n'avait pas mérité de finir ainsi...

— Qu'allons-nous faire à présent?...

— Je m'en charge... Je suis habitué à ces choses-là, mais tu peux te vanter d'avoir de la chance que je me sois trouvé ici à point nommé... Seul, tu aurais pu avoir les pires ennuis... Je vais prendre les mesures qui s'imposent et m'arranger pour que tu ne sois inquiété en quoi que ce soit... Je suis fonctionnaire assermenté et ma déclaration suffira pour te mettre hors de cause... Par ailleurs, mon cher ami, toutes mes

félicitations... Te voilà riche et richissime à présent...

— Pas encore, fit Peppi... En attendant, je crois qu'il me reste trois schillings pour arriver à la fin du mois...

— N'est-ce que cela, fit Haller en souriant...

Il ouvrit son portefeuille et tendit à Peppi une coupure de cinq cent schillings... On peut bien prêter à un millionnaire!

Peppi remercia avec effusion et tomba dans une profonde rêverie...

— Oui, dit-il, je suis riche et, pourquoi le cacher? j'en suis fort heureux, mais j'aurais volontiers fait abandon de cette fortune pour pouvoir conserver la vie du malheureux Cartier... Enfin, son destin était marqué... Je crois qu'il serait bon de procéder à l'inventaire... qu'en penses-tu, Walter?

Dans les poches et le portefeuille du mort, Haller trouva une somme d'argent importante en billets de la Banque de France : environ une trentaine de mille francs... Les papiers de Cartier étaient en règle, ainsi que son passeport. Il trouva également une photographie jaunie représentant une femme jeune et jolie en costume d'Arlésienne.

— Sa mère, sans doute...

Pendant ce temps, Peppi avait traîné la lourde caisse dans le petit salon... Elle était identique

à celle qui avait coûté la mort à Grison, au brocanteur Finkelstein et au professeur d'histoire; mais comme elle était ouverte, on ne risquait plus rien à la manipuler...

Le cœur battant, Peppi en souleva le couvercle... Il y trouva un nombre considérable de larges et épaisses pièces d'or, frappées d'une effigie inconnue; puis, lentement, religieusement presque, il sortit la couronne historique du libérateur de son pays, car c'était la couronne de Jean Sobieski... Haller et Peppi ne purent retenir un cri d'admiration : la couronne, énorme, pesante, était entièrement en or..., le bandeau était pavé de brillants magnifiques, d'une grandeur et d'une eau extraordinaire... Les branches de la couronne étaient serties de perles de la grosseur d'une noisette, toutes égales en dimensions et en orient... et de rubis d'un rouge sombre... Une croix de saphirs birmans surmontait le tout... Pour un instant, Haller et Peppi se crurent transportés au pays de Golcondo...

— Je comprends, dit le jeune homme, pourquoi la lutte a été si âpre et si féroce : les richesses rendent les hommes méchants...

— Libre à toi d'y renoncer, fit ironiquement observer le commissaire. Mais ce n'est pas tout, Peppi, regarde, au fond de la caisse, il y a un parchemin avec un énorme sceau rouge...

Peppi le lui passa ;

— Tiens, toi qui as débuté en Pologne, tu pourras traduire le document.

Haller lut à haute voix et presque couramment :

« *Moi, Jean Sobieski, troisième du nom, Roi de Pologne par la grâce de Dieu, je déclare et j'atteste par le présent acte que je livrerai demain, avec l'aide et l'appui de mon allié, le duc de Lorraine, et de mes chevaliers aux armures ailées, un combat décisif aux Turcs et autres infidèles qui luttent sous la bannière ornée du croissant de leur chef exécré, le Sultan Soliman. Les infidèles nous sont de beaucoup supérieurs en nombre et l'issue du combat est incertaine, bien que j'aie foi en l'aide Dieu.*

« *J'affirme ici ma volonté inébranlable que, si je viens à mourir, il ne faut pas que ma couronne tombe aux mains des Turcs. Dans cette intention, j'ai fait faire deux caisses identiques. Dans l'une sera placée ma couronne et mon trésor de guerre et cette caisse sera enterrée au sommet du Kahlenberg. Quant à l'autre, elle contiendra les indications qui permettront de la retrouver facilement.*

« *Si celui qui retrouvera ma couronne est un Polonais, son devoir est de la ramener dans notre patrie bien-aimée.*

« *Kahlenberg, mai* 1683.

« Jean Sobieski. »

— Oh! fit Haller..., quelle trouvaille... Rien que pour ce document, des musées et des gouvernements payeraient des millions... Quant à la couronne, sa valeur marchande, déjà considérable, est au moins décuplée par l'intérêt historique qui s'y rattache... On se disputera pour te l'acheter, crois-moi...

Quand Peppi put prononcer une parole, ce fut pour rappeler à son ami que le cadavre du capitaine Cartier était dans la pièce voisine et qu'il fallait prendre les mesures nécessaires...

— Je ne l'ai pas oublié, mon cher, mais vois l'heure qu'il est : trois heures et demie du matin... Tu penses bien que nos bons bureaucrates sont encore couchés... Rien à faire jusqu'à neuf heures... Tous les bureaux sont fermés... Par contre, nous pouvons nous charger d'une besogne utile et que nous avons promis d'accomplir... Il s'agit de capturer ce misérable chenapan de bossu et de le mettre hors d'état de nuire dorénavant... Tu as entendu les indications précises qu'il nous a données... Nous allons le cueillir au nid... J'ai ma voiture qui attend en bas... Dans cinq minutes, nous serons dans la Neubergstrasse...

En effet, quelques instants plus tard, la voiture du commissaire stoppait devant la maison meublée tenue par la veuve Prigoda...

C'était un immeuble bas et noirci par les ans,

d'aspect rébarbatif... Haller descendit et sonna... On fut long à répondre... Haller insista... Une fenêtre finit par s'ouvrir au premier étage, encadrant la silhouette d'une vieille sorcière en camisole et bonnet de nuit, qui se mit à proférer des injures avec un affreux accent tchèque...

Mais Haller mit rapidement un terme à ses imprécations en déclinant sa qualité... Le ton de la vieille se radoucit sur le champ. Elle descendit rapidement, ouvrit la porte et demanda ce que désiraient ces Messieurs...

— Parler à M. Grün... Est-il là?

— Non, il n'est pas rentré...

— Eh bien, conduisez-moi tout de suite à sa chambre, je vais y perquisitionner...

La pièce était vide. Haller ne trouva qu'une misérable valise dans un coin, qui contenait du linge de rechange...

— Bien, fit Haller, sortons de ce bouge, nous allons attendre le retour de notre gibier dehors, dans ma voiture...

Mais Peppi paraissait soucieux...

— Qu'as-tu donc? demanda Haller... Est-ce le poids de tes nouvelles richesses qui t'accable déjà?

— Non Walter, c'est beaucoup plus grave que cela... Je viens d'être pris d'un terrible pressentiment..., retournons vite à la Kartnerstrasse... Je ne suis pas tranquille..., je suis sûr que le

bossu va tenter, une fois de plus, de s'introduire chez moi... Il connaît le chemin... Il va jouer sa dernière carte et essayer de me voler la couronne... Qui sait s'il n'y est pas déjà?

Haller réfléchit.

— Tu as peut-être raison... Dans tous les cas, la chose est possible... Attends une seconde, je vais donner des ordres et ensuite nous allons retourner chez toi...

Avec la voiture, ils furent en une minute au poste de police le plus proche. Haller se fit reconnaître et téléphona à la Direction centrale pour faire envoyer des hommes et tendre une souricière aux abords de la maison de la veuve Prigoda. Il donna l'ordre d'arrêter par tous les moyens le bossu et recommanda de tirer sans hésitation, à la moindre résistance... Puis, tranquillisé, il reconduisit Peppi...

— Dépêchons-nous, dit Peppi, avec ce monstre, il faut s'attendre aux plus dangereuses surprises...

Haller voulait monter directement...

— Une seconde, fit Peppi, passons d'abord dans la cour..., tu sais que mes fenêtres y donnent... Comme cela, nous verrons bien s'il y a de la lumière...

Il y en avait, effectivement... Le bossu n'avait pas perdu de temps...

L'arme au poing, les deux amis montèrent ra-

pidement... Peppi ouvrit brusquement la porte. Le salon était éclairé... Au moment précis où ils franchissaient le seuil, ils aperçurent le bossu qui, la couronne de Sobieski sous le bras, bondissait vers la fenêtre grande ouverte...

— Halte, hurla Peppi, halte ou je tire...

Une bordée d'injures lui répondit... Tout en se rapprochant de la fenêtre, le bandit fit le geste de porter la main à sa poche. Alors, sans hésiter, Peppi tira... et manqua le bossu...

L'autre poussa un cri de triomphe, fit une grimace horrible et enjamba prestement la barre d'appui.. Au même instant retentit un deuxième coup de feu. C'était Haller qui avait tiré... Mieux entraîné, le commissaire ne manqua pas son but... On entendit un cri déchirant et, une seconde plus tard, le bruit mat d'un corps s'écrasant sur le pavé... Quand ils arrivèrent dans la cour, le bossu, les reins et la colonne vertébrale brisés, gisait inerte dans la cour... Dans sa chute, il n'avait pas lâché la couronne : il fallut l'arracher de sa main crispée qui la serrait farouchement...

« Le diable ait son âme », telle fut l'oraison funèbre du monstre.

.....

Vers neuf heures, Haller fit les démarches et accomplit les formalités d'usage et Peppi put

enfin prendre un repos qu'il avait bien gagné...

Haller prit congé et demanda à Peppi de venir le voir le plus tôt possible, mais sans lui fixer de délai, à son bureau, pour régulariser tout ce qui pouvait être encore pendant... Le lendemain matin, Peppi fit son apparition chez le commissaire...

— Salut, milliardaire! s'écria le commissaire en voyant arriver son ami, j'ai le plaisir de t'annoncer que tout va très bien... Personne ne te causera le moindre ennui et tu pourras jouir en paix de ta fortune sans que qui que ce soit songe à t'en contester la propriété... Tu es, désormais, l'héritier de la couronne de Pologne... A quand ton sacre?...

— A bientôt j'espère..., mais il sera au champagne, répondit le jeune homme en riant de bon cœur... Je puis, dans tous les cas, t'affirmer que je suis plus heureux que ne peut l'être un roi..., car j'espère pouvoir réaliser un projet qui m'est cher...

— Tiens, tiens..., tu m'avais toujours caché cela... Et, ton projet..., est-il blond ou brun?

— Entre les deux, mais il est ravissant, c'est tout ce que je puis te dire et j'espère pouvoir te faire faire sa connaissance sous peu... Seulement, ce qu'il faut d'abord, c'est que je réalise ma fortune...

— Oh, je pense que cela ne te sera pas très

difficile... Rien qu'avec les ducats, tu peux déjà vivre pendant pas mal de temps... Quant à la couronne, sois bien tranquille, avant peu, on te suppliera pour consentir à la vendre...

— A ce propos, Walter, je te serais reconnaissant de bien vouloir observer le silence sur mon aventure aussi longtemps que possible... Je sais bien qu'il est difficile de tenir la chose secrète trop longtemps..., mais j'aurais besoin de quatre ou cinq jours encore...

— Et pourquoi, s'il-te-plaît... C'est un nouveau secret?

— Exactement..., mais c'est le dernier...

XXI

SATISFACTION D'AMOUR-PROPRE

Le commissaire promit tout ce que voulut Peppi...

L'après-midi, Peppi rentra chez lui et s'enferma toute la journée. Le lendemain, il en fit autant... Entre temps, il avait loué un coffre dans une banque — c'était bien la première fois de sa vie — et y avait déposé la précieuse couronne...

Bien qu'il n'appartînt plus à la rédaction de la *W.Z. am A.*, Peppi considérait qu'il était toujours redevable à M. Bloch de l'article sensationnel que ce dernier lui avait réclamé en vain... Il avait conservé les premiers feuillets du reportage dont il avait tant attendu et qui avait contribué à le faire congédier...

Peppi le relut attentivement, puis s'assit à sa table et écrivit la suite... Enfin, quand tout fut

terminé, il rangea soigneusement les nombreuses feuilles couvertes de sa haute écriture et les réunit sous une couverture grise sur laquelle il moula en ronde, de sa plus belle écriture, le titre suivant : « La couronne de Jean Sobieski »... Ensuite, il s'habilla et se présenta, vêtu de neuf, à la rédaction du journal...

Il fut accueilli par des cris de joie et des exclamations...

— Oh! oh!... Quel élégance, Monseigneur!... Tu est mis comme un prince!... Aurais-tu, par hasard, fait un héritage?...

Peppi eut un sourire énigmatique...

— Peut-on voir le patron?

— Probablement... A cette heure, il est toujours là..., mais ne t'avait-il pas mis à... la porte?...

— Si...

— Alors?... Tu ne dois pas ignorer qu'il ne reprend jamais les gens dont il s'est séparé...

Peppi eut un deuxième sourire, tout aussi énigmatique que le premier...

— Oh! je ne viens pas pour lui demander de me rembaucher...

Quelques minutes plus tard, le petit groom vint annoncer que M. le Rédacteur en chef aurait le plaisir de recevoir dans un instant M. Joseph Raitzberg...

Peppi pénétra dans le grand cabinet directorial, son manuscrit sous le bras... M. Bloch trônait derrière son bureau ministre encombré de mille paperasses... Il eut un geste protecteur en apercevant son ancien collaborateur...

— Monsieur Raitzberg..., quel bon vent vous amène? Qu'y a-t-il pour votre service? J'ai l'habitude de recevoir tout le monde et, bien entendu, je n'allais pas faire exception pour vous... Je tiens à vous prévenir que je suis extrêmement pressé... J'ai un travail fou... Voyez vous-même... Maintenant, si vous êtes venu pour me demander de vous reprendre ici, j'aime mieux vous prévenir tout de suite que cela est totalement impossible... C'est un principe immuable chez moi de rester en excellents termes avec mes anciens collaborateurs... Je les vois toujours avec le plus grand plaisir et je suis toujours prêt à leur donner un bon conseil ou une recommandation..., mais je ne reprends jamais un rédacteur dont je me suis séparé...

— Rassurez-vous, Monsieur le Rédacteur..., je ne suis pas venu pour cela... J'ai simplement considéré qu'il était de mon devoir de vous rendre cette visite..., que je vous devais..., car c'est une visite de remerciements que je fais....

— Ah! fit M. Bloch légèrement interloqué. Je ne vois pas très bien en quoi vous me devez des remerciements...

— Je vais vous mettre sur la voie... Vous m'avez donné, l'autre jour, un excellent conseil; je l'ai suivi... et, ma foi, je m'en suis fort bien trouvé... En effet, vous m'avez révélé ma vocation... Vous m'avez dit que je vous paraissais très bien doué pour écrire des romans d'aventures et policiers... Eh bien! j'en ai écrit un et je viens vous apporter mon premier volume...

Peppi tendit à M. Bloch, qui n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles, son manuscrit relié de gris...

M. Bloch le prit et, poliment, fit semblant de le feuilleter...

— Mais, dit-il, c'est votre fameuse « Caisse qui tue »...

— Oui, sans doute, mais revue, complétée et corrigée, répondit Peppi avec un petit rire narquois... Faites-moi un plaisir, Monsieur le Rédacteur..., parcourez-la...

— Fort intéressant, dit M. Bloch après avoir lu... La suite et la fin sont encore plus remplis de fantaisie que le début, qui promettait déjà...

— Nest-ce pas?...

— Et vous avez sans doute pensé, cher Monsieur Raitzberg, que je pourrais publier votre première œuvre... Heu! heu!... vous savez..., ici...

— Je ne l'ai pas pensé, cher Monsieur..., je suis convaincu que vous allez le faire...

Du coup, le visage de M. Bloch perdit son aménité...

— Monsieur Raitzberg, je viens de vous dire que mon temps était précieux... Et il l'est énormément... Votre petite élucubration est, je le reconnais, fort bien écrite et a certaines qualités... Malheureusement, ces qualités ne seraient guère appréciées dans un journal aussi sérieux que le nôtre... Nous ne publions que des choses vraisemblables... Alors, vous comprenez, cher Monsieur Raitzberg..., je suis désolé... et j'ai un travail fou qui...

— Mais, cher Monsieur Bloch, répondit Peppi sans s'émouvoir le moins du monde et sans paraître comprendre que M. Bloch considérait l'entretien comme terminé, mais, Monsieur, la petite histoire que je viens d'avoir l'honneur de vous soumettre n'est pas précisément invraisemblable, puisqu'elle est l'expression de la vérité... Il n'y a, ni un mot, ni une ligne à changer... Vous avez l'air sceptquie, Monsieur le Rédacteur... Je vais vous donner la preuve irréfutable...

Et, sans attendre la permission de son ex-patron, Peppi décrocha le téléphone et pria la standardiste de le mettre en communication avec le commissaire de police Haller...

— C'est mon ami intime, expliqua-t-il à Bloch, que l'audace de son ancien subordonné sidérait..

Deux minutes plus tard, Haller confirmait à Bloch la véracité des dires de Peppi mais le priait de conserver le silence jusqu'à nouvel ordre sur l'histoire de la couronne...

— Vous voyez bien, fit Peppi... Je suis sûr, à présent, que vous ne refuserez pas de publier ce produit de mon imagination échevelée...

M. Bloch s'était levé et tendait les mains à Peppi.

— Mon cher ami... Excusez-moi... Où avais-je la tête, en vérité?... Avec ce travail qui m'accable, je ne suis pas toujours... Mais c'est tout simplement prodigieux!... Ainsi, vous voilà riche à millions..., un nouveau Crésus... Toutes mes félicitations. Bien entendu votre manuscrit paraîtra... aujourd'hui même... Quel succès pour le journal... Bien entendu aussi, vous restez...

— Comment? je reste...

— Oui, vous restez ici, à la rédaction que vous avez tort de vouloir quitter...

— Pardon, fit Peppi qui s'amusait comme un fou...

— Mais parfaitement, vous allez reprendre votre service... Après les petites vacances que vous m'avez demandées et que je vous ai accordées..., vous allez être dans une forme superbe... Quant à l'augmentation que vous m'avez réclamée, je suis trop heureux de vous l'octroyer...

Cher Monsieur Raitzberg... Chez moi, voyez-vous, je ne veux que des collaborateurs d'élite...

Peppi pouffa de rire :

— Vous voudrez bien m'excuser, Monsieur le Rédacteur..., mais je n'ai pas l'intention de continuer ma carrière journalistique..., mais j'avais une petite revanche d'amour-propre à prendre..., voilà qui est fait et avouez qu'elle n'est pas bien méchante... Je vous laisse bien volontiers mon manuscrit... et gratuitement encore...

.....

Et d'un, fit Peppi en sortant du bureau de M. Bloch...

Il reprit le chemin de la Kärtnerstrasse. Vers le soir, il changea de costume, prit des gants frais et, la boutonnière fleurie, traversa le palier, sonna tranquillement à la porte d'en face... Ce fut Marie en personne qui vint lui ouvrir...

— Oh! Peppi! fit-elle en l'apercevant... Mais vous êtes fou... Papa est justement là... Vous allez me perdre...

— Au contraire, Marie chérie, je vais vous gagner...

— Pas de bêtises, sauvez-vous... Avez-vous trouvé une situation? Vous voilà élégant au possible... Pourvu que papa ne vous...

— Mais cela tombe à merveille, ma chère Marie... Je voulais vous dire que je venais de pren-

dre deux grandes résolutions. La première, c'est de ne plus jamais chercher de situation et de m'épargner le mal de trouver un emploi et, la deuxième, c'est que je désire avoir un petit entretien particulier avec Monsieur votre père...

— Peppi, vous n'y pensez pas!

— Mais si..., je viens lui demander votre main, si toutefois vous n'avez pas d'objection à soulever...

Marie pensa que son amoureux avait complètement perdu la tête... Elle allait encore le supplier de se retirer quand, attiré par le bruit de la conversation, M. de Waitzenstein apparut sur le seuil... Il était de fort mauvaise humeur ce jour-là, car il souffrait d'un accès de goutte qui l'empêchait de vaquer à ses occupations habituelles... Il fonça en clopinant sur Peppi qui l'attendait, le sourire aux lèvres...

Le gentilhomme explosa :

— Vous avez, Monsieur, une audace qui n'a pas de nom... Je crois pourtant vous avoir intimé l'ordre de ne jamais vous présenter ici et de laisser ma fille en paix...

— C'est juste, reconnut Peppi...

— Et malgré cela, vous voilà...

— Comme vous le voyez, Monsieur le Chevalier...

— S'il faut vous parler brutalement, Monsieur,

apprenez que ma fille n'épousera jamais..., jamais, entendez-vous, un journaliste... C'est un métier de gueux...

— Je suis tout à fait de votre avis, Monsieur le Chevalier, répondit Peppi avec le plus grand sérieux...

— Monsieur, vous vous permettez une plaisanterie d'un goût plus que douteux... et si je n'étais pas immobilisé et réduit à l'impuissance par cette maudite goutte, cela pourrait mal tourner pour vous...

— Monsieur le chevalier de Waitzenstein, je ne fais aucune plaisanterie... Je vous répète que je suis entièrement de votre avis... Et c'est une raison de plus pour que je me permette de vous demander la main de Mademoiselle votre fille Marie...

Le gentilhomme devint rouge, puis violacé... Il eut l'impression très nette qu'une congestion le guettait...

— Cette conduite est honteuse, Monsieur, hurla-t-il... Vous profitez de ce que je suis incapable de bouger... Sortez, Monsieur.. Je suis, ici, chez moi, et je vous somme de vous retirer...

C'était bien la chose que Peppi semblait le moins disposé à faire... Il s'assit tranquillement...

— Monsieur le Chevalier, j'ai l'honneur de vous renouveler ma demande. Voulez-vous m'accorder la main de Mademoiselle Marie?

— Votre insolence n'a pas de bornes... Sachez que chez les Waitzenstein, on ne se mésallie point... Ma fille Marie peut trouver mille partis plus brillants que vous... Je crois que ce n'est pas très difficile... Ma fille n'épousera qu'un homme titré et, à défaut de titre, un homme riche... Avec sa beauté et son éducation, elle peut prétendre... Quand vous serez l'un ou l'autre, vous repasserez, mais pas avant...

— Dans ce cas, Monsieur, je ne vois pas très bien l'utilité de repasser...

— Ah! ah! ricana le gentilhomme, vous devenez raisonnable...

— Certainement, et je vous prie de bien vouloir accueillir ma demande tout de suite...

— Ah ça! Etes-vous donc bouché, Monsieur?... Ne comprenez-vous pas?...

— Je comprends, répondit froidement Peppi, que je remplis au moins une des conditions que vous imposez. Si j'étais un plaisantin, j'ajouterais que je possède également une couronne...

Une idée, subitement, traversa le cerveau de M. von Waitzenstein... Il réalisa, tout d'un coup, que le jeune homme était devenu fou. Un peu inquiet, il appela... Ce fut Marie qui vint...

— Alors, s'écria Peppi rayonnant, vous acceptez... Ma chère Marie, j'ai le grand plaisir de vous annoncer que M. votre père veut bien consentir à notre mariage...

Marie regarda les deux hommes avec une stupéfaction non simulée...

— Permettez, fit M. von Waitzenstein, vous allez bien vite...

En même temps, il faisait à sa fille des signes et des clignements d'yeux qu'elle ne comprenait pas du tout...

— Pourquoi, demanda Peppi, tarder et perdre du temps..., le plus tôt sera le mieux... Et maintenant, mon cher beau-père...

De nouveau, le chevalier faillit avoir une attaque...

— ...Mon cher beau-père, veuillez lire ceci...

Et Peppi sortit de sa poche le dernier numéro, tout frais sorti des presses de la *Wiener Zeitung am Abend*...

Le chevalier n'osa pas contrarier le fou et parcourut l'article intitulé « La couronne de Jean Sobieski. »

— Pas mal, concéda-t-il... Et c'est avec ces petites histoires pleines d'une charmante fantaisie que vous êtes devenu millionnaire?...

— Non, répondit Peppi, en souriant complaisamment, mais veuillez avoir la bonté de pousser votre lecture un peu plus loin... Il y a, après ma signature, une petite note de la rédaction qui vous intéressera peut-être... C'est cela..., en bas de la page...

« Note de la Rédaction : L'aventure extraordinaire dont nous donnons la primeur à nos lecteurs sera confirmée ce soir par les autres journaux de la capitale. Une fois de plus, notre journal arrive en tête dans la course de l'information... Le récit est rigoureusement exact, jusque dans ses moindres détails, et le héros n'est autre que M. Joseph Raitzberg lui-même, hier encore attaché à notre rédaction. Nous pouvons ajouter que nous tenons de bonne source que le gouvernement polonais est immédiatement entré en pourparlers avec notre propre gouvernement en vue du rachat de la couronne historique, dont M. Raitzberg est actuellement le légitime et incontesté propriétaire... Cette couronne représente une valeur colossale, qui n'est pas inférieure à plusieurs dizaines de millions. Toutes nos félicitations à notre ex-collaborateur. »

— Oh! oh!... oh!... oh!... fit le chevalier. Mais... mais..., voilà qui change la face des choses. Evidemment, cher Monsieur Raitzberg, votre demande me flatte et m'honore... La parole est à ma fille, car c'est elle qui décide en dernier ressort... Demandez-lui donc sa réponse, je vous y autorise...

Pour toute réponse, Marie se jeta dans ses bras.

La nouvelle se répandit bien vite dans la ville et, bien entendu, dans la vieille maison...

Ce fut une ruée de reporters : d'interviewer,

Peppi était promu au rang d'interviewé, de vedette...

Chacun des habitants de l'immeuble tint à lui présenter ses félicitations... Mme Pokorny fut la première à lui exprimer ses vœux.

— Monsieur Raitzberg, vous avez rendu la maison célèbre, l'immeuble est assailli de journalistes qui viennent à tout instant me questionner à votre sujet et, naturellement, ces Messieurs se montrent très gentils à mon égard...

— Soyez tranquille, Madame Pokorny, je me souviendrai que moi aussi, j'ai été journaliste, et je me montrerai pas moins gentil...

— Et vous allez continuer à honorer la maison de votre présence?...

— Pour cela non, chère Madame, mon appartement ne serait pas suffisant et je pense déménager, mais ne vous désolez pas, vous continuerez à me voir aussi souvent, car... Mais chut, ceci est un secret...

Le major Groszynski, dès qu'il apprit la nouvelle, se présenta chez Peppi, qui l'invita gentiment à prendre quelques petits verres de liqueur... Le gros major devint vite exubérant... Il raconta ses campagnes au jeune homme, qu'il tutoya au bout d'un quart d'heure...

— Tu comprends, mon petit, tu m'as sauvé la vie..., alors, il faut absolument que je sois té-

moin à ton mariage... Cela me rajeunira de plus de quarante ans... Ah si tu m'avais vu à ton âge, quand j'étais lieutenant... Mais maintenant, tout cela est passé, je ne suis plus qu'une vieille bête, au rancart... Autrefois, on avait encore du respect pour l'uniforme...

— Monsieurs le Major, j'ai, dans ces derniers jours, fait des quantités de nouvelles relations... Chacun me fait fête, je ne me suis jamais connu autant d'amis... Alors, je vais en profiter... et je vous promets que l'on fera quelque chose pour vous... Que diriez-vous si on réparait une injustice flagrante et si on vous nommait, dans le cadre de réserve, avec le grade supérieur?

— Mon petit, si tu fais cela...

— Bien sûr que je le ferai, répondit Peppi ému de la reconnaissance qu'il lut dans les yeux du gros homme... Je le ferai et je vais vous annoncer une autre bonne nouvelle : à partir de maintenant, votre loyer est payé...

— Comment cela?... Je ne puis accepter...

— C'est mon secret... provisoire... Vous avez le choix, Monsieur le Major : ou bien vous ne payerez pas votre loyer, ou bien vous déménagerez... Encore un peu de cette fine, Monsieur le Major...

. . . . . .

Peppi pensait que l'argent était fait pour rendre les gens heureux autour de soi : les sœurs Rainer, les gantières, eurent à leur tour leur petite surprise... Peppi, d'abord, alla faire emplette de nombreuses paires de gants... Quand on se marie, n'est-ce pas...

Marie avait également besoin de renouveler sa provision... Et toute la famille de Waitzenstein était dans le même cas...

Les clients, d'ailleurs, affluaient, attirés par le bruit fait autour de la vieille maison : les vieilles demoiselles durent prendre une vendeuse...

Et puis le grand jour arriva... Les cloches de la basilique de Saint-Etienne, la plus belle et la plus aristocratique de Vienne, sonnaient à toute volée quand Peppi sortit, ayant au bras sa charmante Marie, rougissante et radieuse. Dans le cortège, on pouvait remarquer un certain nombre de hauts personnages qui s'étaient subitement souvenus que la famille des Waitzenstein était d'excellente noblesse et, naturellement, le commissaire Walter Haller et le lieutenant-colonel de réserve Groszynski, qui avait tenu à revêtir une dernière fois son uniforme chamarré.

Peppi, on le voit, avait tenu parole... Il avait fait mieux encore. Il avait acheté le vieil immeuble de la Kärtnerstrasse et avait fait remise de leurs loyers aux locataires... La loge de Mme Po-

korny avait été remise à neuf et pourvue d'une petite cuisine qui lui faisait défaut... Quant à la devanture des sœurs Rainer, elle avait été refaite et avait pris pour enseigne « A la couronne de Pologne »... C'avait été le dernier secret de Peppi...

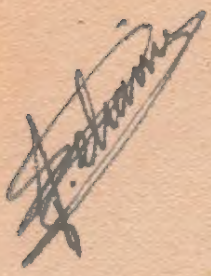
Le brave garçon, trop heureux de la tournure des événements, n'avait pas tenu rigueur au chevalier de Waitzenstein de sa morgue et des paroles méprisantes dont il l'avait abreuvé...

Le lendemain de son mariage, quand toute la famille les avait accompagnés à la gare avec Walter Haller qui, décidément, voyait bien souvent Paula de Waitzenstein depuis quelque temps, le brave garçon avait pris son beau-père à part, au moment où s'ébranlait le train qui devait les emmener sur la Riviera, et lui avait glissé une enveloppe mystérieuse en le priant de ne l'ouvrir qu'après leur départ : c'était l'acte notarié en bonne et due forme par lequel le chevalier de Waitzenstein était remis en possession des propriétés qui avaient autrefois appartenu à sa famille...

Bien entendu, le gouvernement polonais avait racheté la couronne de Jean Sobieski, qui figure en bonne place au musée de Cracovie. Pour cette pièce historique, un crédit considérable et spécial avait été voté...

Peppi n'a jamais voulu que la vieille maison fût remplacée par un gratte-ciel, sans caractère et sans style, et voilà pourquoi on voit encore à Vienne, en plein Graben, une délicieuse petite maison, dans le style de Schubert, dont les sculptures anciennes et contournées rappellent le charmant souvenir du Vienne d'autrefois...

FIN



IMPRIMERIE INDUSTRIELLE
7, rue du Sergent-Blandan, 7
ISSY-LES-MOULINEAUX (SEINE)